

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Je souhaiterais que, comme l'on m'a ordonné d'écrire très-particulièrement la manière de mon oraison et les grâces que j'ai reçues de Dieu, on m'eût permis de faire connaître, avec la même exactitude, la grandeur de mes péchés, et la vie imparfaite que j'ai menée. Ce me serait beaucoup de consolation ; mais au lieu de me l'accorder, on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi, il ne me reste qu'à conjurer, au nom de Dieu, ceux qui liront ce discours de ma vie, de se souvenir toujours que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les saints qui se sont convertis à Dieu, dont l'exemple puisse me consoler. Car je vois que depuis qu'il lui a plu de les toucher, ils n'ont point continué à l'offenser ; au lieu que, non seulement je devenais toujours plus mauvaise, mais il me semblait que je prisse plaisir à résister aux grâces que Notre-Seigneur me faisait, quoique je comprisasse assez qu'elles m'obligeaient à le mieux servir, et que je ne les pouvais trop connaître. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendu avec tant de patience : je ne saurais trop l'en remercier, et j'implore de tout mon cœur son secours, pour pouvoir écrire avec autant de clarté que de vérité cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire, et que je n'avais jusqu'ici osé entreprendre, quoique Dieu m'eût, il y a longtemps, donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, et que me faisant encore mieux connaître à ceux qui m'y ont engagée, ils me fortifient dans ma faiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des grâces que j'ai reçues de Dieu, à qui toutes les créatures doivent donner de continuelles louanges.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soit qu'ils prenaient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.

Les faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée auraient dû suffire pour me rendre bonne, si la malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon père était fort affectionné à la lecture des bons livres, et en avait plusieurs en langue vulgaire afin que ses enfants pussent les entendre. Ma mère secondait ses bonnes intentions pour nous ; et le soin qu'elle prenait de nous faire prier Dieu, et de nous porter à concevoir de la dévotion pour la sainte Vierge et pour quelques saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étais aussi poussée, parce que je ne voyais en mon père et en ma mère que des exemples de vertu.

Mon père était très-charitable envers les pauvres et les malades, et avait une si grande bonté pour les serviteurs, qu'il ne put jamais se résoudre d'avoir des esclaves, tant ils lui faisaient de compassion. Ainsi ayant eut, durant quelques jours, chez lui, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il la traitait comme si elle eût été sa propre fille, et disait qu'il ne pouvait sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il était très-véritable dans ses paroles ; on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne ; et il n'y avait rien dans toute sa conduite que de fort honnête et de fort louable.

Ma mère était aussi très-vertueuse, et son peu de santé la fit tomber dans de grandes infirmités. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de cet avantage qu'elle avait reçu de la nature, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une autre manière qu'elle faisait. Son humeur était extrêmement douce, elle avait beaucoup d'esprit : sa vie fut traversée par de grandes peines, et elle la finit très-chrétiennement.

Nous étions douze enfants, trois fils et neuf filles ; et tous, par

la miséricorde de Dieu, ont imité ses vertus et celles de mon père, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfants qu'il aimait le mieux. Je paraissais, avant que d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit, et je ne saurais me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avait données. J'étais en cela d'autant plus coupable, que je ne voyais rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter. Quoique je les aimasse tous extrêmement et que j'en fusse fort aimée, il y en avait un pour qui j'avais une affection encore plus particulière. Il était environ de mon âge, et nous lisions ensemble les Vies des saints. Il me parut, en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence ; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisais que l'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans le même sentiment ; et nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions tenir pour venir à bout de notre dessein. Nous nous proposâmes de passer dans les pays occupés par les Maures, et de demander à Dieu qu'il nous fit la grâce de mourir par leurs mains. Et, quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, si nous en pouvions trouver le moyen ; et ce que nous étions sous la puissance d'un père et d'une mère, était la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement ; nous répétions sans cesse : Quoi ! pour toujours, toujours, toujours ! Et, bien que je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimaient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes à faire

ces ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres, venant à tomber, parce qu'elles n'avaient point de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisait dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnais l'aumône autant que je le pouvais, et mon pouvoir était petit. Je me retirais en solitude pour faire mes prières, qui étaient en grand nombre, avec le rosaire, pour lequel ma mère avait une grande dévotion, et nous l'avait inspirée. Lorsque je me jouais avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir était de faire des monastères et d'imiter les religieuses ; et il me semble que je désirais de l'être, quoique non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avais environ douze ans quand ma mère mourut, et, connaissant la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse ; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service, et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas aussi fidèlement que je devais dans les bons désirs que j'avais alors. « Seigneur mon Dieu, puisque j'ai sujet de croire que, me faisant tant de grâces, vous aviez dessein de me sauver, n'aurait-il pas fallu que, par le respect qui vous est dû, encore plus que pour mon intérêt, mon âme, dans laquelle vous vouliez habiter, n'eût point été profanée par tant de péchés ? Je ne saurais en parler sans en être vivement touchée, parce que je n'en puis attribuer la cause qu'à moi seule, étant obligée de reconnaître qu'il n'y a rien que vous n'ayez fait pour me porter, dès cet âge, à être absolument toute à vous, et que mon père et ma mère ont pris tant de soin de m'élever dans la vertu, et m'ont donné de si bons exemples, qu'au lieu de me pouvoir plaindre d'eux, j'ai tous les sujets du monde de m'en louer. »

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on disait être grands ; mais au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE II.

Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses pareilles. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.

Il me semble que ce que je vais rapporter me nuisit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer combien grande est la faute des pères et mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car, ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je voyais en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable ; et ce qu'elle avait de défectueux me fit grand tort. Elle prenait plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisait pas tant de mal qu'à moi ; car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auraient été capables de les perdre ; mais nous oublions nos autres devoirs, pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvait si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, sans que mon père le sût, et ma passion pour cela était si grande, que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai à prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paraître bien ; j'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure ;

j'aimais les parfums et toutes les autres vanités ; et comme j'étais fort curieuse, je n'en manquais pas. Mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité, sans comprendre qu'il y eût du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il était fort grand.

Comme mon père était extrêmement prudent, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains ; et plutôt à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi bien qu'aux autres ! Car je connais maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non seulement ne connaissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parents dont je parle n'étaient qu'un peu plus âgés que moi ; nous étions toujours ensemble, ils m'aimaient extrêmement, mon entretien leur était fort agréable ; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et, qui pis est, j'y prenais plaisir ; ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avais à donner conseil aux pères et aux mères, je les exhorterais de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfants à cet âge que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus important, à cause que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience ; car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir. Comme si ma mère, qui connaissait la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devait me causer, il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison ; mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avait d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, et ne me lassais point de entretenir, parce qu'elle contribuait à mes divertissements, et me rendait compte de toutes les occupations que lui donnait sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avait point d'autre dessein dans notre amitié que de satisfaire son inclination pour moi,

et le plaisir qu'elle prenait à me parler des choses qui la touchaient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année, et il me semble que, durant ce temps, je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte ; mais j'en avais davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte était si forte en moi, qu'il me paraît que rien n'aurait été capable de me la faire perdre. Que j'aurais été heureuse si j'avais toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenais pas garde que je perdrais, par plusieurs autres voies, cet honneur que j'avais tant de passion de conserver, parce qu'au lieu de me servir des moyens nécessaires pour cela, j'avais seulement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avais pour cette parente, et me témoignaient souvent de ne la point approuver ; mais, comme ils ne pouvaient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étaient inutiles, et il ne se pouvait rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageais si imprudemment.

Je ne saurais penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie ; et je ne le pourrais croire si je ne l'avais éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères, pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants ; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte, que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnait, et qu'elle et une autre, qui était de son humeur, m'inspirèrent les mauvaises qu'elles avaient. C'est ce qui me fait connaître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie, et je ne doute point que, si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer, et que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu, je me serais entièrement portée à la vertu, et fortifiée contre les faiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Ayant ensuite entièrement perdu cette crainte de Dieu, il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardait mon honneur, et elle me donnait des peines continuelles. Mais, me flattant de la créance que l'on n'avait point de connaissance de mes actions, je faisais plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu, et même à celui du monde, pour lequel j'avais tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc, à ce qui m'en paraît, le commencement de mon mal, et je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé, mais à moi-même, puisque ma seule malice suffisait pour me faire commettre tant de fautes, joint que j'avais auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquements ; et s'il y en eût eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils, je les aurais peut-être suivis ; mais leur intérêt les aveuglait, de même que j'étais aveuglée par mon affection à suivre mes sentiments. Néanmoins, comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur ; et je me plaisais seulement dans les divertissements et les conversations agréables ; mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident, je me mettais au hasard de me perdre, et d'attirer sur moi la juste fureur de mon père et de mes frères. Dieu m'en garantit par son assistance, quoique ces conversations dangereuses ne purent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois, ou environ, s'étaient passés de la sorte, lorsque l'on me mit dans un monastère de la ville où j'étais, et où l'on élevait des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se fit avec tant de secret, qu'il n'y eut qu'un de mes parents qui le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur, et ce que, n'ayant plus de mère, je serais demeurée seule à la maison. L'affection que mon père avait pour moi était si extraordinaire, et ma dissimulation si grande, qu'il ne me pouvait croire aussi mauvaise que je l'étais ; ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce, et bien qu'il se répandît quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avais eus, l'on n'en pouvait parler avec

certitude, tant parce qu'ils durèrent peu, qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisait qu'il n'y avait point de soin que je ne prisse pour les cacher, sans considérer, mon Dieu, qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux, qui pénètrent toutes choses. « Quel mal, ô mon Sauveur, n'arrive-t-il point de ne se pas représenter cette vérité, et de s'imaginer qu'il puisse y avoir quelque chose de secret de ce qui se fait contre votre volonté ! Pour moi je suis persuadée que l'on éviterait beaucoup de maux, si l'on se mettait fortement dans l'esprit que ce qui nous importe n'est pas de cacher nos fautes aux hommes, mais de prendre garde à ne rien faire qui vous soit désagréable. »

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort pénibles, non pas tant par le déplaisir d'y être, que par l'appréhension que l'on eût connaissance de la mauvaise conduite que j'avais eue ; car j'en étais déjà lasse ; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux, je craignais beaucoup d'offenser Dieu, et me confessais fort souvent. Au bout de ce temps, et encore plus tôt, ce me semble, cette inquiétude se passa, et je me trouvais mieux que dans la maison de mon père.

Les religieuses étaient fort satisfaites de moi, et me témoignaient beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvais. J'étais alors très-éloignée de vouloir être religieuse, mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles ; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Le démon ne laissa pas néanmoins, pour me tenter, de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissais ; mais, comme il n'était pas facile d'entretenir un tel commerce, il cessa bientôt : je commençai à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance ; je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien, et il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie bonté ne se servît pour me faire retourner à lui. Que vous soyez, mon Sauveur, à jamais béni de m'avoir soufferte si longtemps ! Amen.

La seule chose qui me paraît me pouvoir excuser dans ma conduite précédente, si je n'avais commis tant d'autres fautes, c'est que tout ce commerce que j'avais eu se pouvait terminer avec honneur par un mariage, et que mon confesseur et d'autres personnes, dont je prenais conseil en diverses choses me disaient que je n'offensais point Dieu en cela. Une des religieuses du monastère couchait dans la chambre où j'étais avec les autres pensionnaires, et il me semble que Dieu commença, par son moyen, à m'ouvrir les yeux, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui était très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être religieuse.

Comme cette bonne religieuse était fort secrète et fort sainte, je commençai à profiter de ses sages entretiens : je prenais plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, et il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aie pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avait lue dans l'Évangile : *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus*, l'avait portée à se faire religieuse, et me représentait les récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour lui. De si saints entretiens commencèrent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à m'ôter l'extrême aversion que j'avais d'être religieuse. Je ne pouvais voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui en porter envie, parce que j'avais en cela le cœur si dur, que j'aurais pu entendre lire toute la Passion de notre Seigneur sans jeter une seule larme, et j'en souffrais beaucoup de peine.

Je demurai un an et demi dans ce monastère, et j'y profitai

beaucoup. Je faisais plusieurs oraisons vocales, et priais toutes les sœurs de me recommander à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître en quelle manière il voulait que je le servisse ; mais j'aurais désiré que sa volonté ne fût pas de m'appeler à la religion, quoique d'un autre côté j'appréhendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être religieuse, mais non pas dans cette maison, parce que les austérités me paraissaient alors d'autant plus excessives, que je connus depuis qu'elles étaient plus louables, et quelques-unes des plus jeunes religieuses me fortifiaient dans cette pensée ; au lieu que, si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition, cela m'aurait beaucoup servi. Ce qui me confirmait encore dans ce sentiment, c'est que j'avais une intime amie dans un autre monastère, et que si j'avais à me rendre religieuse, j'aurais voulu être avec elle, considérant ainsi davantage ce qui flattait mon inclination que mon véritable bien. Mais ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçaient bientôt de mon esprit, et n'avaient pas la force de me persuader d'en venir à l'exécution.

Quoique je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardait mon salut, notre Seigneur veillait beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse : il m'envoya une grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur, qui demeurait à la campagne, et qui avait tant d'affection et de tendresse pour moi, qu'elle aurait désiré de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié, et j'ai l'obligation à Notre-Seigneur que je n'aie jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paraître, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis.

Je m'arrêtai en chemin en la maison d'un de mes oncles, frère de mon père, et qui était veuf ; c'était un homme fort sage et très-vertueux, et Dieu le disposait à la vocation à laquelle il l'appelait : car quelques années après, il abandonna tout pour se faire religieux, et finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant

dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue vulgaire, et son entretien ordinaire, de parler des choses de Dieu et de la vanité de celles du monde.

Il m'engagea de prendre part à sa lecture, et quoique je n'y trouvasse pas grand goût, je ne le témoignai point ; car il ne se pouvait rien ajouter à ma complaisance ; quelque peine qu'elle me donnât, elle était même si excessive, que ce que l'on aurait dû considérer en d'autres comme une vertu, était en moi un grand défaut. « O mon Dieu, par quelles voies votre majesté me disposait-elle à l'état auquel vous m'appeliez, en me contraignant, contre ma propre volonté, de me faire violence ! Que vous soyez béni éternellement. Amen. »

Quoique je n'eusse demeuré que peu de jours auprès de mon oncle, ce que j'y avais lu et entendu dire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit une telle impression dans mon cœur qu'il m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. J'entrai dans la peur d'être damnée, si je venais à mourir dans l'état où j'étais ; et quoique je ne me déterminasse pas entièrement à être religieuse, je demeurai persuadée que c'était pour moi la condition la plus assurée, et ainsi peu à peu je me résolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passait en moi-même dura trois mois ; et, pour vaincre mes répugnances, je considérais que les travaux de la religion ne sauraient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferais dans le purgatoire, pour aller après dans le ciel, où tendaient tous mes désirs ; mais il me semble que j'agissais en cela plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour. Le démon, pour me détourner d'un si bon dessein, me représentait que j'étais trop délicate

pour pouvoir porter les austérités de la religion. A quoi je répondais que, Jésus-Christ ayant tout souffert pour moi, il était bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui, et que j'avais sujet de croire qu'il m'aiderait à le supporter. Je ne me souviens pas bien toutefois si j'avais dans l'esprit cette dernière pensée, et je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuait d'être fort mauvaise, et j'avais, outre la fièvre, de grandes faiblesses ; mais le plaisir que je prenais à lire de bons livres me soutenait ; et les Épîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement, que je résolus de déclarer mon dessein à mon père, ce qui était presque comme prendre l'habit de religieuse, parce que j'étais si attachée à tout ce qui regarde l'honneur, que rien ne me paraissait capable de me faire manquer à ce que je m'étais une fois engagée.

Comme mon père avait une affection tout extraordinaire pour moi, il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandais, quelque instance que je lui en fisse, et quelques personnes que j'employasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pus tirer de lui fut que je ferais après sa mort ce que je voudrais. La connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant voir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison ; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut besoin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

Lorsque j'étais dans ces pensées, je persuadai à l'un de mes frères de se faire religieux, en lui représentant qu'il n'y a que vanité

dans le monde, et nous résolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où était cette amie qui m'était si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle, j'étais dans une telle disposition, que je serais entrée sans difficulté en quelque autre monastère que ce fût, où j'aurais cru pouvoir mieux, servir Dieu, et qui aurait été plus agréable à mon père, parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut, je ne pensais plus à chercher ma satisfaction particulière.

Je crois pouvoir dire avec vérité que, quand j'aurais été prête à rendre l'esprit, je n'aurais pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon père. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'était pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avais pour mon père et pour mes proches, et il était si violent, que, si Notre-Seigneur ne m'eut assistée, je n'aurais jamais pu continuer dans ma résolution : mais il me donna la force de me surmonter moi-même, et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'aperçut de celle qui se passait dans mon cœur : mais chacun croyait, au contraire, que je faisais cette action de grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtue de ce saint habit, et elle a toujours continué jusques à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon âme : je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayais quelquefois la maison dans les heures que je donnais auparavant à mon divertissement et à ma vanité ; et j'avais tant de plaisir à penser que j'étais délivrée de ces vains amusements et de cette folie, que je ne pouvais assez m'en étonner, ni comprendre comment un tel changement s'était pu faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sais par diverses expériences que, quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions, mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les

difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grande, que nous aurons eu plus à combattre ; et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai, comme je viens de le dire, expérimenté diverses fois, en des occasions fort importantes. C'est pourquoi si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et nous l'inspire diverses fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter, puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte, elle ne saurait ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

« O mon souverain bien et mon souverain repos, la grâce que votre infinie bonté m'avait faite de me conduire par tant de divers détours à un état aussi assuré qu'est celui de la vie religieuse, et dans une maison où vous aviez un si grand nombre de servantes de qui je pouvais apprendre à m'avancer dans votre -service, ne devait-elle pas me suffire ? Comment puis-je passer outre dans la suite de ce discours, lorsque je pense à la manière dont je fis profession, à l'incroyable contentement que je ressentis de me voir honorée de la qualité de votre épouse, et à la résolution dans laquelle j'étais de m'efforcer de tout mon pouvoir pour vous plaire ? Je n'en puis parler sans verser des larmes ; mais ce devrait être des larmes de sang, et mon cœur se devrait fendre de douleur, lorsque je vois que, quelque grands que parussent ces bons sentiments, ils étaient bien faibles, puisque je vous ai offensé depuis. Je trouve maintenant que j'avais raison de craindre de m'engager dans un état si relevé, quand je considère le mauvais usage que j'en ai fait : mais vous avez voulu, mon Dieu, pour me rendre meilleure et me corriger, souffrir que je vous aie offensé durant vingt ans, en employant aussi mal que j'ai fait une telle grâce. Il semble, mon Sauveur, vu la manière dont j'ai vécu, que j'eusse résolu de ne rien tenir de ce que je vous promettais. Ce n'était pas néanmoins mon intention : mais repassant par mon esprit de quelle sorte j'ai agi depuis, je ne sais quelle elle pouvait être. La

seule chose dont je suis assurée, c'est que cela fait bien connaître, ô Jésus-Christ, mon époux, quel vous êtes, et quelle je suis. Et je puis dire avec vérité que ma douleur de vous tant offenser est souvent modérée par la joie que je ressens de ce que la patience avec laquelle vous me souffrez fait voir la grandeur de votre miséricorde. Car en qui, Seigneur, a-t-elle jamais plus paru qu'en moi, qui me suis rendue si indigne des grâces que vous m'avez faites ? Hélas ! mon créateur, j'avoue qu'il ne me reste point d'excuse. Je suis coupable de toutes les fautes que j'ai commises ; et je n'avais pour les éviter qu'à répondre par mon amour pour vous à celui dont vous me donnez tant de preuves Mais, n'ayant pas alors été assez heureuse pour m'acquitter d'un devoir qui m'était si avantageux, que puis-je faire maintenant que d'avoir recours à votre bonté infinie ? »

Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé, quoique j'en fusse fort contente : mes défaillances augmentèrent, et mes maux de cœur étaient si grands, que, se trouvant joints à tant d'autres maux, on ne pouvait les voir sans étonnement. Je passais ainsi la première année ; et il me semble qu'en cet état je n'offensais pas beaucoup Dieu. Le mal était si grand, que je n'avais presque toujours que fort peu de connaissance, et je la perdais quelquefois entièrement. Il ne se pouvait rien ajouter aux soins que mon père prenait de moi : et, parce que les médecins de ce lieu-là ne réussissaient point à me traiter, il me fit transporter dans un autre où il y en avait que l'on disait être fort habiles, et que l'on espérait qu'ils me guériraient. Comme l'on ne faisait point vœu de clôture dans le monastère d'où je sortais, la religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection, et qui était déjà ancienne, m'accompagna. Je demurai presque un an dans le lieu où l'on me mena ; et la quantité de remèdes que l'on employa durant trois mois me fit tant souffrir, que je ne sais comment je pus les supporter.

Étant partie à l'entrée de l'hiver, je demurai jusqu'au mois d'avril en la maison de ma sœur, parce qu'elle était proche du lieu où l'on devait commencer au printemps à me traiter. J'avais passé, en y allant, chez celui de mes oncles dont j'ai parlé, et il me donna un livre

qui porte pour titre : *Le troisième Abécédaire*, lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis que j'avais reconnu combien ils sont dangereux, et qu'il y avait un an que je n'en lisais plus que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, et me résolus de faire tout ce que je pourrais pour en profiter : car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir ; mais Notre-Seigneur m'avait favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort ; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre, qui me servait de directeur ; car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendit, quoique j'en aie toujours cherché ; ce qui m'a fait beaucoup de tort, et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement : au lieu qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine majesté me fit dès-lors beaucoup de grâces ; et, sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignait, et que je passasse par dessus beaucoup de choses que j'aurais dû pratiquer, parce qu'il paraissait impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenais garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance ! Mais quant aux péchés véniels, je n'en tenais pas grand compte ; et ce fut là mon grand mal.

DE L'Oraison.

Marchant dans ce chemin, il plut à Notre-Seigneur de me donner l'oraison de quiétude, et quelquefois celle d'union, encore que je ne compris rien ni à l'une ni à l'autre, et que j'ignorasse le prix de cette faveur que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connaître.

Cette oraison d'union durait très-peu, et moins, à ce que je crois, qu'un *Ave, Maria* ; mais elle produisait un tel effet dans mon âme que bien que je n'eusse pas encore vingt ans, je me trouvais dans

un si grand mépris du monde, qu'il me semblait que je le voyais sous mes pieds, et avais compassion de ceux qui s'y trouvaient engagés, quoiqu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma manière d'oraison était de tâcher, autant que je le pouvais, d'avoir toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au dedans de moi ; et lorsque je considérais quelque'une des actions de sa vie, je me la présentais dans le fond de mon cœur. Mais j'employais la plupart de mon temps à lire de bons livres, et c'était là tout mon plaisir, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, et de me servir de l'imagination. J'étais si grossière que, quelque peine que je prisse, je ne pouvais me représenter au dedans de moi l'humanité de Jésus-Christ.

Encore que, par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement, on arrive plus tôt à la contemplation, pourvu que l'on persévère, elle est extrêmement pénible, à cause que, la volonté n'ayant point de quoi s'occuper, ni l'amour d'objet présent qui l'arrête, l'âme demeure comme sans appui et sans exercice dans une sécheresse et une solitude difficiles à supporter ; d'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement, à cause que ces derniers, se représentant le néant du monde, ce que nous devons à Jésus-Christ, ce qu'il a souffert pour nous, le peu de service que nous lui rendons, et les grâces qu'il fait à ceux qui l'aiment, en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées, et fuir les occasions qui pourraient les faire tomber dans le péché. Ainsi, comme ceux qui sont privés de cet avantage sont en plus grand péril, ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures, pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. cette manière de prier sans que l'entendement agisse est si pénible, et la lecture, quelque brève qu'elle soit, est si nécessaire pour recueillir et suppléer à l'oraison mentale, que si le directeur ordonne sans cette aide de demeurer longtemps en oraison, il sera impossible de lui obéir, et la santé des personnes qu'il conduira de la sorte se trouvera altérée par

une aussi grande peine que sera celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant, ce me semble, sujet de croire que ç'a été par une conduite particulière de Dieu que, durant dix-huit ans que je demeurai dans de si grandes sécheresses, manque de savoir méditer, je ne trouvai personne qui m'enseignât cette manière d'oraison, parce qu'il m'aurait été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsi, excepté lorsque je venais de communier, je n'osais jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre, et je n'appréhendais pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance, qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'était comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvaient me donner, et il m'assurait et me consolait, parce qu'il faisait que ces sécheresses ne m'arrivaient guère ; au lieu que je ne manquais jamais d'y tomber quand je n'avais point mon livre, et mon âme s'égarait dans ses pensées ; mais je n'avais pas plutôt pris un livre qu'elle se recueillait, et mon esprit, comme attiré doucement par ce moyen, devenait calme et tranquille. Quelquefois même il me suffisait d'ouvrir le livre, sans avoir besoin de passer outre : d'autres fois je lisais un peu, et d'autrefois je lisais beaucoup, selon la grâce que Notre-Seigneur me faisait.

Il me paraissait alors qu'avec des livres et de la solitude, je n'avais rien à appréhender, et je crois qu'étant assistée de Dieu, cela se serait trouvé véritable, si un directeur ou quelque autre personne m'eût avertie de fuir les occasions, et m'eût aidée à ne point différer d'en sortir lorsque j'y serais tombée. Que si le démon m'eût en ce temps-là attaquée ouvertement, il me semble que je ne me serais jamais laissée aller à commettre encore de grands péchés ; mais il était si artificieux, et moi si mauvaise, que je profitais peu de mes bonnes résolutions, quoiqu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à Notre-Seigneur de m'en donner, en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies. J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinie bonté de Dieu, et je ne saurais, sans en ressentir beaucoup de joie, considérer la grandeur de ses

miséricordes. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait récompensée, même dès cette vie. Quelque imparfaites et mauvaises que fussent mes œuvres, mon divin Sauveur les perfectionnait elles rendait bonnes : il cachait mes péchés, obscurcissait les yeux de ceux qui les voyaient, pour les empêcher de les apercevoir ; et, s'il arrivait qu'il les remarquassent, ils les effaçaient de leur mémoire. Ainsi je puis dire qu'il couvrait mes fautes pour les rendre imperceptibles, et qu'il faisait éclater la vertu qu'il mettait en moi comme malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet, pour obéir à ce que l'on m'a commandé : sur quoi je me contenterai de dire que si je m'engageais à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenue envers moi dans ces commencements, j'aurais besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai pour pouvoir faire connaître les infinies obligations dont je lui suis redevable, et quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier : qu'il soit à jamais béni de l'avoir soufferte ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, des choses qui étaient de peu de conséquence en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrin, parce que l'on m'accusait souvent sans raison ; et qu'étant fort imparfaite, j'avais peine à le souffrir ; mais la joie de me voir religieuse me les faisait supporter. Comme j'aimais la solitude et pleurais quelquefois pour mes péchés, les sœurs s'imaginaient et disaient entre elles que je n'étais pas contente. J'étais néanmoins affectionnée. à toutes les choses de la religion : il n'y avait que le mépris que j'avais peine à souffrir, tant je désirais d'être estimée. Du reste j'étais exacte en tout ce que je faisais, et il ne paraissait rien en moi que de vertueux. Cela ne me justifie pas

toutefois, parce que je ne pouvais ignorer que j'y recherchais ma satisfaction, et qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne pouvait servir d'excuse, si ce n'en est une que, ce monastère n'étant pas établi dans une grande perfection, ma malice faisait que je laissais ce qui s'y faisait de bon, pour suivre ce qu'il y avait de mauvais.

Il y avait alors une religieuse malade d'une effroyable maladie, qui lui causa bien tôt la mort. C'étaient des ulcères qui s'étaient faits en son ventre, par lesquels elle rendait la nourriture qu'elle prenait. Ce mal, qui donnait de l'horreur à toutes les sœurs, ne produisit d'autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne religieuse. Je disais à Dieu que, s'il lui plaisait de m'en accorder une semblable, il n'y avait rien que je ne fusse prête à souffrir : et il me semble que j'étais véritablement dans cette disposition, parce que j'avais un si violent désir de jouir des biens éternels, que j'étais résolue d'embrasser tous les moyens qui me les pouvaient procurer. Je ne saurais assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment ; car je ne me sentais point encore avoir cet amour pour Dieu, qu'il me paraît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étais seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisait considérer comme digne de mépris tout ce qui prend fin, et comme d'un prix inestimable ces biens célestes et permanents que l'on peut acquérir par le détachement des biens périssables et passagers. Dieu exauça ma prière. Deux ans n'étaient pas encore accomplis, que je me trouvai en tel état, qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne religieuse, je crois qu'elles n'étaient pas moins grandes, comme on pourra le connaître par ce que je vais dire.

Le temps de faire des remèdes pour ma guérison étant venu, mon père, ma sœur, et cette religieuse qui avait tant d'amitié pour moi, et qui sortit pour m'accompagner, me firent transporter, avec toute l'affection imaginable, au lieu destiné pour cette cure. Alors le démon commença à jeter le trouble dans mon âme, et Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avait en ce lieu-là un ecclésiastique qui avait d'assez bonnes qualités, et de l'esprit, mais qui n'était que médiocrement savant. Je le pris pour mon confesseur, parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres ; et les demi-savants m'ont fait tant de tort, que j'ai connu par expérience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient pas du tout savants, pourvu qu'ils soient vertueux et de bonnes mœurs, parce que se défiant d'eux-mêmes, et moi ne m'y fiant pas non plus, ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles, et ceux-là ne m'ont jamais trompée ; au lieu que ces demi-savants l'ont souvent fait, quoiqu'ils n'en eussent pas l'intention, mais seulement parce qu'ils n'en savaient pas davantage, et que les croyant capables, je ne me tenais pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseillaient. Ils me conduisaient par une voie large, ne faisaient passer des péchés mortels que pour des péchés véniels, ne comptaient pour rien les véniels ; et j'étais si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur, je pense que j'en aurais cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable, que je me suis crue obligée de la remarquer ici, afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu, parce qu'elle était par elle-même si dangereuse, et les fautes qu'elle me faisait commettre si grandes, que cela seul devait suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je crois que Dieu permit, pour punition de mes péchés, que ces confesseurs se trompassent et me trompassent de la sorte, et je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disaient. Je demurai durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement, et jusqu'à ce qu'un savant religieux de l'ordre de saint Dominique commença à me détromper, et que des pères jésuites achevèrent de me faire connaître combien cette conduite était dangereuse, et me firent appréhender le péril où elle me mettait, comme je le dirai dans la suite.

Lorsque je commençai de me confesser à ce prêtre séculier, il me prit en fort grande affection, parce que, depuis que j'étais religieuse, je m'accusais de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avait aucune

mauvaise intention dans cette affection qu'il me portait ; mais elle était si excessive qu'elle ne pouvait passer pour bonne. Je lui faisais connaître que, pour rien au monde, je n'aurais voulu offenser Dieu en des choses importantes ; et il m'assurait qu'il était dans la même disposition. Ainsi nous entrâmes en de grandes communications ; et comme mon esprit était plein des pensées de la grandeur de Dieu, et mon plaisir, dans ces conversations, de parler de lui, cet amour pour sa divine majesté d'une personne aussi jeune que j'étais alors, donna tant de confusion à cet ecclésiastique, qu'il se résolut de me déclarer l'état déplorable où il était ; car il y avait près de sept ans qu'il était engagé dans une affection très-périlleuse avec une femme de ce même lieu, et il ne laissait pas de dire la messe, ce qui était une chose si publique, qu'elle l'avait ruiné de réputation, sans que l'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimais beaucoup, cela me donna une extrême compassion, parce que j'étais dans un tel aveuglement, que je considérais comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime, lorsqu'elle s'étend jusqu'à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompe le monde, et qui me trompait comme les autres ; car c'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes ; et ainsi comment peut-on attribuer à la vertu de ne point rompre les amitiés qui lui sont désagréables et qui l'offensent ? « Malheureux monde, que vous êtes aveugle ! que votre aveuglement est périlleux ! et que vous me feriez, Seigneur, une grande grâce, s'il vous plaisait de me rendre très-ingrate envers lui, et que je ne le fusse point envers vous ! » Pour m'éclaircir encore davantage de cette affaire, je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet ecclésiastique demeurait, et j'appris que, si quelque chose le pouvait excuser dans le malheureux état où il se trouvait, c'était que cette méchante femme lui avait donné et l'avait obligé de porter son cou, pour l'amour d'elle, une médaille de cuivre où il y avait un sort, et que l'on n'avait jamais pu le faire résoudre à la quitter. Je ne suis pas persuadée de tout ce que l'on dit de ces sortilèges ; mais je dirai ce que j'en ai vu,

afin que les hommes se gardent de ces détestables créatures qui, après avoir renoncé à toute crainte de Dieu, et à la pudeur que leur sexe les oblige d'avoir en si grande recommandation, sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le démon leur inspire. Quelque grande pécheresse que je sois, je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi, ni d'avoir recours à ces moyens diaboliques ; je n'ai jamais eu intention de mal faire ; et je n'aurais jamais voulu, quand je l'aurais pu, contraindre quelqu'un de m'aimer, parce que Dieu m'a empêchée de tomber dans ces crimes, où, s'il m'eût abandonnée à moi-même, je serais tombée comme les autres, n'y ayant en moi que misères et faiblesse. Lorsque j'eus appris tout ce particulier, je témoignai à cet ecclésiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention était bonne ; mais ma conduite ne l'était pas, puisque l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien, quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlais presque toujours que de Dieu, et cela put lui servir ; mais je crois que cette grande amitié qu'il avait pour moi fut ce qui le fit résoudre à me remettre entre les mains cette médaille. Je la fis jeter dans la rivière, et il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Tout ce qu'il avait fait durant un si longtemps se représenta à ses yeux ; il en fut épouvanté, connut la grandeur de son péché, et en conçut de l'horreur. Je ne doute point que la sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre ; car il avait une grande dévotion pour la fête de la Conception, et la solennisait très-particulièrement. Il abandonna entièrement cette malheureuse femme, et ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avais commencé à le voir, et il en avait passé plusieurs au service de Dieu. Je n'ai jamais cru que l'affection qu'il me portait fût mauvaise, quoiqu'elle eût pu être plus pure, et il s'est rencontré des occasions où j'aurais pu commettre de grandes fautes, si je n'avais toujours appréhendé d'offenser Dieu ; mais, comme je l'ai déjà dit, je n'aurais jamais voulu faire ce que j'aurais cru être un péché mortel ; et il me semble que cette disposition, dans laquelle cet

ecclésiastique me voyait, augmentait l'affection qu'il avait pour moi, parce que, si je ne me trompe, les hommes estiment beaucoup plus les femmes lorsqu'ils les voient portées à la vertu, et elles acquièrent par ce moyen un plus grand pouvoir sur leur esprit, comme on le connaîtra dans la suite. Ainsi je suis persuadée que Dieu fera miséricorde à ce prêtre ; car il mourut dans de fort bonnes dispositions, très-détaché de ce dangereux commerce, et il semble que Notre-Seigneur voulût le sauver par le moyen que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de très-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler, parce que les remèdes étaient plus forts que la délicatesse de ma complexion ne pouvait porter. Les médecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité, et ce mal de cœur si extraordinaire, pour lequel on me traitait, s'augmenta avec tant de violence, qu'il me semblait quelquefois qu'on me l'arrachait avec des ongles de fer ; et il me mettait dans un tel état, que l'on appréhendait que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusqu'à la rage. La fièvre ne me quittait point ; les médecines que l'on m'avait données sans discontinuation durant un mois m'avaient si extrêmement abattue que j'étais réduite à ne pouvoir prendre que des bouillons ; le feu qui dévoraient mes entrailles fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives, que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de repos ; et tant de maux joints ensemble me-mirent dans une profonde tristesse.

Mon père me ramena alors au lieu d'où j'étais partie, les médecins me virent encore, et perdirent toute espérance de me guérir, parce que, outre tous ces maux, j'étais étique. Mais ce qui me donnait de la peine n'était pas de me voir condamnée par eux, c'étaient les douleurs que ce retirement de nerfs me faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, et qu'ils disaient eux-mêmes être des plus grandes que l'on saurait endurer. Ainsi l'on aurait pu dire que j'aurais été à plaindre dans un si étrange tourment, si mes péchés ne l'eussent bien mérité.

Trois mois se passèrent dans cette souffrance, et on ne comprenait pas comment il était possible que je résistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étaient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, et ne point considérer comme une grâce particulière de Dieu la patience qu'il me donna, et que l'on connaissait visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job, que j'avais lue dans les Morales de saint Grégoire, me servit beaucoup, et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, me prépara par cette lecture et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job, que je sentais, ce me semblait, me fortifier : *Après avoir reçu tant de bienfaits de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirais-je pas avec patience les maux qu'il m'envoie ?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire, depuis le mois d'avril jusqu'au 15 d'août ; mais principalement les trois derniers mois ; et alors la fête de l'Assomption de la sainte Vierge étant venue, et ayant toujours aimé à me confesser souvent, je voulus me confesser. On crut que c'était l'appréhension de la mort qui m'y portait, et mon père pour me rassurer ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procédez que d'une excessive tendresse naturelle ! combien êtes-vous à craindre, puisque encore que mon père fût si sage et si bon catholique, l'affection qu'il avait pour moi me pouvait être si préjudiciable ! Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le sacrement de l'extrême-onction ; on croyait à tous moments que j'allais rendre l'esprit : on me récitait le *Credo*, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutait si peu que je ne fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais passée. Dans la douleur qu'avait mon père de m'avoir empêchée de me confesser, il poussait des cris jusqu'au ciel, il adressait ses prières à Dieu, et je ne saurais trop louer son infinie

bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avait, durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère, et un service fait pour moi dans un couvent de religieux de notre ordre, lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt, et communiai en répandant quantité de larmes ; mais il me semble que ces larmes ne procédaient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu ; ce qui aurait suffi pour me sauver, si ces péchés que l'on ne faisait passer que pour véniels, et que j'ai connu clairement depuis être mortels, n'y eussent point apporté d'obstacle. Car, encore que les douleurs que je souffrais fussent insupportables et qu'il me restât peu de sentiment, il me semble que je me confessai entièrement de toutes les choses en quoi je croyais avoir offensé Dieu ; et il m'a fait cette grâce entre tant d'autres, que, depuis que j'ai commencé à me confesser, je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai cru être péché, quoique véniel. Je suis néanmoins persuadée que, si je fusse morte, mon salut était fort douteux, à cause de l'ignorance de mes confesseurs, et que j'étais si mauvaise. Ainsi je ne saurais penser sans trembler à la manière dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous, mon âme, trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur vous tira ? et quand votre amour pour lui ne vous empêcherait pas désormais de l'offenser, la crainte ne devrait-elle pas vous retenir, puisqu'il pourrait vous ôter la vie lorsque vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux ? Je crois même que je pourrais, sans exagérer, dire mille et mille fois au lieu de mille, quand je devrais être reprise par celui qui, en me commandant d'écrire ma vie, m'a ordonné de me modérer en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop. Je le conjure au nom de Dieu, de trouver bon que je les fasse connaître sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde de Dieu est admirable, et avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit béni à jamais ! Je le prie de me réduire plutôt en cendre que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.

CHAPITRE VI.

Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions inférieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint.

Dieu seul connaît jusqu'à quel point allaient les incroyables douleurs que je souffris en suite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier en tel état, tant par mon extrême faiblesse, qu'à cause que je n'avais rien pris durant ce temps, que, l'eau même n'y pouvant passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'avaient plus de liaison ; j'avais un étourdissement de tête incroyable ; j'étais toute ramassée comme un peloton sans pouvoir non plus remuer ni les bras, les mains et les pieds, que si j'eusse été morte, et il me semble que j'avais seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite ; je ne pouvais souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût, et s'il était besoin de me faire changer de place, il fallait que ce fût avec un linceul que deux personnes tenaient par les deux bouts. Je demurai ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux, sans aucun soulagement lorsqu'on me touchait ; mais mes douleurs cessaient assez souvent, pourvu que l'on ne me touchât point, et dans la crainte où j'étais que la patience ne me manquât, je me tenais heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étaient pas continuelles, quoique les frissons de la fièvre double-quarte qui me restait fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables, et que mon dégoût fût extrême.

Je désirais avec tant d'ardeur de retourner dans notre monastère, que, ne pouvant me résoudre d'attendre davantage, je m'y fis ramener en cet état. Ainsi l'on me revit en vie lorsque l'on me croyait morte, mais avec un corps plus que mourant, et qu'on ne pouvait regarder sans compassion. Ma faiblesse allait au-delà de tout ce qui se peut dire : il ne me restait que les os, et cela dura plus de

huit mois. Je demeurai ensuite durant près de trois ans toute percluse, quoique avec un peu d'amendement ; et, lorsque je commençai à me pouvoir traîner, je rendis de grandes actions de grâces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation à sa volonté, et les derniers avec joie, parce qu'ils me paraissaient n'être rien en comparaison des premiers ; mais, quand ils auraient toujours duré, je me trouvais très-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de guérir n'était que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude, en la manière qu'on me l'avait enseignée, parce qu'il n'y avait point dans l'infirmerie de lieu propre pour cela. Je me confessais fort souvent et parlais beaucoup de Dieu ; toutes les sœurs en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que Notre-Seigneur me donnait, leur paraissant impossible, sans son secours, que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne saurais trop le remercier de la grâce dont il me favorisait de pouvoir faire oraison, parce qu'elle me faisait comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, et que je sentais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avais point auparavant, quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disais du mal de personne, et j'excusais celles dont on se plaignait, parce que j'avais toujours devant les yeux que je devais traiter les autres comme j'aurais voulu que l'on me traitât. Je ne perdais donc point l'occasion d'en user ainsi, quoique ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres ; mais j'évitais pour l'ordinaire d'en commettre. Celles avec qui je conversais plus particulièrement en étaient si persuadées, qu'elles croyaient n'avoir rien à appréhender de moi sur ce sujet ; ce qui n'empêche que je n'aie un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses. Je prie sa divine majesté de me le pardonner, et de ce que j'étais la cause de plusieurs maux, quoique mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étaient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude, et prenais tant de

plaisir de penser à Dieu et d'en parler, que si je trouvais quelqu'un avec qui m'en entretenir, sa conversation m'était beaucoup plus agréable que toute la politesse, ou pour mieux dire la grossièreté du monde. Je me confessais et communiais souvent ; j'étais très-affectionnée à lire de bons livres, et j'avais un tel repentir de mes péchés, que je n'osais quelquefois faire oraison, tant j'appréhendais l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnait, et qui me tenait lieu d'un grand châtement. Cela augmenta encore de telle sorte, que je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrais ; ce n'était pas la crainte qui le causait ; car je n'en avais aucune ; mais c'était le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisait dans l'oraison, de tant d'autres obligations que je lui avais, et de mon extrême ingratitude. Les larmes que je répandais en si grande abondance pour mes péchés m'affligeaient au lieu de me consoler, lorsque je considérais que je n'en devenais pas meilleure, et que toutes les résolutions que je faisais, et la peine que je prenais pour m'en corriger, ne m'empêchaient pas d'y retomber quand les occasions s'en offraient. Il me semblait que ces larmes n'étaient que des larmes feintes, et que mon repentir n'était qu'une dissimulation, qui me rendait encore plus coupable par le mauvais usage que je faisais de ces larmes qu'il plaisait à Dieu de me donner.

Je tâchais dans mes confessions de ne rien dire que de nécessaire, et il me semble que je faisais tout ce que je pouvais pour me rendre Dieu favorable ; mais mon malheur venait de ce que je ne coupais pas la racine des occasions qui donnaient sujet à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs ; car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais, et m'eussent dit que j'étais obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remédié à ce mal, et fait cesser toutes mes peines, parce que j'avais tant d'horreur du péché mortel, que si l'on m'eût fait connaître que j'y étais tombée, je n'aurais pu souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avais d'offenser Dieu étaient des effets de mon oraison, et cette crainte était tellement

enveloppée et comme étouffée par mon amour pour lui. qu'elle ne me pouvait permettre dépenser au châtiment que j'aurais dû appréhender. Durant tout le temps que je fus si malade, je pris un grand soin de ne point commettre de péchés mortels ; mais je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et ce désir fut cause de mon mal. Me trouvant percluse, quoique si jeune, et voyant l'état où les médecins de la terre m'avaient mise, je résolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison. Je supportais néanmoins mon mal si patiemment, que je pensais quelquefois que, si cette santé que je souhaitais tant devait être cause de ma perte, il m'était beaucoup meilleur de demeurer comme j'étais ; mais je servais mieux Dieu si j'étais saine : en quoi je me trompais fort, rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Je commençai donc à demander que l'on dit des messes pour moi, et que l'on fit des prières approuvées, n'ayant pu souffrir certaines dévotions de quelques personnes, et particulièrement de femmes que l'on a connues depuis être superstitieuses.

DÉVOTION DE LA SAINTE POUR SAINT JOSEPH

Je pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis que ce grand saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres où il allait même de mon honneur et de mon salut, une plus grande et plus prompte assistance que je n'aurais osé la lui demander. Je ne me souviens pas de l'avoir jusqu'ici prié de rien que je n'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous ; comme si Notre-Seigneur voulait faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut dans le ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs y ont

maintenant une grande dévotion ; et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Je n'oubliais rien de tout ce qui pouvait dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité ; en quoi, bien que mon. intention fût bonne, j'agissais fort imparfaitement, parce qu'il y entrait plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Car j'étais si imparfaite, que je mêlais toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspirait de faire, tant j'étais naturellement vaine et curieuse : je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'expérience que j'avais des grâces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand saint me faisait souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui en ait une véritable, et la lui ait témoignée par ses actions, qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir, depuis quelques années, rien demandé le jour de sa fête, que je n'aie obtenu ; et s'il se rencontrait quelque imperfection dans l'assistance que j'implorais de lui, il en réparait le défaut pour la faire réussir à mon avantage. Si j'avais la liberté d'écrire tout ce que je voudrais, je rapporterais plus particulièrement, avec grand plaisir, les obligations que j'ai à ce glorieux saint, et que d'autres personnes lui ont comme moi ; mais pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites, je passerai plus légèrement que je ne le désirerais sur plusieurs choses, et m'étendrai sur d'autres plus que je ne devrais, par mon peu de discrétion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver ; et ils connaîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand patriarche, avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent, ce me semble, être fort affectionnées ; car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit ; et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable saint pour leur guide, afin

de ne se point égarer. Dieu veuille que je ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de lui parler, et de publier le respect que je lui porte, après avoir tant manqué à le servir et à l'imiter ! Ma guérison fut un effet de son pouvoir : je sortis du lit ; je marchai ; je cessai d'être percluse ; et le mauvais usage que je fis d'une telle grâce fut un effet de mon peu de vertu.

Qui aurait pu s'imaginer que je fusse sitôt tombée, après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avait commencé à me donner des vertus qui devaient m'animer à le servir, après qu'il m'avait retirée d'entre les bras de la mort, et du péril d'une condamnation éternelle ; et après avoir comme ressuscité mon âme aussi bien que mon corps, en sorte que toutes les personnes qui m'avaient vue dans un état si déplorable ne pouvaient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie ? « Mais peut-on, mon Dieu, nommer une vie celle que l'on passe au milieu de tant de dangers ? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci, je pourrais, me confiant en votre assistance et en votre miséricorde, dire avec saint Paul, quoique non pas si parfaitement que lui : *Je ne vis plus, mais c'est vous, mon Créateur, qui vivez en moi* depuis quelques années, parce que je vois, ce me semble, que vous me conduisez par la main, et m'inspirez une ferme résolution dont j'ai éprouvé l'effet en plusieurs rencontres, de ne rien faire de contraire à votre volonté, quoique je vous aie sans doute offensé en beaucoup de choses sans le connaître. Je crois aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de tout mon cœur pour votre service, si j'en rencontrais des occasions, ainsi qu'il y en a eu quelques-unes où je vous ai été fidèle par votre assistance ; et il me semble que je n'aime ni le monde ni ce qui est dans le monde, et que, hors de vous seul, mon Dieu, qui êtes tout mon bonheur et toute ma joie, je considère tout le reste comme des croix fort pesantes. Il se peut faire que je me trompe ; mais vous, Seigneur, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez que mes sentiments sont conformes à mes paroles. Quel sujet n'aurais-je pas toutefois d'appréhender, si vous cessiez de m'assister, connaissant comme je fais, que je n'ai de force et de vertus, qu'autant qu'il vous plaît de m'en donner ! Mais dans cette

opinion que j'ai de moi-même n'entre-t-il point, ô mon Sauveur, quelque présomption qui vous porte à m'abandonner ? Détournez, s'il vous plait, de moi un si grand malheur par votre bonté et par votre miséricorde. Je ne sais comment nous pouvons aimer une vie pleine de tant de dangers : cela me paraissait impossible, et m'est néanmoins arrivé diverses fois. Puis-je donc cesser de craindre, voyant que, pour peu que vous vous éloigniez de moi, mes bonnes résolutions ne m'empêchent pas de tomber ? Que vous soyez béni à jamais de ce qu'encore que je vous aie abandonné, vous ne m'avez pas abandonnée de telle sorte que votre main secourable ne m'ait souvent relevée. Je ne saurais dire et serai bien fâchée de le pouvoir dire, combien de fois il vous a plu de me faire cette grâce, ainsi qu'on le verra dans la suite. »

CHAPITRE VII.

La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères des femmes, et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non reformées. Jésus-Christ apparaît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison ; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passait en elle-même, parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtiments, lorsqu'elle l'offense encore ; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

Je me rengageai alors dans tant d'occasions si périlleuses que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon âme tomba dans un tel dérèglement que j'avais honte d'oser m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison ; et, à mesure que mes péchés se multipliaient, je perdais le goût qui se rencontre dans la pratique des

vertus. « En quoi je voyais clairement, mon Dieu, que ce n'était pas vous qui vous retiriez de moi, mais que c'était moi qui me retirais de vous. » Ainsi, me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le démon se puisse servir, et me voyant si malheureuse, je commençai, sous prétexte d'humilité, à craindre de faire oraison. Je crus que, puisque nulle autre n'était plus imparfaite que moi, je devais suivre le train ordinaire, et mécontenter des prières vocales, auxquelles j'étais obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale, dans le même temps que je méritais d'être en la compagnie des démons.

Étant en cet état, je trompais le monde, parce qu'il ne paraissait rien en moi dans l'extérieur que de louable, et il n'y avait point de sujet de blâmer les autres religieuses de la bonne opinion qu'elles en avaient. Je n'agissais pas néanmoins en cela avec dissimulation, ni à dessein de paraître avoir plus de piété que je n'en avais ; car, par la grâce de Dieu, je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avais au contraire tant d'aversion, qu'aussitôt que j'en sentais les premiers mouvements, la peine que j'en souffrais était si grande, que le démon était contraint de me laisser en repos, sans plus oser me tenter en cette manière, parce que y perdant plus qu'il n'y gagnait, il voyait que ses vains efforts tournaient à mon avantage : et c'est pourquoi il ne m'a guère attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins, que si Dieu eût permis qu'il m'eût tenté aussi fortement en cela qu'en d'autres choses, je n'aurais pu y résister ; mais sa divine majesté m'en a jusqu'ici préservée, et je ne saurais trop lui en rendre grâces. Ainsi, comme je ne pouvais ignorer ce qui était dans mon cœur, j'étais si éloignée de vouloir passer dans l'esprit de ces bonnes filles pour meilleure que je n'étais, que je ne pouvais voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avaient de moi.

Ce qui leur cachait ainsi mes défauts venait de ce qu'elles voyaient qu'étant encore si jeune et dans tant d'occasions de perdre mon temps, je me retirais souvent pour prier et lire beaucoup ; que je prenais plaisir à parler de Dieu, à faire peindre en plusieurs lieux son image, et à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitaient la

dévotion : que je ne disais du mal de personne, et autres choses semblables qui avaient quelque apparence de vertu : à quoi il faut ajouter que je réussissais assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisait que l'on me donnait plus de liberté qu'aux plus anciennes et que l'on prenait une grande confiance en moi. Je n'en abusais pas, car je ne faisais rien sans en demander la permission ; il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous, ou à travers les fentes de murailles, ou de nuit ; et je ne pouvais comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastère, parce que Dieu m'assistait ; et y faisant réflexion, je trouvais qu'étant aussi imparfaite que j'étais, et les autres si bonnes, je n'aurais pu sans un grand péché, donner sujet de douter de leur vertu, en commettant de semblables fautes ; mais j'en faisais assez d'autres dans lesquelles, il est vrai néanmoins, je ne tombais pas de propos délibéré, et avec autant de connaissance que j'aurais fait en celles-là.

Ce que je viens de rapporter me donne sujet de croire que je reçus un grand préjudice d'être dans une maison où il n'y avait point de clôture. parce que les libertés que les religieuses qui étaient bonnes pouvaient prendre innocemment, à cause qu'elles ne s'étaient pas obligées à davantage, auraient été capables de me damner, étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des grâces particulières. Ainsi je trouve qu'un monastère de femmes sans clôture les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leurs faiblesses. On ne doit pas toutefois prendre ce que je dis pour le monastère où j'étais alors, puisqu'il y a tant de religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, et qu'étant aussi bon qu'il est, il ne saurait ne point continuer à les favoriser de ses grâces. Ce monastère n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, et l'on y observe toute la règle ; mais j'entends parler de quelques autres monastères que j'ai vus, et qui me font une très-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les rappeler à lui ; il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir, tant elles sont remplies

de l'esprit du monde, de sa vanité et de ses plaisirs, et comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'est arrivé trop souvent ; et il est si difficile de ne pas s'y tromper, qu'il n'y a que Dieu qui, par une assistance particulière de sa grâce, puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parents voulaient suivre mon conseil, quand même ils ne seraient point touchés de la considération du salut de leurs filles, en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde, ne devraient-ils pas l'être par la considération de leur honneur, et les marier plutôt moins avantageusement, ou les retenir auprès d'eux, que de les mettre, pour s'en décharger, en de semblables monastères, si ce n'est qu'ils reconnussent en elles de très-bonnes inclinations ? et Dieu veuille encore que cela leur serve ; car, si elles se portent au mal dans le monde, on les connaîtra bientôt ; au lieu que dans les monastères elles se peuvent longtemps cacher, mais enfin on les découvre, et ce mal est d'autant plus grand, qu'elles le communiquent aux autres, sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller, sans y penser, au mauvais exemple qu'on leur donne.

En vérité on ne peut trop plaindre celles qui, renonçant au siècle pour éviter les périls qui s'y rencontrent, et passer leur vie au service de Dieu, se trouvent en beaucoup plus grand hasard que jamais, et ne savent comment y remédier, parce que la jeunesse, la sensualité, et le démon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avaient voulu éviter en quittant le monde ; et elles s'aperçoivent si peu qu'elles sont mauvaises, qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut, en quelque sorte, les comparer à ces malheureux hérétiques qui s'aveuglent volontairement, et tâchent d'engager les autres dans leur erreur qu'ils prennent pour la vérité, sans pouvoir néanmoins en être entièrement persuadés, parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix intérieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monastères, autant d'hommes que de femmes, qui ne sont pas réformés, et où l'on marche également par deux voies si différentes, l'une de la vertu, et l'autre du relâchement ? Mais, que dis-je, également ? hélas ! on suit beaucoup plus la voie qui est si périlleuse, parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent, et que l'exemple de ce que la plupart y marchent nous la fait paraître encore plus agréable. Ainsi le chemin de la véritable observance est si peu battu, que le religieux et la religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation ont plus de sujet d'appréhender les personnes avec qui ils vivent que les démons, doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu, que des amitiés et des liaisons que le diable fait contracter dans ces monastères.¹

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Église, puisque ceux qui devraient porter les autres à la vertu ont tellement éteint en eux l'esprit des saints fondateurs de leurs ordres ? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remède qu'il sait y être nécessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé et que je voyais pratiquer aux autres, je ne croyais pas qu'elles me dussent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis ; mais il me semblait que ces visites, si ordinaires dans plusieurs monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'aux autres religieuses que je voyais être bonnes. Je ne considérais pas que, comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, elles ne s'exposaient pas par-là à un si grand péril que je faisais, et je voyais bien néanmoins qu'il y en avait, quand ce n'aurait été qu'à cause du temps qui s'y employait si mal.

Lorsque je commençai de faire connaissance avec une certaine personne, Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étais, et que ces sortes d'amitiés me convenaient mal. Jésus-Christ se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître combien ma mauvaise conduite lui était désagréable. Je le vis plus clairement des

¹ Ceci est obscur, et il faut qu'il y ait quelque faute dans l'exemplaire espagnol.

yeux de mon âme, que je ne le pourrais voir avec ceux de mon corps ; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette vue fit une telle impression sur mon esprit, qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demurai si épouvantée et si troublée, que je ne voulus plus voir cette personne ; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels ; et le démon pour me confirmer dans cette ignorance, me faisait entendre que c'était une chose impossible ; que ce que j'avais vu n'était qu'une imagination ; que ce pouvait être un artifice du malin esprit, et autres choses semblables. Néanmoins il me paraissait toujours que c'était Dieu et que je ne me trompais pas ; mais comme cela ne s'accordait point avec mon inclination, j'aidais aussi moi-même à me tromper ; de sorte que, n'osant en parler à qui que ce fût, je ne pus résister aux instances que l'on me fit de recevoir cette personne, et à l'assurance que l'on me donnait que non-seulement cela ne pouvait nuire à ma réputation, mais que sa conversation m'était honorable. Ainsi je m'y rengageai. et à d'autres encore, en d'autres temps, parce que, durant le grand nombre d'années que je goûtais un plaisir si dangereux, il ne me paraissait pas qu'il le fût beaucoup, quoique je reconnusse quelquefois qu'une telle récréation n'était pas bonne. Nulle autre me causa plus de distractions que mes entretiens avec cette personne, parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étais avec cette même personne et avec une autre, nous vîmes venir vers nous un crapaud, mais qui marchait beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il pouvait venir, et en plein midi, du côté d'où il venait. Je crus que cela n'était pas sans quelque mystère, et l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. « Dieu tout-puissant, avec combien de soin et de bonté me donniez-vous, en tant de manières différentes, de salutaires avertissements ! et que j'en ai peu profité ! »

Il y avait dans ce monastère une religieuse, ma parente, fort ancienne et grande servante de Dieu. Elle me donnait quelquefois de

très-bons avis ; et non-seulement je ne les suivais pas, mais il me causait de l'éloignement pour elle, parce qu'il me semblait qu'elle se scandalisait sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude ; comme aussi afin que, si Dieu permet que quelques religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent, par mon exemple, à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure en son nom d'éviter de telles récréations, et je le prie de me faire la grâce de désabuser, par ce que je dis ici, quelques-unes de celles que j'ai trompées, en les assurant qu'il n'y avait point de mal ni de péril, en quoi je ne saurais trop déplorer mon aveuglement, et les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause ; car je n'avais pas dessein de les tromper, mais j'étais trompée la première, dans la créance que j'avais qu'il n'y avait pas grand mal à cela.

Étant donc si imparfaite et si incapable de m'aider moi-même, j'avais un très-grand désir d'être utile aux autres ; ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, et néanmoins elle me réussit. Ainsi, comme j'aimais extrêmement mon père, je lui souhaitais ardemment le bonheur de savoir faire oraison, que je croyais posséder, et qui passait dans mon esprit pour le plus grand dont on puisse jouir en cette vie. J'usai donc de toute l'adresse que je pus pour lui en faire naître le désir ; je l'y engageai et lui donnai des livres pour l'en instruire ; et comme il était très-vertueux, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il y fit, en cinq ou six ans, un fort grand progrès. La consolation que j'en eus, fut telle que l'on peut s'imaginer, et je ne pouvais me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses, et il les supportait avec une très-grande soumission à sa volonté. Il venait souvent me visiter, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété, et je ne pouvais voir, sans une étrange confusion, qu'il me croyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si distraite, que je ne faisais plus d'oraison.

Je demeurai durant plus d'un an en cet état, m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut, comme je dirai dans la

suite, la plus grande tentation que j'aie eue, et dont la continuation aurait été capable d'achever de me perdre, parce qu'en faisant oraison on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon père venant donc me voir, dans la croyance que je continuais toujours ce saint exercice, je ne pus souffrir plus longtemps de le voir trompé. Ainsi je lui dis que je ne faisais plus d'oraison ; mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant véritable qu'il m'en était beaucoup resté depuis que j'avais été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé ; et ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai, durant vingt ans, été travaillée d'un vomissement qui ne me permettait de manger qu'à midi, et quelquefois encore plus tard ; mais depuis que je communie plus souvent, ce vomissement me prend le soir avant que je me couche, et m'incommode encore plus qu'auparavant. Je suis même obligée de l'exciter avec une plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me ferait souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs ; et elles sont quelquefois bien grandes, principalement des maux de cœur, quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'était auparavant si ordinaire ; mais je me trouve délivrée de cette paralysie et de ces fièvres qui me tourmentaient si fort ; et je suis, depuis huit ans, si peu touchée de ces maux qui me restent, que quelquefois je m'en réjouis, parce qu'il me semble que c'est, en quelque manière, servir Dieu que de les supporter avec patience.

Comme mon père était très-véridique, et qu'il ne me soupçonnait point de vouloir mentir, il crut aisément ce que je lui dis ; et, parce que je connaissais bien que ce prétexte que j'avais pris ne suffisait pas, j'ajoutai, pour le mieux persuader, que tout ce que je pouvais faire était d'assister au chœur. Mais cela même ne devait point me dispenser de continuer à faire oraison, puisque l'on n'y à point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que, pourvu que l'on veuille et que l'on ne se décourage point, Dieu

donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que encore que la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, elle ne laisse pas de trouver d'autres moments où elle le peut, même au milieu des douleurs ; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres, où une Âme qui aime Dieu véritablement offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes douleurs, dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison ; mais qu'avec un peu de soin on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie ; et c'est ce qui m'arrivait lorsque j'étais dans la disposition qu'il désirait de moi.

Cependant mon père m'aimait de telle sorte, et avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais, et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un si haut degré de perfection, il se contentait de me voir sans beaucoup m'entretenir, disait que c'était perdre du temps inutilement ; et je ne m'en mettais guère en peine, parce que je l'employais en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison, j'y excitai encore d'autres personnes, lors même que j'abusais de telle sorte des grâces de Dieu. Car aussitôt que je voyais qu'elles avaient quelque inclination pour la prière, je les instruisais de la manière de méditer, et je leur donnais des livres qui en traitaient, parce que je ne fus pas plus tôt entrée dans ce saint exercice que je fus touchée du désir de voir les autres y entrer aussi. Il me semblait que, ne servant pas Dieu comme j'y étais obligée, je devais au moins, pour ne pas me rendre inutile la faveur qu'il me faisait, procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je dis ici prouve jusqu'à quel point allait mon

aveuglement de négliger mon salut, lorsque je travaillais pour celui des autres.

Mon père ensuite tomba malade de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister ; et cette maladie qu'il souffrait dans son corps n'était pas si grande que celle où mon âme était tombée, par ces vains amusements et ces vaines occupations, quoique durant tout le temps que j'étais en si mauvais état, je ne croyais pas pécher mortellement, et que, si je l'eusse cru, je n'aurais voulu, pour rien au monde, y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon père, pour satisfaire à mon devoir, furent si grandes, que je m'acquittai, en quelque sorte, de celles qu'il s'était données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient ; et, bien que je connusse assez que je perdais mon appui et toute ma consolation, il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur, encore qu'elle fût si violente, et que je l'aimasse avec tant de tendresse, qu'il me sembla, lorsqu'il expira, qu'on m'arrachait l'âme.

La manière dont il mourut, le désir qu'il en avait, et les choses qu'il nous dit, après avoir reçu l'extrême-onction, nous obligèrent à rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa miséricorde, et de le prier de nous assister pour persévérer dans son service, et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignait, par ses larmes, son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'aurait dû, et il nous dit qu'il aurait souhaité de mourir religieux, dans l'un des ordres les plus austères. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connaître qu'il mourrait de cette maladie ; car, encore que les médecins le trouvassent beaucoup mieux, il ne tenait compte de l'assurance qu'ils lui donnaient, et ne pensait qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal était une douleur dans les épaules, qui ne le quitta jamais, et qui était quelquefois si violente, qu'elle le contraignait de se plaindre. Sur quoi je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrit Notre-Seigneur, lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules, il devait croire qu'il voulait lui faire sentir par cette douleur combien grande

avait été la sienne. Ces paroles lui donnèrent tant de consolation, qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment ; mais le jour qu'il mourut, Dieu le lui rendit si entier, que nous ne pouvions assez nous en étonner ; et il le conserva toujours, jusqu'à ce qu'au milieu du *Credo*, qu'il disait lui-même, il rendit l'esprit. Son visage ressemblait à celui d'un ange ; et il me paraissait l'être, en quelque sorte, par les excellentes dispositions où était son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter faire connaître combien, après avoir vu une telle vie et une telle mort, je suis coupable de ne pas m'être corrigée de mes défauts, pour ressembler en quelque sorte, à un si bon père ? Un religieux dominicain, fort savant, et qui était son confesseur depuis quelques années, disait avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience. qu'il ne doutait point qu'il n'augmentât dans le ciel le nombre des bienheureux.

Comme ce religieux était extrêmement vertueux, j'en reçus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui, Dieu lui donna une grande charité pour moi, et il s'appliqua avec soin à me faire connaître le mauvais état où j'étais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, lui parlai de mon oraison, et il me dit de ne la pas discontinuer, parce qu'elle ne me pouvait être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre, et je ne l'ai jamais quittée depuis : mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très-pénible, parce que l'oraison me donnait connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Les biens célestes m'attiraient, ceux de la terre me retenaient attachée ; et j'aurais bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle et la satisfaction que donnent les plaisirs des sens. Ce combat qui se passait en moi-même me faisait beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma manière de la faire était de me recueillir intérieurement, et que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il aurait dû être le maître, je ne pouvais le renfermer au-dedans de moi, sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai

plusieurs années dans cette peine ; et je ne saurais penser sans étonnement, comment il se peut faire que je ne me corrigeai point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'était pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu, qui voulait se servir de ce moyen pour me faire des grâces encore plus grandes, m'y retenait et m'y soutenait de sa main toute-puissante.

« Seigneur, mon Dieu, de quelles occasions ne m'avez-vous point alors délivrée par votre bonté, et de quelle sorte ne m'y rengageais-je point par ma misère ? de quel péril de me perdre entièrement de réputation ne m'avez-vous point garantie, lorsque je m'abandonnais si imprudemment à faire des choses qui pouvaient me faire connaître pour aussi imparfaite que je l'étais ? Vous cachiez mes fautes, Seigneur, aux yeux des hommes ; vous leur laissiez seulement apercevoir ce qu'il y avait de bon en moi, et le leur faisiez paraître si grand, qu'ils continuaient à me beaucoup estimer. Ainsi, bien que quelquefois ils entrevissent mes vanités, les autres choses qui leur paraissaient dignes de louange les éblouissaient, et les empêchaient de s'y arrêter et de les croire, à cause sans doute que votre suprême sagesse, à qui toutes choses sont présentes, le jugeait nécessaire pour me conserver l'estime des personnes à qui vous vouliez que je parlasse dans la suite des temps pour les porter à vous servir, et qu'au lieu de considérer la grandeur de mes péchés, vous ne considériez que le désir que j'avais de vous être fidèle, et de la peine que je souffrais de ne pas en avoir la force.

« O Dieu de mon âme, comment pourrai-je exprimer les grâces dont vous m'avez favorisée durant ce temps, et comme, lorsque je vous offensais le plus, vous me disposiez par un très-grand repentir à les goûter ? Vous usiez, pour cela, mon Dieu, du châtement que vous connaissiez me devoir être le plus pénible, en ne me punissant que par de grandes faveurs d'aussi grandes fautes qu'étaient les miennes. Je ne crois pas, Seigneur, en parlant ainsi, dire une folie, quoiqu'il n'y aurait pas sujet de s'étonner que j'eusse l'esprit troublé par le souvenir d'une aussi étrange ingratitude qu'était la mienne. »

C'était une chose si insupportable à mon humeur, de recevoir des faveurs au lieu de châtimens, qu'une seule m'était plus difficile à supporter que ne l'auraient été plusieurs grandes maladies, parce que, connaissant que je les avais bien méritées, j'aurais cru satisfaire en quelque sorte par ce moyen à la justice de Dieu ; mais recevoir de nouvelles grâces après s'être rendu indigne des premières, c'est un espèce de tourment qui me paraît terrible, et il le doit être à tous ceux qui ont quelque connaissance de Dieu et quelque amour pour lui, puisque c'est une marque de vertu. Ces sentiments étaient le sujet de mes larmes et de ma douleur, de me voir toujours à la veille de faire de nouvelles chutes, quelque véritables que fussent mes désirs, et quelque fermes que fussent mes résolutions. Qu'une âme est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de périls ! car il me semble que, s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines, il m'aurait empêché de retomber dans les mêmes fautes, par la honte de l'avoir pour témoin de ma faiblesse, quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'aurait pas retenue.

Ainsi je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencemens, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières ; car, si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne serait point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes ses consolations et ses peines, que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ces premiers mouvemens, mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite.

Ceux qui se persuadent, au contraire, que l'on ne peut, sans vanité, entrer dans une communication si sainte, trouveraient donc qu'il y a de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé, comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire.

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, et qui, outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins, ont des amis qui les en détournent, que je ne saurais trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu, de la témoigner ; et ils poussent, au contraire, ceux qui sont engagés dans des affections déshonnêtes à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sais si ce que je dis est une rêverie ; mais si c'en est une, vous n'aurez, mon père, qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si ce n'en est pas une, je vous supplie de m'aider à faire connaître la grandeur de ce mal, afin qu'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si faiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont que l'esprit rempli des plaisirs et des vanités du siècle s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies : au lieu que, lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir, puisqu'autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est à ce sujet que quelques saints s'enfuyaient dans les déserts : et c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication ; et il s'y rencontre tant d'avantages, que je ne serais

pas assez hardie pour en parler de la sorte, si je ne les avais éprouvés. Mais, quoique je sois la plus faible et la plus misérable de toutes les créatures, je crois que ceux mêmes qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi, par humilité, à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi, je puis assurer que, si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, ensuite de diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidaient à tomber, je me trouvais si isolée lorsqu'il fallait me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvais faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donna la main, et je ne saurais trop l'en remercier. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison, quelque peine que l'on y ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie, dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront, puisque je souhaite de tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une âme ait pu être si opiniâtre dans ses péchés et si ingrate envers Dieu, après en avoir reçu tant de grâces. Je voudrais que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les péchés que j'ai commis durant ce temps, pour ne pas m'être appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages ; mes chutes étaient grandes ; je ne me relevais que faiblement, je retombais aussitôt dans un état si déplorable, que je ne tenais point compte de mes péchés véniels ; et, quoique j'appréhendasse les mortels, ce n'était pas autant que je l'aurais dû, puisque je ne m'éloignais pas des occasions qui me mettaient en

danger de les commettre. C'était, à mon avis, l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentements du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devais à Dieu me troublait ; et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétaient ; c'était une guerre si pénible, que je ne sais comment je pus la soutenir, non-seulement pendant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite, de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lorsque j'étais si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse, car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son prince et son roi ? et sachant qu'il le connaît, ne laisser pas de continuer, puisque encore que nous ne puissions pas être toujours en la présence de Dieu, il me semble que ceux qui font oraison y sont d'une manière très-différente des autres, parce qu'ils sont assurés qu'il les regarde ; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que, durant ces vingt années, il se passa plusieurs mois, et même, ce me semble, un an tout entier, que je prenais grand soin de ne point offenser Dieu, et de m'occuper de l'oraison.

La vérité que je veux dire très-exactement m'a obligée de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenais plus sur mes gardes, en comparaison de celui que j'ai passé d'une manière si déplorable ! Il n'y avait néanmoins peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'était que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'était dans mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu, et que je travaillais davantage à porter les personnes avec qui je communiquais à se donner entièrement à lui. Je les y exhortais souvent, et le priais de vouloir leur toucher le cœur. Ainsi, excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler, la cause de cette

guerre changea, et elle ne laissa pas d'être grande. Mais, comme je commençais alors à connaître la vanité du monde, et que je tâchais, ce me semble, de servir Dieu, tout me paraissait doux et facile, ainsi que je le dirai dans la suite.

DE L'ORAISON.

Deux raisons m'ont obligée de rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire connaître la miséricorde de Dieu et mon ingratitude, et l'autre pour faire connaître combien grande est la grâce dont il favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'affectionner l'oraison, quoique ce ne soit pas si parfaitement qu'il serait à désirer ; puisque, pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes et les péchés où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre-Seigneur ne la conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de me faire cette grâce, que je le prie de tout mon cœur de me la vouloir continuer. Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale, et il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela, je n'aurais pas la présomption d'en oser parler.

Je suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et que, sans cela, ils y auraient beaucoup plus de peine ; mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice ; et ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repentent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisque,

encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'effort pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connaîtra au moins le chemin du ciel ; et si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoigner dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi imparfaites que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, et supporter par cette considération la peine que nous avons de converser beaucoup avec une majesté qui nous est si disproportionnée.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des anges, il me semble que ce que je viens de dire est la manière dont je me trouve avec vous, et je ne saurais y penser sans souhaiter de pouvoir fondre comme de la cire au feu de votre divin amour. Que ne devez-vous point souffrir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec une créature qui ne peut souffrir d'être avec vous ? Votre bonté est néanmoins si excessive, que non-seulement vous ne la rejetez pas, mais vous lui faites des faveurs ; vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous en se conformant à vos volontés, et ne laissez pas cependant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des moments où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait oublier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé, mon Créateur, et je ne comprends pas comment tout le monde ne tâche point de s'approcher de vous pour avoir quelque part au bonheur de votre amitié. Les méchants qui sont si éloignés de vous par leurs mauvaises habitudes doivent s'en approcher, afin que vous les rendiez bons, et que vous souffriez d'être avec eux durant quelques heures chaque jour, encore

qu'ils ne soient pas avec vous, ou que, s'ils y sont, ce ne soit comme j'y étais, qu'avec mille distractions que les soins et les pensées du monde leur donnent. Je sais qu'il ne saurait au commencement, ni quelquefois même dans la suite, se défendre de ces distractions ; mais, pour les récompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous, vous empêchez les démons de les attaquer si fortement qu'ils feraient, vous diminuez le pouvoir que ces esprits de ténèbres auraient de leur nuire ; et vous donnez enfin à ces âmes le pouvoir de les surmonter et de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu ! qui êtes la vie de tous ceux qui se confient en votre assistance, vous n'en laissez perdre aucun ; mais en rendant la santé de leur corps plus vigoureuse, vous leur donnez aussi celle de l'âme. »

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale ; mais je n'ai pas peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a souffertes pour nous racheter, aux peines de l'enfer, et à la gloire du paradis.

C'étaient là, dans les périls que j'ai courus, les sujets de mon oraison, et à quoi mon esprit s'appliquait quand il le pouvait. Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étais plus attentive à écouter quand l'heure sonnerait, qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais de me retirer pour prier. La répugnance que le diable me causait, ou ma mauvaise habitude était si violente, et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire était si grande, que j'avais besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage ; mais enfin Notre-Seigneur m'assistait ; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et

consolée, et j'avais même quelquefois désir de prier.

Que si, étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, et s'il paraît clairement que ç'a été par le moyen de l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, en ait été si ingrat durant tant d'années ? qui peut, dis-je, manquer de confiance, en voyant quelle a été sa patience envers moi, parce que je tâchais de me retirer pour demeurer avec lui, quoique souvent avec tant de répugnance, qu'il me fallait faire un grand effort sur moi, ou qu'il m'y poussât contre mon gré ?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces ?

Je ne saurais penser sans compassion à ceux qui servent Dieu en cet état, et que l'on peut dire en quelque manière le servir à leurs dépens. Car, quant aux personnes qui font oraison, il les en récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter, qu'elles peuvent passer pour très-légères. Mais, comme je traiterai amplement ailleurs des faveurs que Dieu fait à ceux qui persévèrent en l'oraison, je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterai seulement que l'oraison a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs, et que je ne vois pas comment il peut venir à nous, si nous lui fermons cette porte, parce que lorsqu'il a résolu d'entrer dans une âme pour se plaire en elle et la combler de ses grâces, il veut la trouver seule, pure, et dans le désir de le recevoir. Ainsi, comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux. si, au lieu de lui en faciliter les moyens, nous y apportons de l'obstacle ?

Pour faire connaître quelle est la miséricorde de Dieu et

l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison et la lecture, il faut que je parle ici de l'artifice dont le démon se sert pour perdre les âmes, et de la bonté et de la conduite dont Notre-Seigneur use pour les regagner, afin que mon exemple serve à faire éviter les périls dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure, par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur et par celui qu'il leur porte, de prendre garde principalement à fuir les occasions ; car, lorsqu'on s'y engage, quel sujet n'y a-t-il point de trembler, ayant tant d'ennemis à combattre, et si peu de force pour nous défendre !

Je voudrais pouvoir bien représenter la servitude où mon âme se trouvait alors réduite. Je connaissais assez qu'elle était captive ; mais je ne comprenais pas en quoi, et j'avais peine à croire que ce que mes confesseurs ne considéraient que comme des fautes légères lui un aussi grand mal qu'il me semblait être. L'un d'eux, à qui je dis le scrupule. que cela me donnait, me répondit qu'encore que je fusse dans une haute contemplation, de semblables occasions et entretiens ne m'étaient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin, lorsque, avec l'assistance de Dieu, je prenais davantage de soin d'éviter les grands périls, mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions.

Comme mes confesseurs me voyaient dans de si bons désirs et que je m'occupais à l'oraison, ils s'imaginaient que je faisais beaucoup ; mais je sentais bien dans le fond de mon cœur que je n'en faisais pas assez pour répondre aux obligations que j'avais à Dieu. Je ne saurais maintenant penser, sans un extrême regret, à tant de fautes que cela me fit commettre, et au peu de secours que l'on me donnait pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connaître mes manquements me donnaient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions et ces divertissements auxquels j'aurais dû renoncer étaient permis.

J'avais une telle affection pour les prédications, que je n'aurais pu en être privée sans en ressentir beaucoup de peine ; et je ne pouvais entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour

le prédicateur, quoique je ne susse d'où cela venait. Il n'y avait point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire ; mais lorsqu'en effet il était bon, ce m'était un plaisir sensible ; et, depuis que j'ai commencé à faire oraison, je ne me suis jamais lassée de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si, d'un côté, les prédications me donnaient tant de consolation, elles ne m'affligeaient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisaient connaître combien j'étais éloignée d'être telle que je devais. Je priais Dieu de m'assister ; mais il me semble que je commettais une grande faute, en ce que, au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul, j'en avais encore en moi-même. Je cherchais des remèdes à mes maux et me tourmentais assez ; mais je ne considérais pas que tous mes efforts seraient inutiles, si je ne renonçais entièrement à cette confiance que j'avais en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon âme désirait vivre, et je voyais bien que ce n'était pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. Mais il n'y avait personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirais ; je ne pouvais moi-même me la donner, et Dieu, de qui seul je pouvais la recevoir, me la refusait avec justice, puisqu'après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans ; l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans sa solitude, et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

Dans un état si déplorable, mon âme se trouvait lasse et abattue, et je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies, que l'on avait empruntée pour une fête qui se faisait dans notre maison. cette image était si dévote et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous,

que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour notre salut. Mon cœur semblait se vouloir fendre ; et alors, toute fondante en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte, qu'à commencer dès ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avais une dévotion particulière pour sainte Madeleine, et pensais souvent à sa conversion, principalement lorsque je communiais, parce qu'étant assurée que j'avais Notre-Seigneur au-dedans de moi, je me jetais comme elle à ses pieds, dans la croyance qu'il serait touché de mes larmes. Mais je ne savais ce que je faisais ; car c'était beaucoup qu'il souffrît que je les répandisse, puisque le sentiment qui les tirait de mes yeux s'effaçait si tôt de mon cœur. Je me recommandais à cette glorieuse sainte pour obtenir de Dieu, par son intercession, qu'il me pardonnât.

Il me paraît que rien ne m'avait encore tant servi que la vue de cette image dont je viens de parler, parce que je commençais à beaucoup me défier de moi-même, et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirais point de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière ; et je crois qu'elle me fut très-utile, ayant été, depuis ce jour, beaucoup meilleure qu'auparavant.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison était de me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi, et de le considérer dans les lieux où il était le plus seul et où il souffrait davantage, parce qu'il me semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme moi, avaient tant besoin de son assistance. J'avais beaucoup de ces simplicités, et ne me trouvais nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des Oliviers, et me représentais cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirais ardemment de l'essuyer ; mais la vue du grand nombre de mes péchés m'empêchait d'oser l'entreprendre. Je demeurais là aussi

longtemps que mes pensées n'étaient point troublées par ces autres pensées qui me donnaient tant de peine. Durant plusieurs années et avant même que d'être religieuse, lorsque je me recommandais à Dieu avant de m'endormir, je pensais toujours un peu à cette oraison de Jésus-Christ dans le jardin, parce que l'on m'avait dit que l'on pouvait gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me servit beaucoup, à cause que je commençai, par ce moyen, à faire oraison sans savoir que je la faisais ; et j'y étais si accoutumée, que je n'y manquais pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avais dans ces méditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'âme y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher, et elle y gagne à cause que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe ; mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là, ci ce n'est que Dieu lui veuille donner bientôt l'oraison de quiétude, ainsi que je l'ai vu arriver à certaines personnes ; et, quand on marche par ce chemin, il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes, des eaux, des fleurs et autres choses semblables réveillaient aussi mon esprit, y rappelaient le souvenir de leur créateur, et le portaient à se recueillir, lors même que j'étais la plus ingrate envers Dieu, et l'offensais davantage. Mais, quant aux choses célestes et sublimes, mon entendement était si grossier, qu'il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusqu'à ce que le Seigneur me les ait représentées dans une autre voie.

Mon incapacité en cela était si extraordinaire, qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux, je ne pouvais me les imaginer, ainsi que les autres font lorsqu'ils se recueillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvais faire était de penser à Jésus-Christ en tant qu'homme ; mais, quoi que mes lectures m'apprirent de ses divines perfections, et que je visse plusieurs de ses images, je ne pouvais me le représenter au-dedans de moi. J'étais comme un aveugle, ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité, que, parlant à une autre qu'elle est très-assurée être présente, elle ne la voit point : c'est ce qui m'arrivait lorsque je

pensais à Notre-Seigneur, et ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à considérer ses images. Que ceux qui négligent de se procurer ce secours sont malheureux ! c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur ; car, s'ils l'aimaient, ne prendraient-ils pas plaisir à voir son portrait, comme on en prend à voir ceux de ses amis ?

AVANTAGE QUE TIRE LA SAINTE DE LA LECTURE DES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

Je n'avais point lu, jusqu'alors, les Confessions de saint Augustin, et Dieu permit, par une providence particulière, qu'on me les donnât sans que j'y pensasse. J'étais fort affectionnée à ce saint, tant parce que le monastère où j'avais demeuré séculière était de son ordre, qu'à cause qu'il avait été pécheur, et que je trouvais de la consolation à penser aux saints que Dieu avait convertis à lui, après en avoir été offensé, parce que j'espérais qu'ils m'assisteraient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner. Mais je ne pouvais penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avait une fois appelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés, au lieu qu'il m'avait appelée tant de fois, sans que je me fusse corrigée. Néanmoins, considérant son amour extrême pour moi, je reprenais courage, et, dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne saurais penser sans étonnement à la dureté et à l'obstination de mon cœur, au milieu de tant de secours que je recevais de Dieu ; car, puis-je ne point craindre, lorsque je considère le peu que je pouvais sur moi-même, et que les chaînes qui me retenaient attachée m'empêchaient toujours d'exécuter la résolution de me donner entièrement à lui ?

Quand je commençai à lire les confessions de ce grand saint, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir, qui me représentait à moi-même telle que j'étais : je me recommandai extrêmement à lui, et lorsque j'arrivai à sa conversion, et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin, mon cœur en fut si vivement

pénétré, qu'elles y tirent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demeurai durant longtemps toute fondante en pleurs, et dans une douleur très-sensible. Car, que ne souffre point une âme lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît ! et j'admire à cette heure comment je pouvais vivre dans un tel tourment. « Je ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous me donnâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant de cet état, que l'on pouvait comparer à une mort, et à une mort très-redoutable. Il m'a paru que depuis ce jour votre divine majesté m'a extrêmement fortifiée, et je ne saurais douter qu'elle n'ait entendu mes cris, et n'ait été touchée de compassion de me voir répandre tant de larmes. »

Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, et à éviter les occasions qui pouvaient m'en distraire, parce que j'éprouvais que je ne les avais pas plus tôt quittées, que je m'occupais de mon amour pour son éternelle majesté ; car je sentais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas, comme j'ai fait depuis, en quoi consiste cet amour, quand il est véritable, et à peine me disposais-je à le servir, qu'il me favorisait de ses grâces. Il semblait qu'il me conviât à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent, avec grand travail, d'obtenir de sa bonté ; et, dans ces dernières années, il me faisait déjà goûter ces délices surnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander, ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priais seulement de me faire la grâce de ne le point offenser, et de me pardonner mes péchés. J'en connaissais trop la grandeur pour oser désirer de recevoir des faveurs, et je voyais bien que sa bonté me faisait une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, et même de m'y attirer, n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois que mon âme était dans une extrême sécheresse, et je n'y eus pas plus tôt fait réflexion, que ma confusion et ma douleur de me voir si peu humble me procurèrent ce que j'avais eu la hardiesse de demander. Je n'ignorais

pas que cela est permis ; mais j'étais persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes étaient seulement des larmes de femme inutiles et sans effet, puisqu'elles ne m'obtenaient pas ce que je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, et particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé, dans lesquelles je souffris tant, puisque je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison, et à perdre moins de temps dans les choses qui pouvaient me nuire. Je n'y renonçais pas toutefois entièrement ; mais Dieu, qui m'aidait à m'en retirer, et n'attendait pour cela que de m'y voir en quelque sorte disposée, me fit, comme on le verra dans la suite, de nouvelles grâces ; qu'il n'a accoutumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.

DE L'ORAISON.

Je me trouvais quelquefois dans l'état que je viens de dire ; mais cela passait promptement, et il commença de la manière que je vais le rapporter. En me représentant ainsi Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, et d'autres fois en lisant, je me trouvais tout d'un coup si persuadée qu'il était présent, qu'il m'était impossible de douter qu'il ne fût dans moi, ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui, ce qui n'était point par cette manière de vision que je crois que l'on appelle théologie mystique. L'âme, en cet état, se trouve tellement suspendue, qu'elle pense être hors d'elle-même. La volonté aime ; la mémoire me paraît comme

perdue, et l'entendement n'agit point,² mais il ne me semble pas qu'il se perde, il est seulement épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce que Dieu prend plaisir à lui faire connaître qu'il ne comprend rien à une chose si extraordinaire.

J'avais auparavant presque toujours ressenti une tendresse que Dieu donne, à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer en quelque chose, c'est une consolation qui n'est ni toute sensible, ni toute spirituelle, mais qui, telle qu'elle est, vient de Dieu. Il me semble, comme je l'ai dit, que nous pouvons y contribuer beaucoup, en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, et les extrêmes douleurs de sa passion, comme aussi, en nous représentant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte, et tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service, lors même qu'ils n'y font point de réflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considérations, l'âme se réjouit, le cœur s'attendrit et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paraît d'autres fois que nous les tirons de nos yeux comme par force, et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On dirait que, par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême majesté, il veut comme nous payer du soin que nous prenons de nous occuper si saintement. Ainsi, je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'âme en reçoit, puisqu'elle ne saurait trop s'en consoler et s'en réjouir.

Il me paraît, dans ce moment, que ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison peuvent se comparer à celles des bienheureux ; car Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une félicité

² La Sainte dit que l'entendement n'agit point, parce qu'il ne raisonne point, ni ne fait point de réflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai néanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puisqu'il considère ce qui se présente à lui, et connaît qu'il ne le saurait comprendre. Ainsi, quand la Sainte dit qu'il n'agit point, cela signifie qu'il ne raisonne point, mais qu'il est épouvanté de cette merveille, qui, est si extraordinaire, que tout ce qu'il en connaît, c'est qu'il lui est impossible de la comprendre entièrement.

proportionnée à leurs mérites, ils sont tous parfaitement contents, quoiqu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une âme la faveur dont je viens de parler, elle se tient si récompensée des services qu'elle lui a rendus, qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer, et certes c'est avec raison, puisque les travaux du monde seraient trop bien payés par une seule de ses larmes. Car quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu ? Ainsi ceux qui en viennent là ne sauraient trop reconnaître combien ils lui sont redevables, ni trop lui en rendre grâces, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Il faut bien se garder de certaine fausse-humilité dont je parlerai, telle que celle de s'imaginer qu'il y aurait de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Car qui peut douter que plus nous connaîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes, et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité ? Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce nous soit un sujet de vanité ; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire, et non pas aux hommes. et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, plus

nous l'aimons ? Si donc non seulement il nous est permis, mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être ; qu'il nous a tirés du néant ; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée ; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avait résolu de souffrir : pourquoi me sera-t-il défendu de considérer toujours qu'au lieu que j'employais mon temps à parler de choses vaines, il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui ? Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans nous trouver non seulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu, en quoi consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et eux-mêmes ? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces grâces devait être plus que suffisante pour me contenter, et il a plu néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres, que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui cela arrive doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent, il les retire, et ils tombent d'un état si heureux et si élevé dans un état encore pire que celui où ils étaient auparavant, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres, qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment d'ailleurs voudrait-on que celui qui ignore qu'il est riche fît de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède ? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-elle de nous détacher, et

d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel. Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés ; et ainsi, à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits ? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ses faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite, je juge des autres par moi-même ; mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi, qui suis si misérable, j'avais besoin de cette assistance et de ce secours.

Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis à dire ce qui se passe en elles-mêmes, et je me contente, pour obéir à celui qui me l'a ordonné, de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connaîtra mieux les défauts que moi ; et s'il se trouve que je me trompe, il n'aura qu'à jeter ce papier au feu. Je le prie seulement, au nom de Dieu, ainsi que tous mes confesseurs, de publier ce que j'ai dit de mes péchés ; et s'ils jugent à propos d'user, même de mon vivant, de cette liberté que je leur donne, afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi, j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écrirai dans la suite, je ne leur donne pas cette même liberté ; et s'ils le montrent à quelqu'un, je les conjure, aussi au nom de Dieu, de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point, ni ne nomme point les autres ; et je me contente de rapporter, le mieux, que je puis, ce que j'ai à dire, sans me faire connaître. Que s'il y a quelque chose de bon, il suffira, pour l'autoriser, que des personnes savantes et vertueuses l'approuvent, et on le devra entièrement attribuer à Dieu, qui m'aura fait la grâce d'y réussir, puisque je n'y aurai point eu de part, et qu'étant si ignorante et si imparfaite, je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obéissance que je leur dois, et qui sont maintenant

absents, qui sachent que j'y travaille ; et je le fais avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre, où je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avait donné plus d'esprit et plus de mémoire, je pourrais me servir de ce que j'ai entendu dire et de ce que j'ai lu ; mais ma capacité est si petite, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit, Notre-Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien ; et au contraire tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entièrement de moi, je vous prie, mon père, de le retrancher. Il serait, dans l'un et dans l'autre cas, inutile de me nommer, puisqu'il est certain que l'on ne doit point, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle, et que l'on ne pourrait, après ma mort, dire du bien de moi, sans rendre inutile ce que j'aurais écrit de bon, lorsque l'on verrait que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent voir ce papier m'accorderez cette grâce que je vous demande si instamment, au nom de Dieu, j'écirai avec liberté, au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes péchés ; car en cela je n'en ai point, et, quant au reste, il me suffit d'être femme, et une femme très-imparfaite, pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi, excepté ce qui regarde simplement la relation de ma vie, le reste sera, s'il vous plaît, sur votre compte, et ce sera à vous à vous en charger, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de notre sainte foi catholique, vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos ; et s'il y est contraire, vous n'aurez, s'il vous plaît, qu'à le brûler à l'heure même pour me détromper, afin que le démon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avait paru m'être avantageux. Car Notre-Seigneur sait, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher, par ses avis, de tomber dans les fautes que mon peu de lumière pouvait me faire commettre.

Quelque désir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de

l'oraison, il paraîtra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. Je parlerai des obstacles et des dangers qui se rencontrent dans ce chemin, selon que je l'ai appris par ma propre expérience, et par une longue communication avec des personnes fort savantes et fort spirituelles, qui croient que Dieu m'a donné autant de connaissance depuis vingt-sept ans que je marche dans cette voie, quoique j'y aie bronché plusieurs fois, qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché, en pratiquant toujours la pénitence et la vertu.

Que Notre-Seigneur soit béni à jamais, et qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne prétends autre chose dans tout ce que je rapporterai, sinon qu'il tourne à sa gloire, et que ce lui en soit une de voir qu'il lui a plu de changer en un jardin de fleurs odoriférantes un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs, pour retourner au même état que j'étais, et je vous conjure en son nom, mon père, de lui demander pour moi cette grâce, puisque vous me connaissez mieux que vous ne me permettez de me faire connaître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'oraison n'est autre chose que le chemin pour arrivera devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu ; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est connue tirer de l'eau d'un puits avec grande peine ; la seconde, d'en tirer avec une machine ; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles ; la quatrième, de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison, qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire.

J'ai donc à parler maintenant de ceux qui commencent à

devenir heureusement esclaves de l'amour de Dieu ; car l'oraison n'est autre chose, à mon avis, que le chemin par lequel nous nous engageons à dépendre, absolument comme des esclaves, de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Cette qualité d'esclave est si relevée et si glorieuse, que je ne saurais y penser sans une joie extraordinaire, et nous n'avons pas plus tôt commencé de marcher avec courage dans un si heureux chemin, que nous bannissons de notre esprit la crainte servile. « Dieu de mon cœur, que je regarde comme mon unique et souverain bien, pourquoi ne voulez-vous pas que, lorsqu'une âme se résout à vous aimer, et qu'afin de ne s'occuper que de vous, elle fait ce qu'elle peut pour abandonner tout le reste, elle n'ait pas aussitôt la joie de s'élever jusqu'à ce parfait amour qui vous est dû ? Mais que dis-je, Seigneur, c'est de nous-mêmes, et non pas de vous que nous avons en cela sujet de nous plaindre, puisque ce n'est que par notre faute que nous différons à jouir pleinement de votre amour, qui est la source de tous les biens imaginables. »

Nous sommes si lents à nous donner entièrement à Dieu, et un bonheur si précieux ne se peut et ne se doit acheter qu'avec tant de peine ; qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que nous soyons longtemps à l'acquérir. Je sais bien qu'il n'y a point de prix sur la terre ; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, et porter tous nos désirs vers le ciel, ainsi qu'ont fait quelques saints, sans remettre d'un jour à un autre, nous pourrions espérer que Dieu nous accorderait bientôt une si grande faveur. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à lui, il se trouve que ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons, et que nous retenons en effet le principal et le fonds. Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute d'un grand mérite, nous nous rengageons souvent dans des soins temporels, et particulièrement dans celui d'acquérir des amis, afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire, et même pour le superflu. Ainsi, nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes, et nous nous mettons peut-être dans un plus

grand péril que lorsque nous avons dans le monde la disposition de notre bien.

Nous croyons de même avoir renoncé à l'honneur du siècle en nous faisant religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle, dans le désir d'arriver à la perfection. Mais, pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu ; nous voulons, pour le reprendre, le lui arracher des mains, nous voulons disposer comme auparavant de notre volonté, après l'en avoir rendu le maître : et nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, et d'avoir de grandes consolations spirituelles, en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes, que nous n'exécutons point nos bons desseins, et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées ? et ne sont-elles pas absolument incompatibles ? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu, il ne nous enrichit pas aussi tout d'un coup par le don d'un trésor si précieux ; et nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu, quand même il nous en coûterait tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une âme lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puisque si elle persévère, il la rendra, avec le temps, capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, et un courage tout extraordinaire, pour ne point tourner la tête en arrière, parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs pièges pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin, à cause qu'il sait que, non seulement elle lui échapperait des mains, mais qu'elle lui ferait perdre plusieurs autres âmes. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière, et fait tout ses efforts pour arriver, avec l'assistance de Dieu, au comble de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel ; mais que Dieu lui donnera, comme à un vaillant capitaine, des soldats qui marcheront sous sa

conduite.

Je traiterai maintenant de la manière dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise, et remettrai à parler ensuite de ce que j'avais commencé à dire de la théologie mystique ; c'est ainsi, ce me semble, qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoique Dieu l'adoucisse par son assistance ; car, dans les autres degrés d'oraison il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait aucun qui ne soit accompagné de croix, mais fort différentes. Ceux qui veulent suivre Jésus-Christ ne sauraient, sans s'égarer, prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu, et peut-on se plaindre de ces heureux travaux dont on est si libéralement récompensé, même dès cette vie ?

Étant femme, et ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je désirerais pouvoir m'exempter d'user de comparaisons ; mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler : et si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, mon ignorance vous sera, mon père, un petit sujet de récréation.

QUATRE MANIÈRE D'ORAISON.

Je crois avoir lu ou entendu dire cette comparaison, sans savoir ni où je l'ai lue, ni de qui je l'ai entendue, ni à quel propos, tant j'ai mauvaise mémoire, et elle me paraît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire, dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, dont il faut que ce soit Notre-Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place ; et il peut croire que cela est fait quand, après s'être résolu de pratiquer l'oraison, il s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, il cultive et arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître et produire des fleurs, dont la bonne odeur invite sa divine majesté à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs qui ne sont autres que

les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin ; comment on doit y travailler ; considérer si ce travail n'excédera point le profit que l'on en tirera, et combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosage peut se faire en quatre manières. Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ou en tirant avec une machine et une roue, comme j'ai fait quelquefois, ce qui n'est pas si pénible et fournit davantage d'eau ; ou en la tirant d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail, et arrose néanmoins tout le jardin ; ou enfin, par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du ciel,, ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste, et ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manières d'arroser un jardin pour l'empêcher de périr, étant appliquées à mon sujet, pourront faire connaître en quelque sorte les quatre manières d'oraison dont Dieu, par son infinie bonté, m'a quelquefois favorisée. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de m'expliquer si bien, que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci, et à qui il a fait faire en quatre mois plus de chemin dans ce saint exercice que je n'en ai fait en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avais fait, et il arrose par ce moyen, sans grand travail, ce jardin en toutes ces quatre manières, quoique dans la dernière cette eau céleste ne lui soit donnée encore que goutte à goutte ; mais de la manière dont il marche, je ne doute point qu'il ne la reçoive bientôt en telle abondance, qu'il pourra, avec l'assistance de Dieu, s'y plonger entièrement. Que si les termes dont je me sers pour m'expliquer lui paraissent extravagants, je serai bien aise qu'il s'en, amuse.

DE L'ORAISON MENTALE.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumées à suivre l'égarement de leurs sens, lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable

de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits, aussi bien que les imparfaits doivent en user ainsi, mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable, accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu, et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer de l'eau du puits ; et Dieu veuille que nous y en trouvions ! Mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et que nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec, dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau et fait croître nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail, durant plusieurs jours, que sécheresse et que dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau ? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au Seigneur de ce jardin, qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère ? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier ? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une très-grande faveur de travailler

dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi, quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître ; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'on lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées ; et ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter que pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde ; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant si longtemps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines, et plusieurs autres tentations, arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et connaître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle

est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre volonté, qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, de vous aider à porter cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais ? »

Ceux qui se sentent être dans cette résolution, et avoir ainsi renoncé à tous les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre. Car qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine majesté ; confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime ; et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : pourquoi donne-t-il à d'autres, en si peu de jours, tant de dévotion, et ne me la donne pas en tant d'années ? Croyons que c'est pour notre plus grand bien ; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grâces de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui, comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours. S'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe ?

« Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que, vous ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si vous m'en avez donné quelqueune dont je ne suis redevable qu'à vous seul. Je désire souffrir puisque vous avez souffert ; je souhaite que votre volonté soit accomplie en moi, en toutes les manières que vous l'aurez agréable ; et ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un trésor d'un aussi grand pris que votre amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en recevoir des consolations. »

Il est essentiel de remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que

je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elles nous consolent ; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité. Autrement, il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir et ne jamais rien donner.

Pour des femmes faibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez ; mais je ne saurais souffrir que des hommes savants, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles peuvent leur être avantageuses ; je dis seulement que, s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre-Seigneur ne les leur accorde pas ; qu'ils demeurent tranquilles, et qu'ils considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoiqu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette résolution et cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point ; et je crois que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne se sont pas d'abord fortement résolus d'embrasser la croix. Aussitôt que

leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien et s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce qu'ils considèrent comme des manquements et des fautes n'en est point aux yeux de Dieu. Il connaît mieux qu'eux-mêmes leur misère, et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui et de l'aimer. C'est la seule chose qu'il demande d'eux ; et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'âme, et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses expériences et observations que j'en ai faites, et par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande, que, tandis que notre âme est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités ; le changement de temps et la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudrait, et souffre en diverses manières. Alors, plus on veut la contraindre, plus le mal augmente ; ainsi il est besoin de discernement pour connaître quand la faute procède de là, et ne pas achever d'accabler l'âme. Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer même, durant quelques jours, l'heure de leur oraison, et passer comme elles pourront un temps si fâcheux, puisque c'est une assez grande affliction à une âme qui aime Dieu, de se voir réduite à ne pouvoir le servir comme elle le désire, à cause des infirmités que son corps lui communique, par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui cause ce mal ; et qu'ainsi, comme il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble, il ne faut pas non plus toujours gêner une âme, en voulant lui faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres extérieures de charité, et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela, elle doit s'accommoder, pour l'amour de Dieu, à la faiblesse de son corps, afin de le rendre capable de servir à son tour. Il faut se divertir par de

saintes conversations ; et même prendre l'air des champs, si le confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient de plus en cela. En quelque état que l'on se trouve, on peut servir Dieu, Son joug est doux, et il importe extrêmement de ne pas contraindre et gêner l'âme, mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes, et de ces distractions de notre esprit. Il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent, et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter ; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement, n'est-il pas évident, par ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre ? Mais il n'y a rien que nous ne devions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

CHAPITRE XII.

La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder. de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève, Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait.

DE L'ORAISON MENTALE (suite).

Mon dessein, dans le précédent chapitre, où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru nécessaires, a été de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans en être touchés d'une extrême compassion ; mais la douleur qu'elle excite en nous et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations ; et nous ne saurions penser l'amour qu'il nous porte, à sa résurrection,

ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie, qui n'est ni toute spirituelle, ni toute sensuelle, mais qui n'est pas moins louable que la peine que ces souffrances nous ont causée n'est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement est de cette sorte, et nous y avons quelque part, quoique sans l'assistance de Dieu nous ne pourrions jamais y arriver. Lorsqu'il a mis une âme en cet état, elle ne doit point aspirer plus haut ; et il faut bien remarquer ceci, parce que cette prétention causerait sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, à augmenter son amour pour lui, et autres choses semblables, qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre : *L'art de servir Dieu*. L'âme se présentera alors Jésus-Christ, comme s'il était devant ses yeux, concevra de grands sentiments d'amour pour sa sainte humanité, lui tiendra toujours compagnie, lui parlera, l'invoquera dans ses besoins, se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre, augmentera ses consolations en s'en réjouissant avec lui, au lieu de se porter par là à l'oublier, et n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen de s'avancer en peu de temps, et je crois qu'on l'est déjà beaucoup, lorsque l'on travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, et à s'efforcer de reconnaître, par un amour sincère pour lui, les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte, on ne doit point, comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas de sentiments de dévotion, mais penser seulement à plaire à Dieu, qui nous donne le désir de le contenter, quoique nos œuvres ne répondent pas à ce désir. En quelque état que nous soyons, cette vue de Jésus-Christ, que nous considérons comme présent, est un moyen très-assuré pour nous avancer dans la première manière d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans la seconde, et ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'appréhender les pièges que le diable pourrait nous tendre

J'ai fait voir jusqu'ici ce que nous pouvons faire, à mon avis, pour entrer dans cette première manière d'oraison. Que si, pour passer outre, et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce que l'on avait déjà, en voulant acquérir ce que l'on n'a pas. Car, ces goûts et ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par les voies humaines est inutile : et l'entendement cessant d'agir, l'âme demeure dénuée de tout et dans une extrême sécheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu, et nous ne saurions y manquer, sans que tout l'édifice tombe par terre : car n'est-ce pas un grand orgueil de vouloir monter plus haut, au lieu de reconnaître que Dieu nous fait trop de grâces de nous permettre d'approcher de lui ?

Je n'entends pas, en disant ceci, parler des pensées que l'ont peut avoir des choses célestes, de Dieu, de son infinie grandeur et de son adorable sagesse, qui sont toutes pensées très-saintes, et que je n'ai jamais eues, en étant si incapable et si misérable, que je n'aurais pu seulement rien comprendre aux choses terrestres, si Dieu ne m'en eût fait la grâce ; mais d'autres pourront se servir utilement de ces considérations, principalement s'ils sont savants ; la science me paraissant très-avantageuse dans un tel sujet, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu, depuis peu de jours, en quelques personnes doctes, qui ont fait, en fort peu de temps, un fort grand progrès dans l'oraison ; ce qui me fait extrêmement désirer qu'il y ait un grand nombre de savants, comme ou le verra dans la suite.

Ce que j'ai dit, que nous ne devons point aspirer plus haut, mais attendre que Dieu nous y élève, est une manière de parler spirituelle ; et j'en laisse l'intelligence à ceux qui en ont fait l'expérience, ne pouvant m'expliquer mieux. Dans cette théologie mystique dont j'ai commencé de parler, l'entendement cesse d'agir, parce que Dieu le

suspend,³ ainsi que je le dirai plus particulièrement, si lui plaît de m'assister.

Je dis donc que nous ne devons pas tâcher de suspendre notre entendement, ni cesser de le faire agir, parce que nous demeurerions comme stupides, sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions obtenir par ce moyen. Mais, lorsque c'est Dieu qui le suspend et qui arrête ses fonctions, il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration, et lui font comprendre, sans discourir et sans raisonner plus de choses, durant l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en apprendre avec notre étude en plusieurs années.

C'est une rêverie que de s'imaginer qu'il dépend de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir, comme il nous plaît, les puissances de notre âme. Je répète encore, bien qu'on ne le croie pas, qu'il n'y aurait pas en cela grande humilité ; et que, s'il n'y a point de péché, c'est au moins une peine très-mal employée et qui laisse l'âme dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un homme qui, s'étant déjà élancé pour sauter, et étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention, on connaîtra par ce dégoût, qu'il y a quelque manquement d'humilité, puisque cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre, par ce que j'ai dit, ce que je voulais éclaircir ; mais ce n'est peut-être

³ Cette suspension de l'entendement dont la Sainte parle ici, et qu'elle nomme théologie mystique, c'est lorsque Dieu découvre à l'âme un amas de choses surnaturelles et divines, et qu'il la remplit d'une si grande lumière, quelle les voit toutes distinctement d'une seule vue sans avoir besoin pour cela ni de discours, ni de raisonnements, ni de travail, l'attention qu'elle y a étant si forte, qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumière ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets ; elle passe jusqu'à la volonté ; elle l'enflamme et la rend toute brûlante d'amour. Ainsi, tandis que cela dure, l'entendement est si étonné et si attaché à ce qu'il voit, qu'il ne peut considérer autre chose : la volonté, comme je l'ai dit, brûle d'amour ; et la mémoire demeure sans action, parce que l'âme est si occupée de la joie qu'elle ressent, qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit, que cette élévation et suspension est surnaturelle, elle entend que l'âme pâtit plus alors qu'elle n'agit. A l'égard de ce qu'elle ajoute, que l'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état, mais attendre que Dieu nous y élève, deux raisons le lui font dire : l'une que nous travaillerions en vain, parce que cela surpasse nos forces ; et l'autre, parce que ce serait manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis, pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se rencontre en quelques traités d'oraison, qui conseillent de suspendre entièrement la pensée, de ne se figurer quoi que ce soit, et de ne pas presque respirer ; d'où il arrivait qu'au lieu de s'enflammer dans la piété et l'amour de Dieu, on tombe dans la froideur et dans l'indévation.

qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront, par l'expérience qu'ils en feront ; car, pour peu qu'ils l'éprouvent, ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années, sans rien comprendre à ce que je lisais, et je passai longtemps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisait connaître, et j'en avais beaucoup de peine ; mais sa divine majesté en donne, quand il lui plaît, l'intelligence en un moment, d'une manière qui épouvante. Je puis donc dire avec vérité, qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes très-spirituelles, qui s'efforçaient de m'aider à leur faire entendre les grâces que Dieu me faisait, ma stupidité était si grande, que cela m'était entièrement inutile. Comme Notre-Seigneur a toujours voulu me servir de maître, dont je ne saurais trop le louer, ni le dire, sans en avoir de la confusion, il voulait peut-être que je n'eusse qu'à lui l'obligation de lui ouvrir l'esprit, et de me délier la langue. Ainsi, sans que je le recherchasse ni ne le lui demandasse, n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines, et non en celles où il aurait été louable de l'être, sa divine majesté me donna sur cela, en un moment, une si claire intelligence et une si grande facilité à m'expliquer, que mes confesseurs en furent étonnés, et moi plus qu'eux, parce que je savais, mieux qu'ils ne le pouvaient savoir, quelle était mon incapacité. Il n'y a pas longtemps que j'ai reçu cette grâce, et elle fait que je ne me mets point en peine, d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas, si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit, si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'élève ; ce qu'il est facile de connaître. Cet avis est fort important, principalement pour les femmes, parce que le diable peut, par ses illusions, les tromper plus facilement que les hommes, quoique je tienne pour certain que Notre-Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de notre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême majesté ; mais qu'au contraire, ils profiteront du mal qu'il voudrait leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, à cause que, ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent, ces avis me paraissent fort importants. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit, et j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que Notre-Seigneur, qui souffre et qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je le suis se mêle de parler de choses si relevées et si divines, soit béni en tout et à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des pièges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur.

DE L'ORAISON (suite) ; COMBIEN IL IMPORTE D'AVOIR UN BON DIRECTEUR.

Je crois devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lorsque l'on commence à s'exercer dans l'oraison, dont j'en ai éprouvé quelques-unes, et donner sur ce sujet, des avis qui me paraissaient nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie et tranquillité, et c'est se tromper que de se persuader, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se méfier de soi-même, afin de ne point s'engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu jusqu'à ce que l'on soit extrêmement confirmé dans la vertu ; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber, lorsqu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel ; et, tandis que nous vivons, l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère.

Toutefois il y a des temps et des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit, et une récréation qui le rende capable de retourner avec plus de vigueur à l'oraison ; ce que la discrétion, si nécessaire en toutes choses, doit régler. Il faut aussi, pour ne point laisser ralentir nos désirs, avoir une grande confiance en Dieu, et

espérer que, pourvu que nous nous efforcions toujours de nous avancer, nous pourrions, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de saints sont arrivés par ce moyen. Car Dieu veut et prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce courage soit accompagné d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étaient lâches, quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années, que les autres faisaient en peu de temps. Je ne saurais penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoiqu'ayant, comme un petit oiseau, les ailes encore faibles, elle se lasse et soit contrainte quelquefois de se reposer.

Ces paroles de saint Paul, qui me faisaient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez*. Je me représentais souvent qu'il n'était point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son directeur ; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller, comme les crapauds, à la chasse de lézards ; et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connaître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité ; car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, et qu'il ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu, pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à aspirer si haut, que de vouloir imiter les saints et désirer de souffrir comme eux le martyre, parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne

conteste pas cela, et je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter, et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y aurait sans doute de l'imprudence à une personne faible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, et s'en aller dans un désert où elle ne pourrait trouver de quoi manger, ni aucun soulagement et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons, avec l'assistance de Dieu, nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde, de l'honneur et des richesses ; car nous y sommes naturellement si attachés, qu'il nous semble que la terre nous doive manquer. Lorsque nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles, nous nous imaginons aussitôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien, parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction et du trouble dans l'oraison. Sur quoi j'avoue ne pouvoir souffrir que nous ayons si peu de confiance en Dieu et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous inquiètent. Cependant il est certain que, lorsque l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneraient à ceux qui le sont beaucoup, et nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette manière d'agir me paraît vouloir accorder et satisfaire tellement le corps et l'âme, que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter, l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être, si on embrasse la vertu ; mais c'est marcher à pas de tortue, que de marcher de la sorte ; et l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation et liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées, et l'on ne saurait les blâmer d'agir conformément à leur vocation ; mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé, et je serais toujours demeurée dans ce chemin, si Dieu, par son extrême bonté, ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins, pour ce qui est des désirs, j'en avais toujours de grands ; mon mal était que je voulais, comme je l'ai dit, allier deux choses incompatibles, l'exercice de l'oraison et mon divertissement ;

et je crois que si l'on m'eût fait connaître l'erreur où j'étais, et ce que je devais faire pour m'élever plus haut, sans voler toujours ainsi terre-à-terre, je serais passée de ces désirs stériles aux actions qu'ils doivent produire ; mais, pour punition de nos péchés, il se trouve si peu de personnes qui n'aient en cela une excessive et dangereuse discrétion, que c'est, à mon avis, ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection ; car il ne tient point à Dieu, et nous sommes si misérables, que nous ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, et dans plusieurs autres vertus qui ne tueraient point ce misérable corps, qui ne craint pas de dérégler l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon, de son côté, contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux ; car, pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seraient capables de la ruiner, et qu'il ne pourrait continuer de beaucoup pleurer sans courir le risque de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé ; et je ne comprends pas comment la vue et la santé peuvent nous paraître plus précieuses que l'avantage que ce nous serait de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je le suis, je n'ai jamais rien pu faire, et je ne fais guère encore, jusqu'à ce que je me sois résolue à ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé. Mais, après que Dieu m'eût fait connaître cet artifice du démon, lorsque cet esprit infernal s'efforçait de me faire croire que je me tuais, je lui répondais : Il m'importe peu de mourir. Lorsqu'il voulait me persuader que je devais me divertir pour me délasser l'esprit, je lui repartis : Je n'ai besoin que de croix, et non pas de divertissements ; et ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la suite, qu'encore que ma santé fut toujours mauvaise, la tentation du diable, ou ma lâcheté, me rendait encore plus infirme ; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris soin de la conserver. On voit par là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison, de ne pas se laisser aller à de si bas sentiments ; en

quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes, puisque je le sais par expérience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là ; c'est que, commençant à goûter le repos et l'avantage qui se rencontrent dans l'oraison, on désire que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais ; mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir, si l'on ne s'y conduit avec tant de discrétion et d'adresse, qu'il ne paraisse pas que l'on veuille enseigner les autres ; et il faut être bien confirmé dans la vertu, afin de ne pas leur être un sujet de tentation. J'en puis parler avec connaissance, comme l'ayant éprouvé lorsque je voulais porter quelques personnes à s'exercer à faire oraison. Car d'un côté, m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre, et me voyant de l'autre si imparfaite, elles ne comprenaient pas comment je me mêlais de la faire, et de quelle façon cela pouvait s'accorder, ce qui leur était un juste sujet de tentation, ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs la bonne opinion qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, à cause qu'elles me le voyaient faire quelquefois. C'est un artifice du démon ; il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons ; et ce mal, quelque petit qu'il soit, apporte un très-grand dommage dans une communauté. Quel devait donc être celui que j'y causais par ma mauvaise conduite ! Ainsi il n'y a eu, eu plusieurs années, que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disais, au lieu que depuis que Notre-Seigneur m'a affermie davantage dans la vertu, plusieurs, en deux ou trois années seulement, en ont profité, comme je le dirai dans la suite. Il y a de plus, en cela, un autre mal, qui est que l'âme perd ce qu'elle avait gagné ; car, dans ces commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et rien ne lui peut être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paraît louable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procède que du

désir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi elles voudraient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison : en quoi le mal est d'autant plus grand, qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection et de zèle pour Dieu.

Je n'entends point parler en cela de la peine que donnent les péchés publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apporte à l'Église ces hérésies qui précipitent tant d'unies dans l'enfer ; car cette peine est très-louable et n'inquiète pas.

Le plus sûr, pour une âme qui pratique l'oraison, est donc d'entrer dans un entier détachement pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu ; ce qui est d'autant plus important, que je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais de rapporter toutes les fautes que j'ai vu commettre par la confiance que l'on prend en sa bonne intention.

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Quoique nous n'agissions pas d'abord en cela avec perfection, cette créance, que les autres sont meilleurs que nous, nous conduit, avec le temps, à une grande vertu ; c'est le moyen de commencer à s'avancer, avec, l'assistance de Dieu. Elle nous est si nécessaire en toutes choses, que nous travaillons en vain sans elle ; ainsi nous ne saurions trop la lui demander, et il ne nous la refuse jamais, pourvu que nous fassions, de notre côté, tout ce qui est en notre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beaucoup de pensées et de méditations sur un même sujet doivent fort considérer cet avis ; et quant à ceux qui, comme moi, ne peuvent agir avec l'entendement, qui les embarrasse plus qu'il ne leur sert, ils n'ont autre chose à faire qu'à demeurer en paix, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur d'éclairer leur esprit, et de leur donner des lumières qui les occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement, je crois

devoir les avertir de ne pas y employer tout leur temps, parce qu'encore que ce soit une chose fort méritoire, cette manière d'oraison leur paraît si douce et si agréable, qu'ils croient devoir toujours s'y appliquer sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos, tel que le dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent pour perdu le temps qu'ils emploient à autre chose ; et je considère, au contraire, cette perte comme un grand gain. Ils n'ont, ainsi que je l'ai dit, qu'à se figurer Jésus-Christ présent à leurs yeux, et, sans gêner leur esprit, ni se fatiguer à composer des oraisons, lui parler, l'entretenir, lui représenter leurs besoins, reconnaître qu'ils ne sont pas dignes de l'honneur qu'il leur fait de les souffrir en sa compagnie, et diversifier ces considérations, en se servant tantôt de l'une et tantôt de l'autre, pour ne point se dégoûter en n'usant toujours que des mêmes mets. Et comme ceux-ci sont très-bons et très-agréables, la nourriture qu'ils en tireront, s'ils s'y accoutument, sera si solide, qu'elle les maintiendra dans une santé très-vigoureuse.

Je vais éclaircir cela encore davantage, parce que ce qui regarde l'oraison est difficile à comprendre, si quelqu'un ne nous l'enseigne. Ce n'est pas que je ne désirasse d'abrégier, et que je ne sache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire est si grande, qu'il me suffît de toucher seulement les choses pour les leur faire comprendre ; mais je ne suis pas assez habile pour pouvoir expliquer en peu de mots ce qu'il est si important de faire entendre clairement. Comme j'ai beaucoup souffert en cela, j'ai compassion de ceux qui commencent, sans avoir d'autres secours que des livres, parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire et l'expérience.

Pour revenir donc à mon sujet, représentons-nous quelque mystère de la passion, tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne ; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y souffrit, et autres choses semblables, que ceux qui savent méditer, ou qui sont savants, pourront trouver dans la considération d'un tel objet. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer, et un chemin sûr et excellent, dont

on ne doit point sortir jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous, quoiqu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations que de celles de la sacrée passion. parce que, de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit, et les autres, des peines éternelles de l'enfer ; d'autres le sont de la pensée de la mort ; d'autres, qui ont une grande tendresse de cœur, ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de Jésus-Christ, sont contraints dépasser de cette pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir, qui paraît dans toutes ses créatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, et de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion, d'où procède tout notre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, et d'être assistés en cela par un sage et habile directeur ; car, s'il ne l'est pas, il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter, faute de savoir de quelle manière il doit les conduire, et même les empêcher de mieux se conduire que s'ils ne l'avaient point, parce que, sachant quel est le mérite de l'obéissance, ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vu, avec grande compassion, des personnes souffrir extrêmement en cet état, et une entre autres qui ne savait que devenir, parce que l'incapacité de semblables directeurs afflige tout ensemble l'âme et le corps, et empêche que l'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avait huit ans que son directeur la tenait attachée à la seule considération d'elle-même, quoique Notre-Seigneur l'eût déjà mise dans l'oraison de quiétude, ce qui lui donnait une grande peine. Ce n'est pas que cette connaissance de soi-même ne soit si nécessaire qu'on ne doive jamais s'en départir, puisque, encore que l'on marche dans ce chemin à pas de géant, on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tête encore, et je le répéterai diverses fois, à cause qu'il est si important, qu'il n'y a point d'état

d'oraison, quelque élevé qu'il puisse être, où l'on ne soit obligé de faire réflexion de temps en temps sur celui auquel on était lorsque l'on ne faisait que de commencer, parce que cette connaissance de nous-mêmes et de nos péchés est dans l'oraison ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons, qui, quelque bonnes et délicates que soient les viandes, ne saurait profiter sans lui ; mais il faut en user avec discrétion ; car, lorsqu'une âme est si persuadée de son néant qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand roi, parce qu'elle sait que tout ce qu'elle peut faire pour son service n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui doit, qu'est-il besoin de s'arrêter là, au lieu de se nourrir des autres mets que Notre-Seigneur nous présente, puisqu'il connaît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres ?

Il importe donc extrêmement que le directeur soit judicieux et expérimenté. Que si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien ; mais si l'on ne saurait en rencontrer un qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ailles deux premières, parce que l'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savants, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait point oraison qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité, ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes, elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées qui leur apprennent les vérités de l'Écriture sainte, si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs. Mais je mêle peut-être trop de choses ensemble, et il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu le défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lorsqu'une religieuse commence à faire oraison, si son directeur n'est pas habile, et qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit lui

obéir plutôt qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement en pensant bien faire. Que si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, bien que cela mécontente son mari, et ainsi il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise conduite, à cause que, manquant de lumière, il ne peut en donner aux autres, quoique son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin pour ce sujet d'avoir beaucoup de science, j'ai toujours cru, et je croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus savants qu'il pourra trouver, et que plus on est spirituel et avancé dans l'oraison, plus cela est nécessaire. C'est se tromper que de s'imaginer que les savants, qui ne font point oraison, ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience, ayant toujours aimé de communiquer avec eux, et particulièrement durant quelques années, à cause du besoin que j'en avais ; car, encore que quelques-uns ne s'exercent pas à l'oraison, ils n'en ont point d'éloignement, et n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connaître. Ainsi, je tiens qu'une personne d'oraison, qui consulte des gens savants, ne sera point trompée par les artifices du diable, si elle ne veut se tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de ténèbres appréhende les gens savants, vertueux et humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elles ne peuvent que lui nuire au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte, c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les savants ne sont pas propres pour des personnes d'oraison, s'ils ne sont spirituels ; et il est vrai que j'ai dit qu'un directeur doit être spirituel, mais il importe tellement aussi qu'il soit savant, et il serait si fâcheux qu'il ne le fût pas, que c'est ce qui me fait croire qu'il est très-avantageux de traiter avec des gens doctes et vertueux, encore qu'ils ne soient pas spirituels, puisqu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connaître ce qu'ils doivent nous enseigner, et les rendra spirituels, afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'assurer, parce que je l'ai remarqué en plus de

deux personnes.

Je dis donc qu'une religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un directeur, fait une très-grande faute de ne pas tâcher de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être, et particulièrement si ce directeur est un religieux, puisqu'il dépend de son supérieur, qui peut n'avoir aucune de ces trois qualités nécessaires à une bonne conduite ; ce qui serait seul une croix assez pesante pour cette personne, sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne serait pas habile. J'avoue que je n'ai jamais pu gagner cela sur moi, et que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne séculière, qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir ; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne, et qu'elle demeure plutôt sans directeur jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre ; car Dieu le lui donnera, pourvu qu'elle en ait un grand désir, et qu'elle le lui demande avec humilité.

Je lui rends des grâces infinies ; et les femmes et tous ceux qui ne sont pas lettrés devraient sans cesse le remercier, comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis, par tant de travaux, la connaissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savants, et entre autres des religieux, aient employé tant de veilles pour acquérir des connaissances qui m'ont été si utiles, sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux, en leur proposant mes doutes, et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter ; car quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre, par sa faute, le profit que l'on peut faire des travaux et des peines de ces religieux, dont les austérités dans le manger, dans le dormir et dans tous les autres exercices de la pénitence, jointes au renoncement de leur propre volonté par le vœu d'obéissance, sont des croix continuelles auxquelles je ne puis penser sans confusion ? et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous, qui sommes exemptes de ces travaux, et vivons trop à notre aise, qui oseront se préférer à

eux, à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

« Quelque inutile que je sois, et incapable de profiter aux autres, je ne laisse pas, mon Dieu, de vous louer de m'avoir fait telle que je suis ; mais je vous loue et vous remercie encore davantage des connaissances que vous avez données à d'autres, pour éclairer par leurs lumières les ténèbres de notre ignorance, et nous devrions sans cesse prier pour eux ; car autrement où en serions-nous dans cette grande tempête qui agite et trouble maintenant votre Église ? Que si quelques-uns d'eux sont tombés, leur chute doit d'autant plus faire éclater la vertu des autres, qui sont demeurés fermes dans la piété ; et nous ne saurions, Seigneur, trop vous prier de les y maintenir, et de les assister toujours, afin qu'ils continuent à nous assister. »

J'ai fait une grande digression, mais elle était nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disais, de se représenter Jésus-Christ attaché à la colonne. Il sera bon, sur cela, de s'arrêter un peu de temps à considérer les extrêmes douleurs qu'il y souffrait, pour qui il les souffrait, et avec quel amour il les souffrait ; mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses ; il faut au contraire demeurer en paix, et tâcher seulement, si on le peut, d'occuper son esprit à regarder Jésus-Christ comme il nous regarde, à lui tenir compagnie, à lui demander ce dont nous avons besoin, à s'humilier devant lui, à se réjouir d'y être, et à se reconnaître indigne d'une si grande faveur. Si on peut en venir là, dès le commencement de l'oraison, on fera un grand profit, et j'y en ai trouvé beaucoup. Je ne sais, mon père, si je m'explique bien, c'est à vous d'en juger, et je prie Notre-Seigneur de me faire toujours la grâce de ne point me tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.

CHAPITRE XIV.

De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce

jardin spirituel par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.

DE L'Oraison DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Après avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde manière d'en avoir par le moyen d'une roue où des seaux seront attachés ; ce qui sera un grand soulagement au jardinier, et lui fournira, avec beaucoup moins de peine, de l'eau en plus grande abondance. Dans une sorte d'oraison que l'on nomme oraison de quiétude, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui serait impossible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a, durant un peu de temps, de la peine à tourner la roue, et à travailler, avec l'entendement, à remplir les seaux ; mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits, parce que celle-ci est plus à fleur de terre, à cause que la grâce se fait alors connaître plus clairement. Cela se fait en recueillant au-dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment pas néanmoins, mais la seule volonté agit sans savoir en quelle manière elle agit : elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O Jésus, mon Sauveur, c'est alors que nous éprouvons si heureusement quelle est la puissance de votre amour, puisqu'il tient le nôtre tellement uni à lui, qu'il nous est impossible, en cet état, d'aimer autre chose que vous. »

L'entendement et la mémoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien ; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider, et alors elle ne les doit point considérer, mais continuer à jouir de sa tranquillité et de sa joie, parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement elle s'égèrerait avec eux. Ils sont comme des pigeons qui, ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, d'où, après qu'ils n'ont rien trouvé, ils reviennent au colombier pour voir si on leur

donnera encore à manger, et voyant qu'on ne leur en donne point, ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances à l'égard de la volonté, dans l'espérance qu'elle leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui représentant le bonheur dont elle jouit, et il arrive souvent, au contraire, qu'elles lui nuisent ; ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la manière que je dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quiétude est accompagné d'une très-grande consolation, et donne si peu de peine, que, quelque longtemps qu'elle dure, elle ne lasse point l'âme, parce que l'entendement n'y agit que par intervalles, et tire néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirerait du puits, dans l'oraison mentale, avec beaucoup moins de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie, et on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau, si favorable et si précieuse, dont Notre-Seigneur est la source, fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvait tirer de la première manière d'oraison, parce que l'âme s'élève au-dessus de sa misère, et commence déjà un peu à connaître quel est le bonheur de la gloire ; ce qui la fait, comme je l'ai dit, croître en vertu, parce qu'elle approche de Dieu, qui est le principe de toutes les vertus, et qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle, mais veut qu'elle connaisse qu'il s'y communique. Ainsi l'âme ne se trouve pas plus tôt dans cet état, qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas, et qu'elles lui paraissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs, dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors, et qu'elle connaît certainement être véritable et solide ; au lieu qu'il est difficile de comprendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentements dans cette vie, puisque ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlés de dégoûts et d'amertume ; qu'après les avoir possédés un peu de temps, on tombe

dans la douleur de les perdre, sans espérance de pouvoir les recouvrer.

Quant à cette seconde manière d'oraison, que l'on nomme, comme je l'ai déjà dit, oraison de quiétude, il n'y a ni prière, ni travaux, ni pénitences qui nous la puissent faire acquérir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne ; et il veut, pour faire paraître son immensité, qui le rend présent partout, que l'âme connaisse qu'elle n'a point besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui, mais qu'elle peut lui parler elle-même et sans élever sa voix, parce qu'elle est si proche de lui qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi, puisque personne n'ignore que Dieu nous entend toujours ; mais je prétends dire qu'il veut alors montrer à l'âme quels sont les effets de sa présence ; et lui faire connaître, par cette merveilleuse satisfaction intérieure et extérieure qu'il lui donne, si différente de toute celle d'ici-bas, qu'il commence d'agir en elle d'une manière particulière, et de remplir le vide que ses péchés y avaient fait.

L'âme ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même, sans savoir d'où ni comment elle la reçoit ; elle ne sait pas même souvent ce qu'elle doit faire, ni ce qu'elle doit désirer et demander, parce qu'il lui semble que rien ne lui manque, quoiqu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne savoir non plus comment l'expliquer ; j'aurais besoin en cela, ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée, de l'aide de la science, pour apprendre, à ceux qui l'ignorent, qu'il y a deux secours que Dieu donne, l'un général, et l'autre particulier ; et que, dans ce dernier, il se fait si clairement connaître à l'âme, qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte, parce que je sais que ce que j'écris sera vu par des personnes si savantes et si habiles, que, s'il s'y rencontre des erreurs, ils ne manqueront pas de les corriger. Je voudrais néanmoins pouvoir bien expliquer ceci, parce qu'une âme à qui Dieu fait de semblables faveurs, dès qu'elle commence de

s'occuper à l'oraison, n'y comprend rien, ni ne sait ce qu'elle doit faire ; car si Dieu la mène par le chemin de la crainte, comme il m'a menée, elle se trouvera dans une fort grande peine, à moins qu'elle ne rencontre quelqu'un qui lui donne lumière ; mais alors cette peine se changera en consolation, parce qu'elle verra clairement quel est le chemin qu'elle doit tenir, et y marchera avec assurance.

En quel état que nous soyons, c'est un si grand avantage pour s'avancer de savoir ce que l'on doit faire, que j'ai beaucoup souffert et perdu beaucoup de temps, faute d'avoir cette connaissance. C'est ce qui me donne une grande compassion des âmes qui se trouvent seules et sans assistance, lorsqu'elles arrivent à ce point-là ; car, encore que j'aie lu plusieurs livres spirituels qui traitent en quelque sorte de ce sujet, c'est fort obscurément ; et, quand même ils en parleraient avec beaucoup de clarté, on aurait grande peine à le comprendre, à moins que d'être fort exercé dans cette manière d'oraison.

Je désirerais de tout mon cœur que Dieu me fit la grâce de représenter si clairement ce que cette oraison de quiétude, qui commence à nous mettre dans un état surnaturel, opère en l'âme, que l'on peut connaître par ces effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis qu'on le peut connaître, j'entends comme on le peut ici-bas ; car, encore que ce soit l'esprit de Dieu, il est toujours bon de marcher avec crainte et retenue, parce qu'il pourra arriver que le démon se transformera en ange de lumière sans que l'âme s'en aperçoive, à moins que d'être déjà très-exercé à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particulière de Notre-Seigneur pour bien expliquer ceci, que j'ai très-peu de loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir, ainsi qu'on le verra dans la suite, les heures que je suis obligée de passer avec la communauté et tant d'autres occupations, emportent et consomment tout mon temps ; ce qui fait qu'au lieu décrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises, quoiqu'il me fallût du repos et que je désirasse d'en avoir, parce que, lorsque l'on n'écrit que par le mouvement de Dieu, on le fait beaucoup mieux et avec plus de

facilité, car alors c'est comme si l'on avait devant ses yeux un modèle que l'on n'a qu'à suivre ; au lieu que quand cela manque et que l'on n'agit que par soi-même, on n'entend pas plus ce langage que si c'était de l'arabe, bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être, quand je travaille à cette relation, que je vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main, et qu'il a si peu de part à ce que je fais, que je ne saurais, après l'avoir écrit, dire comment je l'ai écrit : ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à notre jardin spirituel, et dire comme ces plantes commencent à pousser des boutons, pour produire ensuite des fleurs et des fruits, et de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie, parce que, lorsque je commençai à servir Dieu, ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie, s'il est vrai qu'il m'ait fait la grâce de commencer véritablement, il m'est souvent arrivé de considérer avec un extrême plaisir que mon âme était comme un jardin dans lequel il se promenait. Je le priais alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ses vertus, qui, semblables à de petites fleurs, paraissent vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchais seule, et non la mienne ; de les nourrir après les avoir fait croître, et de couper et tailler ces plantes comme il le jugerait à propos, afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme parce qu'il arrive des temps auxquels l'âme ne reconnaît plus ce jardin, tant il lui paraît sec et aride, sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir, se trouvant elle-même si sèche et si stérile qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que Notre-Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser et cultiver ce jardin ; mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusqu'aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que tous nos travaux sont inutiles si Dieu ne nous favorise de l'eau de

sa grâce ; mais il ne recommence pas plus tôt à nous la donner, que l'on voit ces plantes pousser et croître de nouveau.

« O mon Seigneur et mon Dieu, qui faites toute ma béatitude, je ne saurais, sans répandre des larmes de joie, dire, ainsi que je puis le dire très-véritablement, que vous prenez plaisir d'être dans nous comme vous êtes dans l'Eucharistie, et que, si ce n'est pas notre faute, nous pouvons jouir de cet incomparable bonheur, puisque vous avez dit vous-même que vous preniez plaisir d'être avec les enfants des hommes. Quelle parole, ô mon Sauveur ! Je n'ai jamais pu l'entendre sans une extrême consolation, lors même que mes péchés m'avaient le plus éloignée de vous. Est-il possible, mon Dieu, qu'après que vous avez fait de si grandes faveurs à une âme, et lui avez donné de telles preuves de votre amour, qu'il lui est impossible de douter qu'elle les ait reçues, tant les effets les lui rendent évidentes, elle continue à vous offenser ? Oui certes, Seigneur, cela n'est que trop possible, puisqu'il ne m'est pas seulement arrivé une fois, mais plusieurs fois, et je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une si noire ingratitude. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en tirer quelque bien, et de faire voir que c'est dans les plus grands maux que vous prenez plaisir à faire éclater la grandeur de votre miséricorde. Combien me trouvai-je donc obligée de la publier toute ma vie ! Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grâce de ne jamais y manquer, et de faire entendre à tout le monde jusqu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable. Elles sont si grandes, que ceux qui en ont connaissance ne les peuvent considérer sans s'étonner, et qu'elles me font souvent sortir hors de moi-même, afin de vous mieux louer que je ne le pourrais autrement ; car, si je demeurais seule sans votre assistance, ne me trouverais-je pas réduite à voir sécher, dans ce jardin de mon âme, les fleurs spirituelles des vertus que vous y avez fait croître, et cette misérable terre ne redeviendrait-elle pas aussi aride qu'elle l'était auparavant ? Ne le permettez pas, mon Sauveur, ne souffrez pas qu'une âme que vous avez rachetée par tant de travaux, et que l'on peut dire que vous avez encore rachetée diverses fois en la tirant d'entre les griffes de ce

dragon infernal, se perde misérablement. »

Pardonnez-moi, mon père, si je parais m'éloigner de mon sujet, et ne vous en étonnez point, puisque ce n'est pas en effet en sortir, et que, lorsque j'écris ceci, les extrêmes obligations que j'ai à Dieu, se représentant à mon esprit, je n'ai pas souvent peu de peine à me retenir pour ne m'étendre pas encore davantage à publier ses louanges. Je veux espérer que vous ne l'aurez pas pour désagréable, parce qu'il me semble que je puis, sur cela, chanter avec vous le même cantique, mais avec cette différence que je lui suis beaucoup plus redevable que vous, parce qu'il m'a pardonné plus de péchés, comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis sur ce sujet.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Je reviens maintenant à mon sujet. Ce recueillement et cette tranquillité qui se rencontrent dans ce que l'on nomme oraison de quiétude, se fait beaucoup sentir à l'âme, par la satisfaction et par la paix qu'elle y trouve : ainsi son contentement est très-grand, et le repos dans lequel ses puissances sont alors, augmente le plaisir dont elle jouit. Comme elle n'est point encore arrivée à un grand bonheur et n'en connaît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle dirait volontiers, comme saint Pierre à Jésus-Christ : Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose se remuer, et voudrait même quelquefois ne point respirer, tant elle appréhende que ce bonheur ne lui échappe, quoiqu'elle dût considérer que, n'ayant rien pu contribuer à l'attirer, elle peut encore moins le retenir plus longtemps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouisse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quiétude les puissances de l'âme se trouvent si contentes d'être avec Dieu, qu'encore que, tandis qu'elle dure, la mémoire et l'entendement ne soient pas

exempts de distractions, la volonté demeure toujours si unie à sa divine majesté, que non seulement elle ne perd point sa tranquillité et son repos, mais qu'elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances pour les obliger à se recueillir. Car, bien qu'elle ne soit pas entièrement abîmée en Dieu, elle est si occupée de lui, sans savoir en quelle manière cela se passe, que, quoi que fassent ces deux autres puissances, elles ne peuvent troubler sa joie, ni la distraire de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu, dont il lui plaît de la favoriser, ne s'éteigne.

Je supplie sa divine majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs âmes qui arrivent à cet état d'oraison, mais peu qui passent outre ; je ne sais à quoi en attribuer la faute, étant certaine qu'elle ne vient point de Dieu ; car peut-on croire qu'après qu'il lui a plu d'accorder à une âme une aussi grande grâce que celle d'arriver jusqu'à un tel degré de bonheur, il ne lui en fasse pas de plus grande si elle ne s'en rend point indigne ? Il lui importe donc extrêmement de connaître combien elle lui est obligée, et le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre, lorsqu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette âme est si malheureuse que de retourner en arrière, comme j'ai fait et aurais continué de faire, si la miséricorde de Dieu ne m'eût ramenée à lui, je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands péchés, et l'on ne saurait passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure, au nom de Dieu, ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quiétude, de considérer quel en est le prix, afin de l'estimer autant qu'elle le mérite, et de croire fermement, par une humble et sainte confiance en sa bonté, qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter des viandes d'Égypte ; mais si par leur lâcheté cette tentation les ébranlait, ainsi qu'il m'est arrivé, qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu, et qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent pas dans l'exercice de l'oraison, leur mal ira toujours en augmentant, et ils tomberont enfin tout-à-fait ; car n'est-ce pas une véritable chute que

de ne pouvoir se résoudre à rentrer dans un chemin par lequel on était arrivé à un tel bonheur ?

Lorsque je parle de la sorte, je ne prétends pas dire que ces personnes doivent être impeccables, quoiqu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne point l'offenser ; mais je n'ignore pas combien grande est notre misère. Je les exhorte seulement et je les conjure de ne point cesser de faire oraison, puisque c'est le moyen de reconnaître leur faute, de s'en repentir, et d'obtenir de la bonté de Dieu la force nécessaire pour se relever ; au lieu qu'autrement je ne sais si, en parlant de la sorte, je ne me trompe point, en ce que, comme je l'ai dit, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude ou de recueillement est comme une étincelle par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son amour, et à lui faire connaître avec plaisir quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'expérience de cette manière d'oraison ne reconnaissent bientôt si cette étincelle est un effet de la grâce de Dieu, ou une illusion du démon, ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes, parce que, si elle est véritable, on ne saurait l'acquérir, mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car, encore que nous soyons naturellement si portés à désirer des choses agréables et délicieuses, qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour nous les procurer, et qu'ainsi nous employons tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce, il se trouve qu'au lieu de réussir dans notre dessein nous ne faisons que jeter de l'eau dessus, qui l'éteindrait s'il était allumé. Mais lorsque cette étincelle vient de Dieu, quelque petite qu'elle soit, pourvu que l'âme ne l'éteigne point par sa faute, elle allume bientôt un grand feu qui, ainsi que je le dirai en son lieu, jette des flammes de ce violent amour pour Dieu, dont il favorise et embrase les âmes parfaites. Cette étincelle est une marque et un gage qu'il donne à l'âme du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes grâces, si elle se prépare à les recevoir avec le soin qu'elle doit cette faveur est telle, qu'elle va infiniment au-delà de tout ce que j'en pourrais rapporter ; c'est

pourquoi, comme je l'ai déjà dit, je ne saurais voir sans douleur que, plusieurs âmes arrivant jusque-là, il y en ait si peu qui passent outre, que j'aurais honte de dire combien le nombre est petit. Celui des autres, dont j'ai eu connaissance, est assez grand, et je pense devoir les exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'elles ont reçu, puisqu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profitera plusieurs autres, particulièrement en ce temps où il a besoin de serviteurs forts et courageux pour soutenir les faibles et les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur doivent croire que Dieu leur fait la grâce d'être des premiers, et s'efforcer de s'en rendre dignes, en faisant au moins, pour le service de leur bienfaiteur, ce que dans le monde les lois de l'amitié portent les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer, comme je l'ai dit, sans avoir sujet de trembler, puisque leur ingratitude serait capable de les faire tomber dans le précipice, et Dieu veuille, si cela arrive, qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux !

L'âme n'a autre chose à faire dans cette oraison de Quiétude que de demeurer en repos et sans faire de bruit. J'appelle bruit, de chercher avec l'entendement plusieurs paroles et plusieurs considérations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait, et faire une exacte revue de ses fautes et de ses péchés, pour reconnaître qu'elle ne la mérite pas ; car c'est ce que veut faire l'entendement et à quoi travaille la mémoire. J'avoue que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine, particulièrement la mémoire que je ne saurais alors arrêter, quoique j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive, la volonté doit demeurer en repos, et reconnaître que ce n'est pas de la sorte qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter sans discrétion sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent ; il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire, mon Dieu ! quelle proportion y a-t-il entre la servante et son seigneur ? entre la terre et le ciel ? » ou autres paroles semblables que son amour lui inspirera, et qui seront conformes à ses sentiments, sans s'arrêter aux importunités de son entendement qui voudrait qu'il lui fit part de sa joie, ni sans

vouloir l'obliger à se recueillir quand il s'égare, comme il fait souvent lorsqu'elle est dans le repos et dans l'union avec Dieu, car elle travaillerait en vain ; et il vaut beaucoup mieux que sans le suivre elle le laisse aller, pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit, et qu'elle se retire en elle-même, comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feraient jamais, si, au lieu d'y travailler. elles s'amusaient à courir les unes après les autres.

Cet avis est si important que l'âme ne saurait, sans perdre beaucoup, manquer à le suivre, principalement si elle a l'entendement subtil, parce qu'il ne commencera pas plus tôt d'agir qu'il s'engagera dans de grands raisonnements, et croira faire beaucoup s'ils sont éloquents ; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être très-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur, sans que nulle autre raison que sa seule bonté le porte à nous l'accorder ; c'est de reconnaître que nous sommes auprès de lui ; c'est de lui demander son assistance et de le prier pour l'Église, pour les âmes du purgatoire et pour les personnes qui se recommandent à nos prières. Mais tout cela doit se faire sans y employer beaucoup de paroles et avec un grand désir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette manière d'oraison est fort puissante, et l'on obtient plus par elle que par tous les discours de l'entendement. La volonté, considérant l'avantage qu'elle en reçoit, se représente les raisons qu'elle a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu, et doit alors faire quelques actes de cet amour, tels que ceux de penser à ce quelle fera pour reconnaître, envers sa divine majesté, tant d'obligations, sans écouler, je le répète encore, ce que l'entendement voudrait lui représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles, et moins encore que des pailles s'il était possible, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnements, qui, quelque beaux qu'ils nous parussent, l'éteindraient presque à l'heure même au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les savants, tels que ceux qui me

commandent d'écrire ceci ; car, par la miséricorde de Dieu, les savants aussi bien que les ignorants, et les ignorants aussi bien que les savants, peuvent être favorisés du don de cette oraison. Ainsi il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire réflexion sur quelque passage de l'Écriture ; mais quelque avantage que la science leur donne avant et après l'oraison, je crois que pendant le temps qu'elle dure elle leur est peu nécessaire, et ne fait au contraire que refroidir la volonté, parce que l'entendement se trouvant si près de la lumière divine, est tellement éclairé que je ne me connais plus alors moi-même ; je me trouve une tout autre personne ; et, quoique je n'entende presque rien de toutes les prières latines, il m'est arrivé quelquefois dans cette oraison de quiétude, non-seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des Psaumes, mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenais le sens. J'excepte, dans ce que je viens de dire, ceux qui sont obligés de prêcher et d'enseigner ; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison pour instruire les ignorants comme moi, n'y ayant rien de plus louable que d'exercer la charité, et de servir les âmes en la seule vue de Dieu.

Dans cette heureuse, quiétude les plus savants même doivent laisser jouir l'âme du repos où elle se trouve, sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile, et qu'ils ne voudraient, pour quoi que ce fût, ne pas l'avoir, à cause du moyen qu'elle leur donne de servir Dieu, qui est le seul usage que l'on en doit faire ; mais je les prie de croire que, quand on est en la présence de la sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde ; ce n'est pas alors le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes et de nous présenter en cet état devant Dieu, qui, s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence, veut que nous entrons sincèrement dans la vue de notre néant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégants pour rendre des actions de grâces à Dieu ; la volonté doit demeurer en repos sans oser, non plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel ; et cette manière de remercier

Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement.

Quelque excellente que soit cette oraison de quiétude, je ne prétends pas qu'il faille abandonner entièrement la mentale, ni cesser même d'user de quelques prières vocales, si on le peut. Je dis, si on le peut, parce que, si la quiétude est grande, on ne saurait parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connaître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison, ou quand, par un sentiment de dévotion qu'il nous donne, nous nous y portons nous-mêmes par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent ; auquel cas elle ne produit aucun effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Que si c'est le démon qui nous y pousse, une âme exercée pourra la connaître, parce qu'elle demeurera dans l'inquiétude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement et nulle fermeté pour la vérité.

Mais pourvu que l'âme réfère à Dieu toute la douceur et le plaisir dont elle jouit dans cette oraison, et qu'elle le prenne pour objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées, non seulement le démon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura causé pour la tromper, mais Dieu permettra qu'elle en tire de l'avantage, parce que, dans la créance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir, il arrivera souvent que le désir d'en jouir la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi, si cette âme est humble, si elle n'a point de curiosité, si elle ne recherche point les consolations, quoique spirituelles, et prend au contraire plaisir à souffrir, elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le démon lui donnera, et ne sera touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut surtout avoir un soin extrême, dans l'oraison et dans les consolations que l'on y reçoit, de s'humilier toujours de plus en plus, c'est le moyen de rendre inutiles tous les artifices du diable, qui ne sont que mensonge et illusion, et de l'empêcher d'oser souvent nous tenter par ces plaisirs et ces consolations qu'il nous cause, lorsqu'il verra que, ne réussissant qu'à sa confusion et à sa honte, il y perd au

lieu d'y gagner. C'est pour cette raison et d'autres encore que j'ai marquées dans la première manière d'oraison, qui est mentale, par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations, et, comme de braves soldats qui veulent servir leur prince à leurs dépens, n'avoir d'autre désir ni d'autre pensée que d'aider Notre-Seigneur Jésus-Christ à porter sa croix, sans prétendre de lui d'autre récompense que celle qu'ils sont assurés qu'il leur donnera dans son royaume éternel.

Il est nécessaire dans les commencements d'avoir toujours ces pensées devant les yeux ; je dis dans les commencements, parce que lorsque l'on est plus avancé, on en est si persuadé, qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le néant du monde et des plaisirs qui s'y rencontrent, il faut en détourner sa vue pour tâcher de les oublier, afin de ne pas trouver la vie ennuyeuse. En effet, c'est si peu de chose, que ceux qui sont arrivés à une plus grande perfection auraient honte de n'avoir renoncé aux biens du monde qu'à cause qu'ils sont périssables, puisqu'ils les quitteraient avec encore plus de joie s'ils duraient toujours ; et plus on augmente en vertu, plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu, qui est déjà grand dans ces âmes, opère en elles ces effets ; mais quant à ceux qui commencent, cet avis est si important que je ne me lasse point de le répéter, et même les plus avancés dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu, pour les éprouver, paraît les abandonner. On doit toujours se souvenir que, dans cette vie, l'âme ne croît pas comme le corps, quoique l'on dise qu'elle croisse, et qu'elle croisse en effet en une certaine manière ; car, lorsqu'un enfant a pris sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître ; mais il n'en est pas de même de l'âme, parce que Dieu le permet ainsi, comme je l'ai éprouvé en moi, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres. C'est sans doute pour notre bien qu'il en use de la sorte, afin de nous humilier et de nous obliger à nous tenir sur nos gardes pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paraissent les plus avancés et les plus fermes ont le plus sujet de

craindre et de se défier de leur faiblesse. Il y a des temps où ceux même dont la volonté est si unie à celle de Dieu qu'ils souffriraient plutôt toutes sortes de tourments, et même la mort, que de commettre volontairement la moindre imperfection, sont combattus par des tentations si violentes qu'ils ont besoin, pour ne point offenser Dieu, de recourir aux premières armes de l'oraison, c'est-à-dire, de se représenter que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer et autres choses semblables.

Mais, pour revenir à ce que je disais, c'est un excellent moyen pour se garantir des artifices du démon, et des fausses douceurs qu'il nous fait trouver dans l'oraison, que de ne point les désirer, et de se résoudre au contraire à la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de croix, que Jésus-Christ lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles : *Prenez votre croix et me suivez*. Il est notre règle et notre modèle : ceux qui pratiquent ses conseils et ne pensent qu'à lui plaire n'ont rien à craindre, et leur avancement dans la vertu leur fera connaître que c'est par son esprit qu'ils agissent, et non par celui du démon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent, la promptitude avec laquelle ils se relèveront et d'autres choses que je vais dire, leur seront des marques que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons, nous n'avons pas besoin de chercher des considérations pour nous humilier et pour nous confondre ; Notre-Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer, et que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il nous donne et de la lumière dont il l'accompagne. Ces considérations nous mettent dans une telle confusion qu'elles nous anéantissent, parce que leur lumière est si grande qu'elle nous fait clairement connaître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et plus Dieu nous favorise de ses grâces, plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand désir de nous avancer encore dans l'oraison, avec une ferme résolution de ne jamais la discontinuer, quelque peine qui s'y rencontre ; elle nous met dans une

ferme confiance, mais une confiance mêlée d'humilité et de crainte pour notre salut ; elle chasse ensuite cette crainte servile pour mettre à sa place une crainte filiale beaucoup plus forte ; elle commence à faire entrer l'âme dans un amour de Dieu entièrement désintéressé, et à rechercher la solitude pour jouir avec plus de repos du bonheur de ne s'occuper que de lui seul ; et enfin, pour n'en pas dire davantage, c'est comme une source dont l'âme sent couler en elle toutes sortes de biens, et qui lui fait connaître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs, dont les boutons étaient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une âme est dans cet état elle ne saurait point croire que Dieu est avec elle jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses imperfections ; mais alors tout lui fait peur, et cette crainte lui est avantageuse, quoiqu'il y ait des âmes à qui la persuasion que Dieu est avec elles sert plus que ne feraient toutes les appréhensions et les terreurs que l'on pourrait leur donner, principalement si elles ont beaucoup d'amour et de désir de lui plaire ; car, cela étant, le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui que la vue de toutes les peines de l'enfer ainsi que je l'ai éprouvé, toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connaître ce qui vient de l'esprit de Dieu ; et j'espère qu'il me fera la grâce d'en dire quelque chose d'assez à propos, par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes, avant que d'en avoir connaissance, et parce que j'en ai appris par des personnes si savantes et si saintes, que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait, ne doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentiments et de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumières.

CHAPITRE XVI.

De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

Il faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une eau courante, tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau : ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire, car Dieu soulage tellement le jardinier, que l'on peut dire en quelque sorte que lui-même est le jardinier, puisque c'est lui qui fait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtait dans l'oraison de quiétude ; et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait pas, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire ; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite : car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toute expression ; et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul ; ce qui est la seule manière dont je puisse m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait ; elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait ; si elle rit, ou si elle pleure, c'est une heureuse extravagance ; c'est une céleste folie, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans, Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison, sans que je compris ce que c'était, ni que je puisse le faire comprendre aux autres. Ainsi, quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation, j'avais résolu de n'en point parler, ou de n'en dire que très-peu de chose ; je voyais bien que ce n'était pas une entière union de toutes les puissances avec

Dieu, et je connaissais encore plus clairement que c'était plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude ; mais je ne pouvais discerner quelle est la différence qui se trouve entre elles. Maintenant, je crois, mon Père, que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir, pour écrire sur un sujet si relevé, d'une personne aussi incapable que je le suis, a fait qu'il a plu à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisième sorte d'oraison, lorsque je venais de communier, sans que j'aie pu m'occuper d'autre chose ; de me mettre dans l'esprit ces comparaisons, de m'enseigner cette manière de les exprimer, de m'apprendre ce que l'âme doit faire alors, sans que je puisse me lasser d'admirer de quelle manière il m'avait fait, dans un moment, connaître toutes ces choses. Je m'étais souvent vue transportée de cette sainte folie, et comme enivrée de cet amour, sans néanmoins pouvoir connaître comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu, mais je ne pouvais comprendre de quelle manière il agissait alors en moi ; parce qu'en effet, ma volonté, mon entendement et ma mémoire, étaient presque entièrement unis à lui, mais non pas tellement absorbés qu'ils n'agissent encore. J'ai une joie extrême de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les jeux de mon âme, et je le remercie de tout mon cœur de cette grâce.

Dans le temps dont je viens de parler, les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu ; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les distraire d'un tel objet ; et encore je ne sais pas si, avec tous nos efforts, nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces, sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange, car l'entendement n'y a point de part ; et dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle voudrait ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir et à parfumer l'air de leur odeur ; c'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aidera l'en remercier, et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée. Il me

semblait que j'étais comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelait ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avait retrouvé la dragme qu'elle avait perdue ; et que c'étaient les sentiments où devait être David, cet admirable prophète, quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle, pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux saint, et je désirerais que tout le monde y en eût, particulièrement les pécheurs.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison ! elle voudrait être toute convertie en langues, pour avoir plus de moyens de vous louer, et elle dit mille saintes extravagances qui un procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connais une personne qui, bien qu'elle ne sache point faire de vers, en faisait alors sur-le-champ, pleins de sentiments très-vifs et très-passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisait souffrir ; son entendement n'avait point de part à ces vers : c'était une production de son amour, et non pas de son esprit ; et que n'aurait-elle point voulu faire, pour donner des marques de la joie dont cette peine était mêlée ? il n'y a point de tourments qui ne lui eussent paru doux, si l'occasion se fut offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ses faveurs, et elle voyait clairement que l'on ne devait presque rien attribuer aux martyrs, de la constance avec laquelle ils souffraient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venait de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur et de gloire, pour se rengager dans les soins et les occupations du monde, puisque je crois n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors, qui ne soit au dessous de la vérité ? « Que vous soyez béni à jamais, Seigneur, et que toutes les créatures ne cessent point de vous louer ! Je vous supplie, ô mon roi, que, comme en écrivant ceci, je me trouve encore dans cette céleste et sainte folie de votre amour, dont votre miséricorde me favorise, vous y fassiez entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de la communiquer : ou permettez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne, et

délivrez-moi de tous les embarras du siècle, ou faites finir mon exil sur la terre, pour me retirer avec vous. Votre servante, mon Dieu, ne peut plus souffrir une aussi grande peine que celle d'être éloignée de votre présence, et, si elle a plus longtemps à vivre, elle ne saurait goûter d'autres consolations que celles que vous lui donnerez ; elle brûle du désir d'être affranchie des liens du corps, le manger lui est insupportable ; le dormir l'afflige, elle voit qu'en cette vie tout le temps se passe à satisfaire le corps, et rien ne peut la contenter que vous seul, parce que, ne voulant vivre qu'en vous, c'est renverser l'ordre que vivre en elle-même. O mon véritable maître de toute ma gloire ! que la croix que vous faites porter à ceux qui arrivent jusqu'à cette manière d'oraison est légère et pesante tout ensemble ! légère par sa douceur ; pesante parce qu'en de certains temps on la trouve insupportable, sans que néanmoins l'âme voulût s'en décharger, si ce n'était pour se voir unie à vous dans une autre vie. Mais, d'autre part, quand elle se représente qu'elle ne vous a jamais rendu de services, et qu'en demeurant dans le monde elle pourrait vous en rendre, elle voudrait que cette croix fût encore plus pesante, et la porter jusqu'au jour du jugement, parce qu'elle ne compte pour rien tous ses travaux, lorsqu'il s'agit de vous rendre le moindre service ; ainsi elle ne sait que désirer, mais elle sait bien qu'elle ne désire, que de vous plaire. »

Mon fils, puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir. A vous nommer ainsi, si, lorsque j'écris ceci par votre ordre, vous trouvez que j'excède en quelque chose, je vous prie qu'il ne soit vu que de vous, et de considérer que l'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis, lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même ; car je ne saurais croire que ce soit moi qui parle ; depuis cette communion dont je viens de parler, tout ce qui se présente à mon esprit me paraît un songe, et je voudrais ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que nous soyons tous frappés de cette sainte folie, pour l'amour de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, passer pour un insensé. Puisque vous me témoignez tant d'affection, mon Père, car, étant mon confesseur, je dois bien vous nommer ainsi,

quoique, pour vous obéir, je vous ai appelé mon fils ; faites-la moi paraître, s'il vous plaît, en demandant à Dieu qu'il m'accorde cette grâce qui est si rare, que je ne vois presque personne qui n'ait des soins excessifs pour ce qui le touche en particulier ; et détrompez-moi, je vous prie, si je suis, comme il se peut faire, plus que nulle autre dans cette erreur, en me le disant tout franchement, avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterais, mon Père, que, de même que l'on voit en ce temps des méchants s'unir pour conspirer contre Dieu, et répandre dans le monde des hérésies, ces cinq personnes que nous sommes, qui nous aimons en lui, nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres, en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connaissant si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il considère avec charité, par le désir de leur profiler ; mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leur sermons de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention ; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit ; et j'attribue ce que leurs prédications convertissent si peu de personnes, à ce qu'ils ont trop de prudence, et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûlaient les apôtres ; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu, Je ne me vante pas d'être en cet état ; mais je m'estimerais heureuse d'y être. Oh ! que c'est bien connaître la liberté, que de considérer comme une véritable servitude la manière dont on vit et on converse dans le monde ; et que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité, afin de pouvoir retourner dans sa patrie ! Ainsi, puisque ce que je viens de dire en est le chemin, et que nous ne saurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de notre vie. nous devons sans cesse y marcher sans nous arrêter. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la grâce, et vous, mon Père, si vous le jugez à propos, de

déchirer ce papier qui n'est que pour vous, et de me pardonner ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.

DE L'ORAISON D'UNION (suite).

Je crois avoir suffisamment parlé de l'oraison d'union, qui, dans la comparaison dont je me suis servie, est la troisième manière dont on tire de l'eau pour arroser ce jardin spirituel ; et j'ai fait, voir ce que l'âme y doit faire, ou pour mieux, dire, ce que Dieu, qui fait alors l'office de jardinier, opère en elle ; car il la laisse dans une pleine joie, et ne lui demande autre chose, sinon que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui communique, et qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle : en quoi elle n'a pas besoin de peu de résolution, parce que l'excès de son contentement est quelquefois Ici, qu'elle se croit toute prête à se séparer de son corps : et quelle mort pourrait être plus heureuse !

Il me paraît, mon Père, comme je l'ai déjà dit, que ce que l'âme peut faire de mieux en cet état, est de s'abandonner entièrement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel, qu'elle y aille ; s'il veut la mener en enfer, qu'elle s'y résolve sans s'en mettre en peine, puisqu'elle ne fait que le suivre, et qu'il est tout son bonheur ; s'il veut qu'elle vive encore mille années, qu'elle y consente ; et enfin qu'elle se remette absolument à sa divine majesté, pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait, sans réserve, de tout ce qu'elle est, ci sans s'informer de la manière dont il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée, qui est un effet de la puissance de Dieu, à qui des choses encore plus difficiles sont faciles, l'entendement ne travaille point, et il me paraît qu'il s'étonne seulement de voir que ce céleste jardinier ne demande autre chose de lui, sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit de commencer à

sentir l'odeur des fleurs. Lorsque cet admirable jardinier arrose l'âme de cette eau dont il est le créateur, encore que cela dure peu, il lui en donne en si grande abondance, qu'elle acquiert en un moment ce qu'elle n'avait pu obtenir par tous les efforts de son esprit, durant vingt années de travail, et elle voit aussitôt grossir et mûrir les fruits, en sorte qu'elle peut en manger ; mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne, jusqu'à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée, qu'elle le puisse faire sans se faire tort et sans se mettre en hasard de mourir de faim, comme il arriverait si, au lieu de s'occuper à rendre grâce à celui à qui elle a été obligée d'une si grande faveur, et à en faire son profit, elle consommait inutilement ces fruits, par le désir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connaissance de ce que je dis pourront mieux l'expliquer que moi, et je sens que mon esprit se lasse.

Comme, lorsque l'on est arrivé à cette oraison d'union, les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celles de quiétude, l'âme ne saurait l'ignorer, parce qu'elle se sent tout autre qu'elle n'était, et qu'elle admire comment elle peut opérer de grandes choses, par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que notre Seigneur veut qui s'ouvrent, afin de lui faire connaître les vertus qu'elle possède ; mais elle voit clairement en même temps qu'elle a travaillé en vain durant plusieurs années pour les acquérir, et que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichi en un moment. Cette connaissance la fait entrer dans une humilité encore plus profonde que celle qu'elle avait auparavant, parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite a été de donner un consentement à ce que Notre-Seigneur voulait accomplir en elle, et de recevoir avec joie les grâces dont il l'a favorisée. Cette manière d'en raisonner est, à mon avis, une union manifeste de l'âme avec Dieu, dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puissances de notre âme, l'entendement, la mémoire et la volonté, connaissent ce qu'il opère en elles, et s'en réjouissent. Comme il pourra, mon Père, vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée, et qui m'a donné tant d'étonnement, je me crois obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée, et

jouit d'une grande joie et d'un grand repos, dans le même temps que l'entendement et la mémoire sont si libres, qu'ils peuvent traiter d'affaires, et s'occuper à des œuvres de charité.

Or, quoiqu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quiétude, il y a de la différence parce que, dans l'oraison de quiétude, l'âme demeure dans ce saint repos dont jouissait Madeleine, sans oser se remuer ; au lieu que, dans l'oraison d'union, elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active et la vie contemplative, et qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, et des affaires conformes à sa profession, et à la lecture, quoiqu'elle sente bien qu'elle ne saurait disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté, qui est sa principale partie, est tout occupée ailleurs. C'est comme si, parlant à quelqu'un lorsqu'un autre nous parle en même temps, notre attention était partagée, et l'on connaît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi : c'est une préparation à jouir d'une très-grande tranquillité, quand, après s'être dégagé de l'occupation des affaires, on se trouve dans la retraite et dans la solitude ; c'est de même que, si une personne qui, n'ayant point de faim, et ne se souciant point de manger, ne laisserait pas de manger quelque chose avec appétit si elle la trouve à sou goût. Ainsi l'âme ne voudrait pas alors se rassasier des contentements du monde, parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus ; mais elle est prêts de recevoir avec joie celui de plaire à Dieu encore davantage, de se conformer à sa volonté, et de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union qui, encore qu'elle ne soit pas entière et parfaite, est plus grande que celle que je viens d'expliquer ; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisième eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu, mon Père, de vous les donner toutes si vous ne les avez déjà ; et je ne doute point que vous ne soyez bien aise de me la voir expliquer ici, parce que c'est une nouvelle grâce que nous recevons de Dieu que de comprendre celle qu'il nous fait, et de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or, bien qu'il semble que la

première suffise pour bannir de l'âme le trouble et la crainte, et la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel, en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre, cette autre grâce qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si avantageuse, que celui qui la reçoit ne saurait trop en remercier Notre-Seigneur ; et celui qui ne l'a pas, trop le louer de l'avoir donnée à d'autres, qui peuvent par ce moyen lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette sorte d'union dans laquelle il, recueille la volonté ainsi que l'entendement, ce me semble, parce qu'il ne discourt point, mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa présence, et entre dans une telle admiration de tant de merveilles, qu'il voit que, l'une lui faisant oublier l'autre, il ne sait à laquelle s'attacher.

Quant à la mémoire, elle demeure libre, et l'imagination aussi, à mon avis ; et lorsqu'elle se trouve seule, on ne saurait croire quelle guerre elle fait à la volonté et à l'entendement, pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte, m'irrite, tellement contre elle, que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entièrement, si elle continue à me causer de la distraction, et quelquefois je lui dis : Quand sera-ce, Seigneur, que les puissances de mon âme ne seront plus ainsi partagées, mais se réuniront pour ne s'occuper que de vos louanges ? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le péché, puisque c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, et de n'avoir point d'autres pensées que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois, et je l'ai éprouvé encore aujourd'hui, ayant employé tous mes efforts pour faire que ma mémoire et mon imagination se réunissent avec mon entendement et ma volonté, sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler, à cause que, l'entendement ne considérant point ce que la mémoire lui représente, elle ne peut s'arrêter à rien, mais passe d'un objet à un autre, et demeure ainsi toujours errante et vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit ; ce qui est une comparaison qui me paraît assez propre, parce qu'encore que ces petits animaux soient incapables de

faire du mal, ils ne laissent pas d'être importuns. À cela je ne sais point de remède, et si Dieu m'avait fait connaître qu'il y en eût, je m'en serais servi avec grand plaisir, tant je m'en trouve souvent importunée. On peut voir par-là notre misère et la puissance de Dieu, puisque cette mémoire qui demeure libre, nous lasse et nous tourmente si fort ; et qu'au contraire l'entendement et la volonté jouissent d'un si grand repos, parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé, après en avoir cherché durant tant d'années, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude, de considérer la mémoire comme une extravagante et une folle, dont Dieu seul peut arrêter les égarements, et l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience, de même que Jacob souffrait Lia, et nous contenter de la grâce que Notre-Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la mémoire et la traite comme une esclave, parce que, quelques efforts qu'elle fasse, elle ne saurait tirer elle l'entendement et la volonté ; au lieu qu'ils peuvent souvent, sans grand travail, l'attirer à eux ; car il arrive quelquefois que Dieu, ayant compassion de cet égarement, de ses inquiétudes et du désir quelle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres, qu'il leur a comme fait changer de nature pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel, dont il les favorise alors par une grâce si extraordinaire.

La joie et la gloire dont l'âme jouit dans les diverses manières dont elle tire de l'eau de cette divine source, est si grande qu'elle rejaillit sur le corps ; on connaît évidemment qu'il y participe, que les vertus croissent et s'augmentent comme je l'ai dit, et il semble que Dieu veut par-là faire connaître, le plus, clairement qu'on le peut en cette vie, les divers états où l'âme se trouve. Vous pourrez, mon Père, en communiquer avec des personnes spirituelles et savantes qui sont arrivées jusqu'à ce degré d'oraison ; et si elles l'approuvent, vous aurez sujet de croire que cette connaissance vient de Dieu, et de l'en remercier beaucoup, à cause qu'il pourra, comme je l'ai dit, vous donner avec le temps la joie de la comprendre, et d'avoir cependant

celle de savoir qu'il l'a accordée à un autre, et que la lumière de votre esprit et de votre science pourront vous faire juger, par ce que je vous en ai rapporté, combien grande est cette faveur. Qu'il soit béni et loué aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT OU D'EXTASE, OU D'ENLÈVEMENTS ET TRANSPORTS D'ESPRIT.

Dieu veuille, s'il lui plaît, mettre sa parole en ma bouche, pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième manière dont l'âme obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance que je n'en avais pour parler de cette troisième eau que l'on reçoit dans l'oraison d'union ; car alors l'âme sentait bien qu'elle n'était pas entièrement morte au monde, mais qu'elle y vivait encore, quoique dans une grande solitude, et était capable de faire entendre, au moins par des signes, l'heureux état où Dieu la mettait.

Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille, bien qu'il soit vrai que dans cette d'union son travail est accompagné de tant de consolations et de tant de gloire, que l'âme voudrait qu'il durât toujours, et le considère plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais en cette quatrième manière d'oraison, on est dans une joie parfaite et toute pure ; on connaît que l'on en jouit, quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est ; tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie, qu'ils ne sauraient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvaient, comme je l'ai dit dans les

autres manières d'oraison, donner quelques marques de leur joie ; mais en celle-ci, bien qu'elle soit incomparablement plus grande, l'âme et le corps sont incapables de la témoigner, parce que, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient sans troubler, par cette distraction, le merveilleux bonheur dont ils jouissent ; et que, s'ils le pouvaient, cette union de toutes les puissances cesserait d'être.

Je ne saurais bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union, ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savants dans la théologie mystique, dont j'ignore tous les termes. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme ; il me paraît que ce n'est que la même chose, quoiqu'il me semble quelquefois que l'âme sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu, et s'élève au dessus de lui avec impétuosité, sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soit deux corps différents, puisque ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux savants, tels que vous êtes, mon Père, à comprendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétends seulement faire voir ce que l'âme sent dans cette divine union, qui fait que deux choses, qui auparavant étaient distinctes et séparées, n'en font plus qu'une. « Que vous êtes bon, mon Dieu, que vous soyez béni à jamais, et que toutes les créatures vous louent de ce que votre amour pour nous fait que nous pouvons parler avec certitude de cette communication que vous avez avec quelques âmes, même durant cette vie ; car, encore qu'elles soient justes, cette faveur est un effet si extraordinaire de votre grandeur et de votre magnificence, qu'elle surpasse tout ce que l'on en peut dire. O libéralité sans bornes, d'accorder des faveurs si excessives à des personnes qui vous ont tant offensé ! Peut-on n'en être point épouvanté, à moins que d'avoir l'esprit si préoccupé des choses de la terre que l'on soit entièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? J'avoue qu'un tel excès de bonté surpasse tellement tout ce que j'en saurais comprendre, que je me perds dans cette considération, sans pouvoir passer outre ; car où pourrais-je aller sans reculer au lieu d'avancer, puisque nulles paroles ne sont capables

d'exprimer les remerciements que je vous dois de tant de grâces ? Quelquefois, pour me soulager, je vous dis des extravagances, non pas durant cette sublime union, étant alors incapable d'agir, mais au commencement ou à la fin de mon oraison, et je vous parle en cette sorte : Prenez garde, Seigneur, à ce que vous faites ; et bien qu'en me pardonnant tant de pêchés, vous ayez voulu les oublier, souvenez-vous-en. je vous prie, afin de modérer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas, ô mon créateur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi cassé, puisque vous avez vu si souvent qu'elle ne peut demeurer sans se répandre ; n'enfermez pas un tel trésor dans une âme qui est incapable de le conserver, parce qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations de la vie présente : ne confiez pas une place à une personne si lâche, qu'elle en ouvrirait les portes aux premiers efforts des ennemis ; que l'excès de votre amour ne vous fasse pas, ô mon roi, en hasardant des pierreries de si grand prix, donner sujet de croire que vous n'en tenez pas grand compte, puisque vous les laisseriez en garde à une créature si faible et si misérable, que, quelque soin qu'elle prit pour tâcher, avec votre assistance, d'en bien user, elle ne pourrait en profiter pour personne ; et enfin, pour dire tout en un mot, entre les mains d'une femme aussi méchante que je suis, et qui, au lieu de faire valoir ses talents, ne se contente pas de les laisser inutiles, mais les enterre. Vous ne faites d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes grâces, qu'afin que l'on ait plus le moyen de servir les autres, et vous savez que c'est de tout mon cœur que je vous ai dit autrefois que je m'estimerais heureuse, si vous me priviez du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin de l'accorder à un autre qui en ferait un meilleur usage pour votre gloire. »

Il m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables discours à Dieu, et je m'apercevais ensuite de mon ignorance, puisque je ne connaissais pas qu'il savait mieux que moi ce qui m'était propre ; et de mon peu d'humilité, de ne pas voir que j'étais incapable de travailler à mon salut, s'il ne m'en eût donné la force par d'aussi grandes faveurs que celles qu'il me faisait.

J'ai maintenant à parler des grâces et des effets que produit cette oraison, et à dire si l'âme peut, ou ne peut pas, contribuer à quelque chose pour s'élever à un état si sublime. Il arrive souvent, dans l'union dont j'ai parlé, que cette élévation et cette union d'esprit viennent avec l'amour céleste ; mais selon ce que je puis comprendre, il y a de la différence dans cette union entre l'élévation de l'esprit et l'union. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire ; mais pour moi, il me semble qu'encore que cette union et cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose, Dieu opère l'un et l'autre en diverses manières, et que plus l'âme se détache des créatures, plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi je connus clairement que ce sont des grâces différentes, quoique, comme je l'ai dit, elles ne paraissent être que la même chose ; de même qu'un petit feu est un feu aussi bien qu'un grand, encore qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre, car il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu ; au lieu qu'il n'en faut guère pour faire qu'un gros morceau de fer devienne si ardent dans un grand feu, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il était auparavant ; et ainsi j'ai sujet de croire que ce sont deux grâces différentes que Dieu accorde dans cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissements n'auront pas de peine à le comprendre ; mais ceux qui n'en ont point en le considéreront comme une folie, et ce pourrait bien en être une, qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paraît impossible d'expliquer, et de trouver seulement des termes qui puissent la faire comprendre grossièrement.

Néanmoins, comme Notre-Seigneur sait que je n'ai d'autre intention en ceci que d'obéir et de faciliter quelques moyens aux âmes pour acquérir un si grand bien, j'espère qu'il m'aidera dans cette entreprise, et je ne dirai rien qu'une longue expérience ne m'ait fait connaître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté qu'il m'assistera, que, lorsque je commençai à vouloir écrire cette quatrième manière d'oraison que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé, cela me parut

aussi impossible que de parler grec ; ainsi je quittai la plume et m'en allai communier. Béni soyez-vous à jamais, Seigneur, qui instruisez les ignorants. O vertu de l'obéissance, que vous avez de pouvoir ! Dieu éclaira mon esprit en me disant et en me représentant ce que je devais dire, et il veut maintenant, ce me semble, faire la même chose, en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre et d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est très-véritable, il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu, et que ce que je dirai de mauvais tirera sa source de cet océan de misère qui est en moi.

Que s'il y a quelques personnes, comme il y en a sans doute plusieurs, qui soient arrivées à ces degrés d'oraison dont il a plu à notre Seigneur de me favoriser, tout indigne que je suis, et que, dans la crainte qu'elles aurent de s'égarer, elles désirent de me communiquer leurs sentiments, j'espère que son adorable bonté fera la grâce à sa servante de les aider à passer plus avant sans crainte de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance, qu'elle arrose entièrement le jardin ; et il est facile de juger de quel repos et de quel plaisir jouirait toujours le jardinier, si notre Seigneur ne manquait jamais de la donner lorsqu'il en serait besoin et si l'air était toujours si tempéré que, n'y ayant point d'hiver, les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits ; mais, parce que c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie, il faut que ce jardinier soit dans un soin continuel de ne pas demeurer sans eau, afin que, quand l'une manque, on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins ; et il arrive presque toujours que c'est en suite d'un long exercice d'oraison mentale que notre âme, étant comme un petit oiseau que notre Seigneur, après l'avoir vu voltiger longtemps pour s'élever vers lui avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes, le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid, afin d'y être en repos, et le récompenser ainsi dès cette vie. « Que cette récompense est grande, ô mon Dieu, puisqu'un

moment de joie qu'elle donne suffit pour payer tous les travaux que nous saurions souffrir ici bas pour votre service ! »

Lorsque, dans cette quatrième manière d'oraison, une personne cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'elle se sente entièrement défaillir ; elle est comme évanouie ; à peine peut-elle respirer ; toutes ses forces corporelles sont si affaiblies, qu'il lui faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; les yeux se ferment d'eux-mêmes ; et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien, ni ne sauraient lire quand ils le voudraient ; ils connaissent bien que ce sont des lettres, mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler, parce que l'esprit n'agit point alors ; et si l'on parlait à cette personne, elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait. Ainsi ses sens non seulement lui sont inutiles, mais ne servent qu'à troubler son contentement ; elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former ni prononcer une seule parole ; toutes ses forces extérieures l'abandonnent, et celles de son âme s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit ; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long temps que dure cette sorte d'oraison, on ne s'en trouve jamais mal ; et je ne me souviens pas que Dieu m'en ait favorisée lorsque j'étais malade, sans que je me sois ensuite portée beaucoup mieux ; car comment un si grand bien pourrait-il causer du mal ? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes, que l'on ne saurait douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'âme, et qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienne, elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai, selon ce que j'en puis juger par ma propre expérience, que, dans le commencement, cette sorte d'oraison finit si promptement qu'elle ne se fait pas connaître par des marques extérieures ; mais l'on voit, par les avantages que l'on en reçoit, qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs et bien ardents, pour avoir pu pénétrer l'âme de telle sorte, qu'elle l'ait comme fait fondre ; et il est fort remarquable que cette suspension de toutes les

puissances ne dure, à mon avis, jamais longtemps ; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est difficile d'en juger, puisque l'on a perdu tout sentiment ; et j'ajoute que, même alors, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances se réveille. La volonté est celle qui se maintient davantage ; mais l'entendement et la mémoire recommencent bientôt à l'importuner ; néanmoins, comme elle demeure dans le calme, elle les ramène et les oblige à se recueillir ; ainsi elles demeurent tranquilles pendant quelques moments, et se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut, eu cette manière, passer quelques heures en oraison, et on les y passe, en effet, parce que l'entendement et la mémoire, après avoir goûté de ce vin céleste, le trouvent si délicieux, que ces facultés s'en enivrent et se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté dans la jouissance d'un si grand bonheur : mais le temps qu'elles demeurent en cet état, incapables, ce me semble, de s'imaginer quoi que ce soit, est fort court ; et lorsqu'elles commencent à revenir à elles, ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paraissent, durant quelques heures, comme stupides, parce que Dieu les ramène peu à peu à lui.

J'aurais maintenant à dire ce que l'âme sent intérieurement, lorsqu'elle est en cet état ; mais je laisse à en parler ceux qui en sont capables, car comment pourrais-je écrire une chose que je ne saurais comprendre ? Lorsqu'au sortir de cette oraison, et après avoir communiqué, je pensais de quelle manière je pourrais exprimer ce que l'âme fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, notre Seigneur me dit : « Ma fille, elle s'oublie entièrement elle-même pour se donner tout entière à moi ; ce n'est plus elle qui vit, mais c'est moi qui vis en elle ; et cela est si incompréhensible, que tout ce qu'elle peut comprendre est qu'elle. n'y comprend rien. »

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci ; et il est si obscur, que je ne saurais l'expliquer plus clairement ; tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu, et que toutes les puissances sont tellement

suspendues et comme hors d'elles-mêmes, qu'elles ne savent ce qu'elles font. Si l'on pense méditer sur quelques mystères, la mémoire n'en représente non plus le souvenir que si elle n'en avait jamais entendu parler, si on lit, on ne comprend rien à ce qu'on lit ; et il en arrive de même des oraisons vocales : Ainsi les ailes de ce petit papillon, auxquelles on peut comparer les distractions que donne la mémoire, se trouvant brûlées, il tombe par terre sans pouvoir se remuer : la volonté est tout occupée à aimer, sans comprendre en quelle manière elle aime, et quant à l'entendement, s'il entend, il ne comprend rien à ce qu'il entend, mais je crois qu'il n'entend rien, puisque, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même ; et je n'entends rien non plus à tout cela.

J'étais au commencement dans une si grande ignorance, que je ne savais pas que Dieu est dans toutes les créatures ; et il me paraissait néanmoins si clairement qu'il était présent, qu'il m'était impossible d'en douter : ceux qui n'étaient point savants me disaient que ce n'était que par sa grâce ; mais comme j'étais persuadée du contraire, je ne pouvais le croire, et cela me donnait de la peine. Un savant religieux, de l'ordre de saint Dominique, m'en tira, et me consola beaucoup en m'assurant que Dieu était alors présent, et qu'il se communique ainsi aux hommes. Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais que par une grâce très-particulière tomber du ciel cette eau dont j'ai parlé, et que l'âme en reçoit toujours de très-grands avantages, ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE XIX.

La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase, elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (suite.)

Au sortir de cette oraison, qui unit si fortement l'âme à son,

Créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui, qu'elle voudrait s'anéantir, afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé de couler, et l'on sent avec un plaisir inconcevable que, par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paraît obscur ; mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était finie, je ne savais si ce n'avait point été un songe, où si la gloire à laquelle je m'étais sentie participer était véritable ; je me trouvais toute baignée des larmes qui tombaient de mes yeux, avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisait connaître que ce n'avait pas été un songe ; au commencement il durait peu, et je me sentais alors si encouragée à endurer pour Dieu, que pour lui en donner des preuves, j'aurais souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervents, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque, qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la vraie connaissance de sa vanité et de son néant. Ainsi l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement que des précédentes, et elle augmente l'humilité, parce que l'âme voit manifestement qu'elle est très-indigne d'une faveur qui va si fort au-delà de ce qu'elle saurait prétendre et espérer, qu'elle est absolument incapable de rien faire pour l'acquérir. Et comme lorsque le soleil donne d'aplomb en quelque lieu, on y aperçoit jusqu'aux moindre filets des toiles d'araignées, cette heureuse âme connaît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne saurait plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même, ou que si elle peut quelque chose, c'est si peu, qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue ; parce qu'il semble que Dieu le lui ait

arraché comme par force, qu'il ait fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence ; elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence ; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire ; sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a pas besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard : ainsi l'âme voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avait si justement méritées, la rend participante de sa gloire ; elle se répand alors dans les louanges de Dieu, et je voudrais, à l'heure que je parle, pouvoir m'anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. « Soyez béni, mon Sauveur, de ce que, me trouvant telle qu'une eau toute corrompue et pleine de bourbe, vous daignez la purifier de telle sorte, qu'elle ne soit pas indigne d'être servie à votre divine table. Et soyez aussi béni à jamais de ce que, faisant, comme vous faites, toute la félicité des anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un vermisseau tel que je suis. »

L'âme voit donc clairement qu'elle n'a contribué en rien à produire ce fruit si délicieux ; elle s'en nourrit, et, après avoir fait connaître par diverses marques qu'elle conserve au dedans de soi ce trésor du ciel, elle commence d'en faire part aux autres, pour les enrichir comme elle en est enrichie, et demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beaucoup à son prochain, sans presque s'en apercevoir, ni rien faire en cela d'elle-même, et les autres le connaissent mieux qu'elle, parce que ses bonnes œuvres sont comme autant de fleurs, dont l'excellente odeur, qui va toujours en augmentant, les attire ; ils admirent ses vertus, et en estiment tant le fruit, qu'ils désireraient de pouvoir comme elle s'en nourrir. Quand l'âme, qui est comme la terre qui porte ses heureuses plantes et ses excellents fruits, est cultivée par les persécutions, par les maladies, et par tant d'autres souffrances, sans lesquelles il arrive rarement qu'elle parvienne à un état si heureux, et qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts, cette eau céleste la pénètre de

telle sorte, que l'on ne voit guère qu'elle se sèche..Mais si l'âme ne s'éloigne de toutes les occasions du péché, si elle manque de reconnaître les obligations qu'elle a à Dieu, et qu'ainsi cette terre se remplisse d'épines, comme j'en étais au commencement, elle redevint bientôt si aride, que pour peu que le jardinier néglige de travailler, et que Notre-Seigneur ne recommence, par un effet de son infinie bonté, à donner de la pluie, le jardin peut se compter pour perdu, ainsi que cela m'est quelquefois arrivé, et je ne pourrais jamais le croire. Je l'écris pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne perdent point courage, mais se confient toujours à la miséricorde de Dieu, quoiqu'elles soient tombées par leur faute d'un état aussi sublime que celui où il lui avait plu de les élever ; car il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait répandre, et une eau en attire une autre..

C'est par cette raison qu'étant telle que je suis, et ne faisant qu'offenser Dieu, au lieu de lui témoigner, par mes services, ma reconnaissance de tant de grâces, je me suis portée à obéir au commandement que j'ai reçu d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me ferait souhaiter de pouvoir parler d'une telle manière, que l'on fût obligé de me croire, et me fait demander à Dieu de me la donner. Je répète donc encore que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison ne doivent jamais perdre courage, sous prétexte que, s'ils retombaient dans le péché, ils ne pourraient la continuer sans devenir encore pires. Cela serait vrai, si d'un côté l'on discontinuait ce saint exercice, et que de l'autre on ne se corrigeât point de ses défauts ; mais, pourvu que l'on persévère dans l'oraison, on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piège que le démon me tendit, en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étais, je ne pouvais, sans témérité, continuer à faire oraison, fut cause que je la quittais durant dix-huit mois, ou au moins durant un an, car je ne me souviens pas bien du temps, et cela seul aurait suffi pour me précipiter dans l'enfer, sans que les démons s'en mêlassent.

Quel aveuglement peut être plus grand ! et que cet ennemi mortel des hommes sait bien ce qu'il fait lorsqu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le précipice ! Il n'ignore pas, le traître qu'il est, qu'une âme qui continue dans l'oraison est perdue pour lui, et que les fautes dans lesquelles il la fait tomber, au lieu de lui nuire, lui servent, par l'assistance de Dieu, à s'avancer dans son service.

« O Jésus-Christ, mon Sauveur, lorsqu'une âme, qui était si heureuse que de s'occuper à l'oraison, tombe dans quelque péché, et que, par un effet de votre bonté, vous lui donnez la main pour la relever, quel mouvement n'excite point en elle la connaissance de sa misère et de votre miséricorde ! Elle se perd alors dans la vue de votre suprême grandeur ; elle n'ose lever les yeux vers le ciel, et ne les ouvre que pour connaître ce qu'elle vous doit ; elle implore le secours de la reine des anges, votre mère, pour apaiser votre colère ; elle invoque les saints qui vous ont offensé, après avoir été appelés par vous à votre service, afin qu'ils l'assistent par leur intercession, et se reconnaît indigne que la terre la soutienne ; elle admire la libéralité qui vous a porté à lui faire tant de grâces ; elle a recours aux sacrements, et comprend, avec une vive foi, la merveilleuse vertu que vous y avez renfermée ; elle vous donne mille louanges d'avoir préparé de tels remèdes pour ses plaies, que, quelque grandes qu'elles soient, ils sont capables de les guérir parfaitement ; elle s'en étonne, elle admire ; et qui pourrait, mon Sauveur, n'être point épouvanté de voir d'un côté les bienfaits dont vous nous comblez, et de l'autre l'excès de notre ingratitude et de notre perfidie ! Je ne sais comment mon cœur ne se fend point de douleur de me trouver si méchante, qu'en écrivant ceci il me semble qu'avec ce peu de larmes qu'il vous plaît de me faire répandre, celles qui viennent de moi, ne partant que d'une source corrompue, je puisse réparer tant d'offenses que je commets sans cesse contre vous, comme si j'avais dessein de rendre inutiles, par mes péchés, les grâces et les faveurs que vous m'avez faites. Quant à ces larmes qui viennent de moi, éclairez, Seigneur, une eau si trouble ; donnez-leur du prix et de la valeur par votre assistance, afin qu'au moins elles ne soient pas un sujet de

tentation à d'autres, pour oser former des jugements téméraires, comme j'ai fait lorsque je disais en moi-même : D'où vient, mon Dieu, qu'encore que je ne sois religieuse que de nom, vous me faites des faveurs que vous n'accordez qu'à des personnes si saintes, élevées dès leur enfance dans la religion, qui vous ont toujours si fidèlement servi, et que l'on peut dire être de véritables religieuses ? Je comprends bien maintenant, mon Sauveur, que vous connaissez ma faiblesse, vous voyez que j'ai besoin de votre secours ; et qu'au contraire ces personnes étant fermes et courageuses, vous leur réservez les récompenses qu'elles méritent pour leur donner tout à la fois au sortir de cette vie, au lieu de ne les leur donner que peu à peu. Vous savez néanmoins, mon Dieu, que j'ai souvent excusé en votre présence ceux qui murmuraient contre moi, parce que je trouvais qu'ils n'en avaient que trop de sujets, mais cela n'arriva que depuis que vous me retîntes par votre bonté pour m'empêcher de vous tant offenser, et que je m'éloignais de tout ce que je croyais qui vous pût déplaire ; car ce fut alors que vous commençâtes d'ouvrir les trésors de vos grâces à votre servante. Il semblait que vous attendiez que je fusse préparée à les recevoir, puisque vous commençâtes aussitôt non seulement à me les donner, mais à me faire connaître que vous me les donniez avec libéralité.

« Ainsi, au lieu qu'auparavant on avait mauvaise opinion de moi, quoique non pas telle qu'on aurait dû l'avoir, parce que l'on ne connaissait pas tous mes défauts, bien qu'ils fussent assez visibles, on commença de l'avoir bonne ; mais cela changea dans la suite, et passa jusqu'à murmurer contre moi et même à me persécuter. Au lieu de me plaindre et d'en vouloir du mal à quelqu'un, je vous suppliais, mon Dieu, de considérer qu'ils avaient raison d'en user ainsi, et vous, de permettre qu'ils découvrirent toutes mes imperfections. Les religieuses disaient donc, et d'autres aussi, que je voulais passer pour sainte ; et que, bien qu'il s'en fallût beaucoup que j'eusse encore accompli toute ma règle, et que je n'eusse pas la vertu des saintes religieuses qu'il y avait dans notre monastère, ainsi qu'il est vrai que je ne l'ai ni ne l'aurai jamais, si Dieu ne fait tout de sa part pour me la

donner, je m'efforçais d'introduire de nouvelles coutumes, et que j'étais toute propre à faire du mal. »

« Cela m'étant quelquefois un sujet de tentation, un jour qu'en disant mon office j'arrivai à ce verset du psaume : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables ; je considérai en moi-même combien ces paroles étaient vraies ; car le démon n'a jamais eu le pouvoir de me tenter en ce qui regarde la foi ; j'ai toujours Seigneur, été très-fortement persuadée que vous êtes la source de tous les biens ; et plus les choses sont élevées au-dessus de la nature, plus je les crois fermement, parce que je sais que votre pouvoir n'a point de bornes, et que votre grandeur est infinie. Pensant donc alors en moi-même comment il se pouvait faire qu'étant aussi juste que vous êtes, et moi aussi mauvaise que je suis, vous me fissiez des grâces et des faveurs que vous n'accordiez pas à ces bonnes religieuses qui vous servent, comme je l'ai dit, avec tant de fidélité, vous me répondîtes : *Contentez-vous de me servir, et ne vous mettez pas en peine du reste*. Ce furent là, mon Dieu, les premières paroles que je vous ai entendu me dire. » Elles me remplirent d'un merveilleux étonnement ; mais je remets à expliquer en un autre lieu de quelle sorte ces merveilleuses paroles se font entendre, parce que ce serait sortir de mon sujet dont je ne me suis déjà que trop éloignée, puisque je ne sais presque plus où j'en suis. Votre révérence, mon père, me doit pardonner ces digressions, puisqu'il n'est pas étrange que je perde la suite de mon discours, lorsque je me représente avec quelle patience il a plu à Dieu de me souffrir, et l'état où il me met par sa grâce.

Je prie de tout mon cœur sa divine majesté de me rendre toujours extravagante de la sorte, et de m'ôter plutôt la vie dans ce moment que de permettre qu'il y en ait jamais un seul dans lequel je sois capable de résister aux mouvements qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut point d'autre preuve pour faire connaître jusqu'à quel excès va sa miséricorde, que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitude ; il a fait cette grâce à saint Pierre, mais il ne la lui a faite qu'une fois, et il me l'a faite tant de fois, que le

diable n'avait que trop de sujet de me tenter, en me représentant que je ne pouvais prétendre sans extravagance, que me déclarant ainsi ouvertement l'ennemie de Dieu, je dusse jamais être aimée de lui. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien, et où avais-je l'esprit, ô mon Sauveur, lorsque je m'imaginai pouvoir trouver hors de vous quelque remède à mon mal ! Quelle folie de fuir la lumière pour m'engager dans des ténèbres où l'on ne saurait marcher sans broncher à chaque pas ; et quelle orgueilleuse humilité que celle dont le démon se servit pour me faire abandonner la colonne de l'oraison, dont l'appui aurait pu m'empêcher de faire de si grandes chutes ? Je ne saurais maintenant considérer, sans être épouvantée, la grandeur du péril où me poussait cet artifice sous prétexte d'humilité ; il me représentait, comme je l'ai dit, qu'étant si mauvaise et ayant reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas m'appliquer à l'oraison, mais me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, et dont je m'acquittais si imparfaitement ; à quoi il ajoutait que je ne pouvais prétendre de faire davantage sans indiscretion et sans témoigner que je connaissais bien peu le prix des faveurs particulières que Dieu fait aux âmes. Il est vrai que ces pensées étaient louables en elles-mêmes ; mais l'effet eu aurait été très-dangereux, et je ne saurais trop vous remercier, mon Sauveur, de m'avoir préservée d'un si grand mal.

Il me semble que c'est ainsi que cet esprit malheureux commença à tenter Judas, quoique non si ouvertement ; et je ne doute point que si Dieu n'y eût remédié, il m'aurait fait tomber peu à peu dans le précipice où il me poussait. Je conjure, au nom de Notre-Seigneur, tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraison de bien considérer cette avis que je leur donne, et de profiter de mon exemple, en apprenant que je n'eus pas plus tôt quitté ce saint exercice, que je me trouvais encore plus imparfaite qu'auparavant ; ce qui montre quel était le venin caché dans le remède que le diable me présentait, et quelle belle humilité était celle qui ne produisait dans mon esprit que de l'inquiétude et du trouble. Mais comment mon âme aurait-elle pu être dans le calme, au même temps qu'elle se trouvait

privée de ce qui faisait toute sa douceur et tout son repos, que les grâces et les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu lui étaient présentes, et qu'elle voyait qu'il ne se rencontre que du dégoût dans tous les contentements de la terre ? Il y a plus de vingt et un ans que cela se passe en moi de la sorte, et je ne comprends pas comment j'ai pu demeurer si longtemps en cet état ; mais, si je m'en souviens bien, c'était seulement dans la résolution de reprendre l'exercice de l'oraison, lorsque je serais meilleure. Jamais espérance ne fut plus mal fondée ; car, si lors même que je faisais de saintes lectures qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour connaître mes péchés, que je m'occupais à l'oraison et que je répandais des larmes en la présence de Dieu, j'étais néanmoins si mauvaise, que devais-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement, quand étant privée de tous ces secours, je me trouvais engagée dans de vains divertissements et dans plusieurs occasions dangereuses, sans autre assistance que de ceux qui pouvaient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je crois qu'un religieux de l'ordre de saint Dominique, fort savant, a beaucoup mérité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si périlleux. Ce bon père, comme je pense l'avoir déjà dit, me fit communier tous les quinze jours ; et je commençai à revenir à moi, quoique j'offensasse encore Dieu ; mais, parce que je n'étais pas hors de la bonne voie, j'y marchais et m'y avançais peu à peu, en tombant et en me relevant ; car, pourvu que l'on ne cesse point d'y marcher, on arrive enfin, quoique tard, où doit nous conduire cet heureux chemin, dont on s'égare à mon avis, en abandonnant l'oraison. Dieu veuille, s'il lui plaît, par sa grâce, nous préserver d'un tel malheur !

Ce que je viens de dire est si important, que je conjure, au nom de Notre-Seigneur, ceux qui le liront, d'y faire une très grande attention, et de bien considérer que, quelque grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une âme dans l'oraison, elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même, mais éviter jusqu'aux moindres occasions de l'offenser, puisqu'autrement elle courrait toujours risque de tomber ; l'artifice du démon étant si grand, qu'encore qu'il soit

véritable que cette âme est favorisée de Dieu, il lâche à se servir de ces mêmes grâces qui devaient contribuer à son salut. Ainsi, quelque véritables que soient les désirs et les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus, ni assez mortifiés et détachés d'eux-mêmes, ils ne sauraient trop suivre ce conseil pour éviter un tel péril. Un avis si important ne vient pas de moi ; c'est Dieu lui-même qui le donne ; et c'est ce qui me fait désirer que les personnes ignorantes comme je suis en profitent, parce qu'une âme qui se trouve en cet état doit continuellement être sur ses gardes, sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces ; il lui doit suffire de se défendre ; et encore a-t-elle besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre, comme font ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand, qu'il se sert pour perdre une âme de ce qui devrait le plus lui servir ; car, lorsqu'elle se voit si proche de Dieu, qu'elle connaît la différence qui se trouve entre les biens du ciel et ceux de la terre, et combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte, cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu, pour la faire entrer dans une si grande confiance, et une telle certitude de son salut, qu'elle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède, et pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare, et en connaître tellement le prix, qu'elle mourrait plutôt, ce lui semble, que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses et aussi méprisables, que sont les plaisirs de la terre. Ainsi, par cette malheureuse confiance, elle perd la défiance qu'elle devrait avoir d'elle-même, et, croyant n'avoir plus rien à appréhender, parce que son intention est bonne, elle ne se tient plus sur ses gardes, mais s'expose hardiment dans les périls. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte ; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même ; c'est par une confiance de Dieu qui n'est pas accompagnée de la discrétion, qui devrait lui faire considérer que, n'étant encore que

comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencera paraître, elle peut bien sortir de son nid, et en sort en effet par l'assistance de Dieu, mais ne saurait encore voler, à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes, et n'a pas assez d'expérience pour connaître les dangers qu'elle doit craindre, et le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable ; et l'on voit par là quel est le besoin d'avoir un directeur, et de communiquer avec des personnes spirituelles. Je crois néanmoins que, lorsque Dieu a fait arriver une âme à ce degré d'oraison, il continue de la favoriser, et ne permet pas qu'elle se perde, si elle ne l'abandonne entièrement. Mais s'il arrive qu'elle tombe, je la conjure encore, au nom de Notre-Seigneur, de bien prendre garde à ne pas se laisser tromper par le démon, s'il voulait, sous prétexte d'une fausse humilité, lui persuader d'abandonner l'oraison comme il me le persuada, ainsi que je l'ai dit, et que je ne saurais trop le répéter. Confions-nous en Dieu ; sa bonté est plus grande que notre malice ; notre repentir lui fait oublier notre ingratitude, et, au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses grâces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considère comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Évangile, et de la manière dont il en a usé envers moi, qui me suis plutôt lassée de l'offenser, qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, et si la source de ses miséricordes est inépuisable, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir ? Qu'il soit béni à jamais, et que toutes les créatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les louanges qui lui sont dues.

CHAPITRE XX.

De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.

Je désirerais de pouvoir, avec l'assistance de Dieu, faire connaître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement, que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit ; car ces trois différents noms ne signifient qu'une même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase.⁴

Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, et produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement, le milieu et la fin, mais c'est seulement dans l'intérieur, au lieu que le ravissement, étant dans un beaucoup plus haut degré d'élévation, il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur. Que Notre-Seigneur rende, s'il lui plait, cela intelligible comme le reste, qu'il m'aurait été impossible d'expliquer, s'il ne m'eût fait connaître de quelle manière j'en pouvais donner l'intelligence.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance, que, si nous étions capables de la recevoir tout entière, nous croirions avec raison avoir au-dedans de nous la nuée d'où Dieu, en se cachant à nos yeux, fait sortir et répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement notre âme. Quand nous lui rendons grâces d'une si grande faveur, et nous efforçons autant qu'il est en notre pouvoir de la reconnaître, il rassemble toutes les puissances de notre âme, de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, et la tire ensuite vers le ciel, où il lui montre les trésors et les richesses infinies de ce royaume éternel dont il veut la rendre participante. Je ne sais si cette comparaison est juste, mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte. L'âme, dans ces ravissements, semble ne plus

⁴ Lorsque la Sainte dit que le ravissement surpasse l'union, elle veut dire que l'âme jouit plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant intérieures qu'extérieures se perd dans le ravissement. Et, quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu et la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte ; mais que dans le ravissement il y a des degrés dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, et d'autres comme la fin ; ce qui fait qu'on leur donne divers noms, dont les uns signifient ce qui est le moins parfait, d'autres ce qui est plus parfait, et d'autres ce qui est encore davantage, ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoique avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement ; on ne peut presque jamais y résister ; et il arrive souvent que, sans que nous y pensions, et sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe ; car, encore que nous y trouvions un grand plaisir, nous sommes naturellement si faibles, que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse, pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisser conduire par lui où il lui plait, quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lorsque je tombais dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes ; tant j'appréhendais qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état qui est comme un combat que l'on entreprendrait contre un très-puissant géant, je résistais quelquefois un peu ; mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'était absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent ; je me sentais ensuite enlever l'âme et la tête sans que je pusse l'empêcher, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Une chose si extraordinaire, et qui ne m'est arrivée que rarement, m'arriva cependant une autre fois, lorsque j'étais à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses, prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, et qu'il pourrait être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donnait la qualité de prieure, que j'avais alors, pour

leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un sermon qui se faisait le jour de la fête de notre patron, et où il y avait plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'allait arriver, je me jetai par terre, nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir ; mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne plus me favoriser de ces grâces qui paraissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnaient tant de peine ; et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis, mais il n'y a pas encore longtemps.

Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentais sous mes pieds quelque chose qui me poussait avec tant de violence, que je ne saurais à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité ; et ce combat que j'éprouvais en moi-même était si grand, que j'en avais le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir ; mais, encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connaissons que de telles grâces ne sauraient venir que de lui, qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins que cela me donnait au commencement une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air ; car, encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir, quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas ; au moins cela se passait de la sorte en moi, puisque je

connaissais bien que j'étais élevée de terre. La majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat qu'il nous épouvante, et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable ; mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui, en voyant que, bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand, qu'il ne se contente pas d'élever notre âme jusqu'à lui, mais qu'il veut élever notre corps, quoique mortel et composé d'un limon qui étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos péchés.

Un autre de ces effets est un si merveilleux détachement, que je ne saurais l'exprimer ; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il me paraît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part, parce qu'il semble que dans celui-ci Dieu veut que le corps, aussi bien que l'âme, se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuyeuse, et nous fait ainsi entrer dans une heureuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerais de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine ; mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose, après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions et des révélations dont je parlerai, et dans le temps auquel Notre-Seigneur me favorisait de tant de grâces dans l'oraison, et m'y faisait goûter tant de douceurs. Or, quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande et tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violents et impétueux que fussent les mouvements que je ressentais lorsque Dieu me voulait faire entrer dans le ravissement, dont je traiterai ci-après, il me paraît n'y avoir pas moins de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler, qu'entre une chose corporelle et une spirituelle ; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvements,

ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit, et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons en rien contribuer. L'âme s'y voit souvent, en un moment et lorsqu'elle y pense le moins, dans un transport dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte, qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire, que, quelques efforts qu'elle fit, elle ne pourrait trouver sur la terre une seule créature qui lui tînt compagnie ; et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, mais souhaiterait plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parlerait alors inutilement ; il lui serait impossible de répondre, tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe tout entière, et tant elle est incapable de pouvoir, pour peu que ce soit, disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné, il lui fait voir quelque-lois quelle est sa grandeur infinie d'une manière si admirable, qu'avec grande peine je pourrais l'exprimer par mes paroles, puisque cela va tellement au-delà de l'imagination, qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'âme, n'est pas tant pour la consoler que pour lui faire connaître le sujet qu'elle a de s'affliger de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence, lui qui, étant le souverain bien, est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'âme avec Dieu augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable, qu'elle lui fait dire ce que disait David, ce grand roi et ce grand prophète, lorsqu'il se trouvait dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui rendait plus sensible à cause qu'il était plus saint : *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même, et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti, comme je fais, la

peine de se trouver dans une solitude si extrême, que les plus grands saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'âme en cet état n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créées, mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même

D'autres fois je me trouvais dans un tel délaissement, que je m'interrogeais moi-même et demandais à mon âme où était son Dieu. Sur quoi il faut remarquer que je n'entendais point ce verset du psaume, quand il me vint à l'esprit, et qu'après qu'on me l'eut expliqué, j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avait comme mis devant les yeux lorsque j'y pensais le moins.

Je me souvenais d'autres fois de ce que disait saint Paul, qu'il était crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que, dans l'occasion dont je viens de parler, on peut dire que l'âme est comme crucifiée et suspendue entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel, ni n'en reçoit point de consolation, et elle ne tient plus à la terre ni ne voudrait pas en recevoir du secours ; ainsi elle souffre sans pouvoir, de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du ciel est une si grande connaissance de Dieu, qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur ; et cette connaissance accroît sa peine au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. cette peine est quelquefois si violente, qu'elle lui fait perdre le sentiment ; mais cela dure peu ; c'est une espèce d'agonie, excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand, que je ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyre délicieux, dans lequel l'âme a un tel dégoût de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde, qu'elle ne peut en souffrir la vue quand elle s'offre à sa pensée ; elle connaît bien qu'elle n'aime et ne cherche que Dieu seul, mais elle ne le considère et ne l'aime qu'en général, sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent, à mon avis, sans action, parce qu'ainsi que

dans l'union et dans le ravissement, la joie les suspend, la peine fait ici le même effet.

Que je souhaiterais, mon père, de pouvoir vous faire bien entendre ceci, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être ; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lorsque je me vois dégagée des occupations où je suis contrainte de m'appliquer, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on souffre aux approches de la mort, et je les appréhende, parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie ; je souhaiterais néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoiqu'elles soient si excessives que je m'en sens accablée. Elles me réduisent en tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi, et qui commencent à s'accoutumer à me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans pouls ; les jointures de mes os se relâchent, mes mains sont si raides, que je ne saurais les joindre ; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il semble que, toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de finir ma vie par un tel tourment, puisqu'il me paraît assez violent pour produire cet effet, si je n'étais point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort ; je ne pense point au purgatoire, je ne pense point à mes péchés, quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer ; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste, et cette extrême solitude dont j'ai parlé me paraît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étais capable de recevoir quelque consolation, ce serait de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte, que l'âme ne voudrait plus, ainsi qu'auparavant, se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour compagnie quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre.

C'est comme une personne qui, ayant la corde au cou, et étant prête d'être étranglée, s'efforce de respirer ; et ce désir d'avoir compagnie ne procède, à mon avis, que de l'extrémité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande que nulle autre ne la surpasse ; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie, ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que d'une part le corps et l'âme, qui ne veulent point se séparer, cherchent des remèdes pour conserver la vie et se soulager, en se plaignant de ce qu'ils endurent ; et que, d'un côté, la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais, mon père, si je m'explique bien ; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc, je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puisque celui que j'éprouvais dans l'oraison et la solitude, à cause des consolations que Dieu m'y donnait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable, et l'âme en connaît tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissait auparavant ; elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, et la satisfaction qu'elle y reçoit me paraît être beaucoup plus préférable aux autres, parce que le corps n'y a point de part ; il en a seulement à sa peine, et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela se peut faire ; je sais seulement qu'il en est ainsi, et que je ne changerais pas cette faveur qui, étant surnaturelle, ne peut procéder que de Dieu, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvements si impétueux ne me sont arrivés qu'après les grâces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire, celles dont je parlerai dans la suite, et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte, jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connaître qu'elles venaient de lui, je me trouvai étonnée, dans le commencement, de

ces transports si violents ; mais sa divine majesté me rassura en me disant, *que je n'appréhendasse point, et que j'estimasse plus cette grâce que toutes les autres qu'il m'avait faites, parce que, dans cette peine, l'âme se purifie des taches et des péchés qu'elle serait obligée d'expier dans le purgatoire, de même que l'or se purifie dans la fournaise, pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enchâsser.* Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avais déjà, que cette faveur était fort grande, et mon confesseur me dit que j'avais raison. Il est vrai que, quelque sujet de crainte que la connaissance de mes imperfections et de mes péchés me donnât, je n'avais jamais pu douter que ces mouvements si extraordinaires ne vinssent de Dieu, et mon appréhension ne procédait que de ce que je me trouvais indigne d'une grâce si excessive. Soyez béni à jamais, Seigneur, de m'avoir été si bon et si libéral.

Je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des ravissements, et ce dont je viens de parler, et qui produit les effets que j'ai dit, est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravissements moins extraordinaires. Il me semblait souvent, lorsqu'ils m'arrivaient, que mon corps ne pesait plus rien ; et quelquefois je le sentais si léger, que mes pieds ne me paraissaient plus toucher à terre.

Durant cette extase, le corps est comme mort, sans pouvoir, le plus souvent, agir en aucune façon, et elle le laisse en l'état où elle le trouve ; ainsi, s'il était assis, il demeure assis ; si les mains étaient ouvertes, elles demeurent ouvertes ; et si elles étaient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps ; il se trouble seulement, et bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme si l'on nous parlait de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu ; car il me semble qu'alors on ne voit, on

n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu, qui prive les puissances de leurs fondions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je réponds que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou pour mieux, dire Dieu l'abîme en lui ; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paraît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un cadran solaire qui ne s'arrête jamais. Ce divin soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter ; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui est si grande, quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter, la volonté, qui continue d'être abîmée en Dieu, demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est tout occupée, et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur de conserver la volonté dans le calme, sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'âme se trouve en cet état, on a d'ordinaire les yeux fermes, quoiqu'on ne voulût pas les fermer ; et s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entièrement incapable d'agir, et même après que ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, sont réunies, il ne le peut que faiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur ne s'étonne donc point de se trouver durant plusieurs heures dans cette impuissance, et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errants et vagabonds. Il est

vrai que, pour l'ordinaire, ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles ; mais elles sont comme un homme qui, après avoir longtemps dormi et longtemps songé, n'est encore qu'à demi-réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci, parce que je sais qu'il y a quelques personnes, et même dans cette maison, que Notre-Seigneur favorise de semblables grâces, et que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas savants, que, dans ces ravissements, ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion, comme je le dirai dans la suite, que ce que ces personnes souffrent lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être je ne sais pas ce que je dis ; mais vous verrez, mon père, si je rencontre bien en quelque chose, puisque Notre-Seigneur vous en a donné l'intelligence par votre propre expérience, quoique ce ne soit pas depuis si longtemps que vous ayez pu le remarquer aussi souvent que moi.

Je dis donc que le corps demeure si faible, à cause que l'âme le tire après elle, que, quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le mouvoir, je n'ai pu en venir à bout ; et les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer, était malade et travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent, durant un jour ou deux, et même durant trois jours, après qu'il est passé, tellement abîmées en Dieu, et comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'âme ressent alors, c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde ; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel ; elle est comme un vaillant capitaine qui ne se contente pas de déplier l'étendard de la croix de Jésus-Christ, mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où, victorieux,

trionphant, et n'avant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls, où ils souhaiteraient de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin maître

On voit clairement, d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde ; on n'a, et on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier, devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante, n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur et de son roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même, il ne voudrait pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel qu'il lui a commandé de cultiver ; il laisse à ce grand prince de départir à qui il lui plaît les fruits qu'il produit ; il ne veut plus rien avoir de propre, et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

C'est ainsi que cela se passe, et ce sont là les effets que ces ravissements produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisaient pas, et que l'âme n'en tirât pas ces avantages, non-seulement je douterais qu'ils vinssent de Dieu, mais je craindrais fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

Je sais par expérience que dans les ravissements dont Dieu est l'auteur, quoiqu'ils ne durent qu'une heure, et moins encore, l'âme se trouve tellement élevée, libre, et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connaît plus elle-même, ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur ; tout ce qu'elle en peut comprendre, c'est qu'elle n'y a point de part, et qu'elle connaît clairement les extrêmes avantages qu'elle tire de ces heureux ravissements. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine à ajouter foi aux changements que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ces grâces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étaient auparavant lâches et faibles, on les voit devenir en un moment si ferventes et si courageuses, que, ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de si difficile

qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voient un si soudain changement s'imaginent que c'est une tentation et une folie ; mais ils ne s'en étonneraient pas, et changeraient bientôt de sentiment, s'ils savaient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces âmes tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui la leur donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

Je crois que, lorsque une âme est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvements de ce souverain monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujettie. O mon Dieu ! que l'on voit clairement par là le sujet qu'avait David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous priait de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes ; car qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même ? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit.

Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être attachée à aucune par affection ? quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées ? quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle était ? et qui pourrait exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement si ce sont des personnes d'oraison, et que Dieu favorise de ces grâces ? Elle voudrait élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connaître leur égarement, et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme. Ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte, sans pouvoir y résister, et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime, afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée, comme eux, durant si longtemps.

Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur ; elle admire que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables ; elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu ; et elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisait cas des richesses, et en désirait. Je n'ai jamais eu, grâces à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts ; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvait, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les priserais extrêmement ; mais je vois, au contraire, qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses que l'on recherche avec tant de passion ? est-ce une chose de grande valeur ? est-ce une chose durable ? est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée ? N'est-ce pas, au contraire, acheter très-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, et souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais ? Que de désordres seraient donc bannis du monde, que d'embarras on éviterait, et combien grande serait l'amitié qui nous unirait les uns avec les autres, si chacun s'accordait à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse, et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur ne remplissait plus, comme il fait, tout de confusion et de trouble ! Je suis persuadée que ce serait un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs ; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet ; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les

toiles des araignées et que la poussière, parce qu'un rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil, qui l'éclairé et l'illumine de telle sorte, que, quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches ; de même qu'une eau, qui semblait fort claire avant que le soleil eût paru, se voit mêlée d'infinies impuretés, comme autant d'atomes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'âme fût dans le ravissement et dans l'extase, elle croyait travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu ; mais le soleil de justice ne lui fait pas plus tôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si défectueuse, qu'elle voudrait les fermer, ainsi qu'un jeune aiglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil ; et elle en voit néanmoins assez, pour connaître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux ?* elle ne saurait regarder cet être éternel, sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée et si épouvantée des merveilles qu'elle voit, et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même ni de souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sait que c'est au seigneur du jardin d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble, comme appartenant à lui seul ; et qu'ainsi n'y ayant aucune part et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référé à lui et pour sa gloire. Car comment pourrait-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement que, quelque résistance qu'elle y voulût faire, il ne serait pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité ?

CHAPITRE XXI.

La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.

Pour achever ce que j'avais commencé de traiter dans le chapitre précédent, je dis, que lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné ; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître, et sait que rien ne se pouvant cacher à sa connaissance, elle ne saurait le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'était que dissimulation ; et quel moyen de vivre parmi tant de déguisements et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre ? Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité ! et combien serait-il plus avantageux aux rois de posséder ce bonheur, que de commander à tant de provinces ! Quel ordre ne régnerait pas dans leurs états, et quels maux n'empêcheraient-ils pas d'arriver, lorsqu'ils n'appréhenderaient point de perdre, pour l'amour de Dieu, s'il en était besoin, l'honneur et la vie ! et combien sont-ils plus obligés que leurs sujets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ! Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devrait-il pas leur faire hasarder mille royaumes, s'ils les avaient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une âme ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste plus que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire ?

« Seigneur, mon Dieu, quand vous m'auriez élevée dans une

condition qui me donnerait droit de publier de si grandes vérités, on ne me croirait pas plus que plusieurs autres qui sont plus capables que moi d'en faire connaître l'extrême importance ; mais je me satisferais au moins moi-même ; et il me semble que je donnerais de bon cœur ma vie pour un tel sujet. Je n'oserais néanmoins répondre de moi, tant ma faiblesse et ma misère donnent peu lieu de se fier à mes paroles, quoique le mouvement qui me pousse a désirer de faire entendre cela à ceux qui gouvernent soit si violent, qu'il me dévore et me consume. Tout ce que je puis faire, mon Dieu, est d'avoir recours, pour vous prier de remédier à tant de maux. Vous savez, Seigneur, que je consentirais avec joie d'être privée de toutes les grâces que vous m'avez faites, pourvu que vous me missiez en état de ne vous plus offenser, et de pouvoir inspirer ce sentiment aux rois et aux princes ; parce que, s'ils l'avaient, il leur serait impossible de consentir à tant de maux qui se commettent sous leur autorité, et de ne pas faire de très-grands biens. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connaissent quels sont leurs devoirs, et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligés de faire, pour répondre aux faveurs dont ils vous sont redevables, et qui sont si grandes que vous ne les élevez pas seulement sur la terre au-dessus du reste des autres hommes, mais que, comme on le dit, lorsqu'ils passent de ce monde dans un autre, vous en donnez des marques par des signes qui paraissent dans le ciel ; ce qui me ferait souhaiter, mon Sauveur, que de même que si cela est véritable, il y aurait quelque rapport en ce qui se passe en leur mort et ce qui se passa en la vôtre, ils s'efforçassent d'imiter la sainteté de votre vie. »

Mais ne me trouvez-vous point trop hardie, mon père, d'oser parler de la sorte ? Si cela est, déchirez, s'il vous plaît, ce papier aussitôt que vous l'aurez lu ; et excusez la passion avec laquelle je désirerais de pouvoir contribuer en quelque chose au salut de ces personnes sacrées, qui sont les images de Dieu, et pour qui je le prie sans cesse, puisque cette passion est si grande, que si je pouvais leur parler de vive voix, et que je crusse qu'ils ajouteraient foi à mes paroles, je leur parlerais encore avec plus de hardiesse que je ne vous

écris ceci. Je souhaiterais même souvent de donner ma vie pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, et je croirais beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre ?

Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les désirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets ; elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant ; mais ma douleur en cela est que ces occasions de travailler pour le servir ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis. « Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que je puisse vous rendre quelque service. D'autres femmes vous ont témoigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez point, parce que vous voyez que tout ce que je fais ne consiste qu'en des paroles et en des désirs ; et je ne puis pas seulement me bien expliquer, à cause que peut-être j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à fortifier mon âme, afin de la rendre capable de faire quelque chose pour votre service ; car quel moyen de souffrir plus longtemps de vous tant devoir, sans vous rien payer ? Ne permettez pas que je me présente toujours ainsi devant vous avec les mains vides. Je désire, quoi qu'il m'en coûte, de vous satisfaire, et je sais qu'il n'y a point de bonnes œuvres que vous laissiez sans récompense. Je vous ai donné ma vie, mon honneur et ma volonté ; disposez donc de moi selon la vôtre, puisque je suis à vous absolument et sans réserve. Je sais, Seigneur, que je ne puis rien de moi-même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait la grâce de m'attirer à vous, et de me donner la connaissance de la vérité, vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossible ; au lieu que, pour peu que vous m'abandonniez, je me trouverais comme j'étais,

c'est-à-dire dans le chemin de l'enfer. »

Quelle douleur égale à celle d'une âme qui, après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec, le monde, à paraître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre et dérèglement, et à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps ! Tout la lasse, tout l'ennuie ; et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, et la misère de cette vie ; elle connaît avec combien de raison saint Paul demandait à Dieu de l'en délivrer ; elle élève sa voix avec lui, comme je l'ai dit ailleurs, pour le prier de la mettre en liberté ; et ses paroles sont souvent accompagnées de mouvements si violents, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère ; et ce qui l'afflige encore davantage, est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité ; tous, au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitent de vivre.

Que si nous étions détachés de tout, et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminuerait-il dans notre esprit l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité, et étant si incertaine de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en rendent indigne, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil, quel a dû être le sentiment des saints ? quel a été celui de saint Paul, de la Magdeleine, et d'autres qui brûlaient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de

ces désirs, j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devraient l'être en effet, puisque leur profession, et le long temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection, les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu connaît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins ; car, au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne saurait s'en assurer cause qu'ils ne sont pas confirmés par les oeuvres ; mais on croît en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées ; ce qui demande un peu de temps : et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'âme, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai néanmoins que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissements, que l'âme peut, sans un grand travail, acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il agit, sans qu'elle puisse, ce me semble, y rien contribuer de sa part ; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance, et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement ; mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail ; au lieu qu'ici c'est eu peu de temps, et sans que nous y contribuions en rien, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'âme au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoique cette âme ne s'en soit pas rendue la plus digne que j'avais fait ; ce qui est le plus que l'on puisse dire, puisque l'on ne saurait moins y contribuer que j'y avais contribué. Que si l'on m'en demande la raison, je n'en sais pas d'autre, sinon que c'est la volonté de ce souverain monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît, et qu'ainsi, encore

que cette âme ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose et là lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel, que Dieu fait de si grandes grâces, quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très-libéralement ceux qui travaillent avec grand soin, et qui tâchent de se détacher de l'affection de toutes les créatures ; mais c'est parce qu'il veut quelquefois faire connaître la grandeur infinie de son pouvoir, en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur, au lieu qu'étant auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres, qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettait contre lui.

Lorsqu'une âme est en cet état, elle connaît si clairement la vérité, et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfants, et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont, et être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sait très-bien que, si au contraire ils méprisaient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et leur état, ils profiteraient plus en un jour qu'ils ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Ainsi l'âme se trouve dans un état très-pénible, et marche sans cesse dans un chemin plein de croix ; mais elle y fait un si grand progrès, que lorsque ceux qui ont connaissance de sa vertu croient qu'il ne se peut rien ajouter, Dieu, qui prend plaisir de la combler de nouvelles grâces, la fait passer encore plus avant. Il est l'âme de cette âme ; il en prend un soin tout particulier, il l'éclairé de ses lumières ; il veille sans cesse sur sa conduite, pour l'empêcher de l'offenser ; il la favorise de ses grâces, et l'excite à le servir.

Lorsqu'il eut plu à sa divine majesté de me faire une si grande faveur, tous mes maux s'évanouirent ; la force qu'il me donna les dissipa ; et non-seulement je ne recevais plus de préjudice de me

trouver dans les occasions, et avec les personnes qui me nuisaient auparavant, mais j'en tirais du profit ; tout me servait pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connaître les obligations que je lui avais.

Je voyais donc bien que cette force ne venant point de moi, j'en étais redevable à la seule bonté de Dieu ; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissements, elle a toujours été en augmentant ; il m'a tenu par la main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je connais manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi je suis persuadée que, pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes grâces marche avec humilité et avec crainte, qu'elle reconnaisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté, et qu'elle n'y a presque rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, et en tirer plus de profit que dédommage.

Dieu choisit ainsi certaines âmes, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part, afin de les rendre capables de servir d'autres, et leur communique alors de grands secrets. Elles ont, dans ces ravissements et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, et leur font encore mieux connaître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paie avec tant d'usure, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait

été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

DE L'Oraison.

Je remarquerai ici une chose qui me paraît importante, et qui pourra, mon père, si vous l'approuvez, servir d'un avis utile à quelques personnes : c'est que l'on voit dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'encore qu'une âme ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé, à cause que c'est une chose surnaturelle, et que Dieu seul opère en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, et s'être avancée dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'âme ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent expressément de ne rien imaginer de corporel, et de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jésus-Christ embrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres lors de son ascension dans le ciel avant la venue du Saint-Esprit ; mais il me semble que si les Apôtres eussent cru dès lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble, la vue de son humanité n'aurait pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation, puisqu'il n'a rien dit de cela à sa sainte Mère, quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne saurait qu'y nuire, et que tout ce qu'on doit tâcher de faire est de se considérer comme environné de toutes parts, et tout abîmé en lui. Cette dernière pensée se peut, à mon avis, pratiquer quelquefois utilement ; mais quant à se séparer de Jésus-Christ, en se séparant de la vue de sa sacrée humanité et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et du reste des choses créées, c'est ce que je ne saurais du tout souffrir, et je le prie de me faire la grâce de bien

m'expliquer sur ce sujet. Je ne prétends pas disputer contre les auteurs de ces livres ; je sais qu'ils sont savants et spirituels, qu'ils ne parlent pas sans savoir sur quoi ils se fondent, et que Dieu se sert de divers moyens pour attirer des âmes à lui, comme il lui a plu d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste, je veux seulement rapporter ici le péril où je me trouvais, pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouvais dans ces livres. Je n'ai pas de peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union sans passer aux ravissements, aux visions, et autres grâces extraordinaires que Dieu fait à quelques âmes, estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres, ainsi que j'en étais persuadée. Mais si j'en fusse demeurée là, et n'eusse point changé de sentiment, je ne serais jamais arrivée à l'état où il a plu à Dieu de me mettre, parce qu'à mon avis, il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompai-je moi-même, et l'on en pourra juger par ce que je vais dire.

N'ayant point alors de directeur, je croyais que la lecture de ces livres pourrait peu à peu m'instruire ; mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence, ils ne m'auraient guère servi, parce que ce qu'ils m'apprenaient n'était presque rien, jusqu'à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre expérience. Ainsi je ne savais ce que je faisais ; et, quand je commençais à entrer un peu dans l'oraison de quiétude, je tâchais d'éloigner de ma pensée toutes les choses corporelles, et n'osais élever mon âme à Dieu, parce qu'étant toujours si imparfaite, je croyais qu'il y aurait en cela trop de hardiesse. Je sentais néanmoins, ce me semblait, la présence de Dieu ; en quoi je ne me trompais pas, et faisais tout ce que je pouvais pour ne pas m'éloigner de lui. Comme la satisfaction et l'avantage que l'on croit trouver dans cette manière d'oraison la rendent très-agréable, rien n'aurait été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de Notre-Seigneur à cause qu'il me paraissait que ce m'aurait été un obstacle au contentement dont je jouissais. « O Dieu de mon âme, Jésus-Christ crucifié, qui êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de cette folle imagination que

j'avais alors, parce que je ne puis la considérer que comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce ne fût que par ignorance. »

Lorsque ceci m'arriva, Dieu ne m'avait point encore donné de ravissements ni de visions, et j'avais toujours eu auparavant une grande dévotion à cette humanité sacrée de Notre-Seigneur. Je ne demeurai guère dans cette erreur, et n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la présence de Jésus-Christ, principalement quand je communie, et je voudrais alors toujours avoir quelqu'une de ses images devant mes yeux, afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon âme. « Est-il possible, ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit durant seulement une seule heure, que vous m'auriez été un obstacle pour m'avancer dans la piété ! et quel bien ai-je reçu, si ce n'est par vous, qui êtes la source éternelle de tous les biens ? Je ne veux pas croire que j'aie péché en cela ; ce me serait une trop grande douleur. Je suis persuadée de n'avoir failli que par ignorance, et qu'ainsi vous voulûtes y remédier par votre bonté, en faisant que l'on me tirât de cette erreur, et en vous montrant depuis tant de fois à moi, comme je le dirai dans la suite, afin de me faire encore mieux connaître la grandeur de mon aveuglement, et qu'après l'avoir dit, comme j'ai l'ait à tant de personnes, je le déclarasse encore ici. J'attribue à cette cause ce que la plupart de ceux qui arrivent jusqu'à l'oraison d'union ne passent pas plus avant, et ne jouissent pas d'une grande liberté d'esprit. »

Deux raisons me le font croire, quoique peut-être je me trompe ; mais je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, m'étant très-mal trouvée de détourner ainsi ma vue de l'humanité de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il m'ait fait connaître ma faute : car les contentements et les consolations que je recevais n'étaient que par intervalles, à cause que je ne me trouvais pas, au sortir de l'oraison, dans la compagnie de Jésus-Christ, comme j'ai fait depuis, et qu'ainsi je n'avais pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux et les tentations.

La première de ces deux raisons est qu'il y avait en cela un défaut d'humilité, quoiqu'il fût si caché que je ne m'en apercevais point. Car qui est celui qui, encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en pénitences, en prières, et souffert toutes les persécutions imaginables, sera, comme je l'étais, si superbe et si misérable, que de ne pas se trouver trop dignement récompensé, lorsque Notre-Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix ? Quel autre que moi aurait été capable de ne pas se contenter d'une si grande faveur, ainsi que je n'en étais pas alors satisfaite, parce que j'étais si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui aurait dû me profiler ?

Que si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourments de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté de ceux à qui il avait fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang, et abandonné de ses Apôtres, parce que ce nous serait une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, l'ayant maintenant si près de nous dans l'Eucharistie, plein de gloire, et tel qu'il était lorsqu'avant de monter dans le ciel il animait et encourageait les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui ? S'il semble, ô mon Sauveur, par la faveur, que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans ce très-saint et auguste sacrement, que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter, comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir ? Lorsque je vous offends, je ne vous connaissais pas bien encore ; mais qu'après vous avoir connu, je me sois éloignée de vous dans la créance de prendre un meilleur chemin, c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'était-ce pas, au contraire, m'égarer entièrement ; et cet égarement n'aurait-il pas toujours duré, si vous ne m'eussiez remise par votre bonté dans la bonne voie, et donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous, parce qu'on ne peut rien appréhender en la compagnie d'un protecteur tout-puissant, et qui est la source de tous les biens ?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes

avec joie, me voyant en la compagnie d'un ami si généreux, qu'il ne manque jamais de nous assister, et d'un capitaine si vaillant, qu'il s'expose le premier au péril pour nous en garantir et pour nous sauver. J'ai connu clairement que, pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui demandions et les recevions par Jésus-Christ, son fils, Dieu et homme, en qui il a dit qu'il prenait son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois ; Notre-Seigneur me l'a dit lui-même ; et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir, et la porte par laquelle nous devons entrer, si nous désirons que sa suprême majesté nous révèle de grands secrets.

Aussi, mon père, quoique vous soyez arrivé au comble de la contemplation, ne prenez point, s'il vous plaît, un autre chemin ; on ne s'égare jamais en le suivant. C'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle ; et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis de ce monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui ! ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur ? et depuis que j'ai connu cette vérité, et considéré avec soin la vie de quelques saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance ; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité ; dans sainte Catherine de Sienne, par la dévotion qu'elle y avait, et dans plusieurs saints dont vous êtes, mon père, beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent ; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de

l'oraison ; car il est évident que jusque-là il faut chercher le Créateur par les créatures, selon la grâce que Notre-Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, et que je voudrais pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne saurait trop le remarquer, c'est que l'on ne doit mettre en ce rang la très-sacrée humanité de Jésus-Christ.

Lorsque Dieu suspend toutes les puissances de l'âme, de la sorte que nous avons vu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité, il est évident que, quand même nous ne le voudrions pas, nous perdons alors cette présence de l'humanité de Jésus-Christ ; mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heureuse perte, puisque nous acquérons par elle un bonheur encore plus grand que celui qu'il nous paraît avoir perdu. Car l'âme s'occupe alors tout entière à aimer celui que son entendement avait travaillé à lui faire connaître ; elle aime ce qu'elle ne-comprenait point auparavant, et possède un bien dont elle ne pouvait jouir qu'en se perdant elle-même, comme je l'ai dit, pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de notre vue cette très-sainte humanité de Jésus-Christ, c'est ce que je répète encore ne pouvoir du tout approuver, parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air, comme l'on dit d'ordinaire, et sans appui, quoique l'on s'imagine être plein de Dieu.

Puisque nous sommes hommes, il nous importe extrêmement, durant que nous sommes en cette vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme aussi bien que comme Dieu, qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier, j'avais déjà commencé à dire que l'âme ne peut, sans quelque petit défaut d'humilité vouloir s'élever plus haut que Notre-Seigneur ne l'élève, en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa méditation une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de Jésus-Christ, et prétendre de ressembler à Magdeleine, avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut, dès le premier jour, lui accorder cette grâce, il n'y a point alors sujet de craindre ; mais quant à nous, humilions-nous, comme je crois l'avoir déjà dit ; car, encore que ce petit-défaut d'humilité paraisse

n'être presque rien, il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des anges, mais des hommes revêtus d'un corps mortel, nous ne pourrions pas, sans folie, vouloir passer pour des anges, tandis que nous sommes encore sur la terre, et aussi enfoncés que je l'étais dans les misères de cette vie. Ainsi, bien que quelquefois notre âme soit-pleine de l'esprit de Dieu, que, s'élevant au-dessus d'elle-même, elle n'a pas besoin pour se recueillir de considérer aucune des choses créées, elle en a d'ordinaire besoin pour arrêter ses pensées, et particulièrement dans les peines, les travaux, les persécutions et les sécheresses qui troublent sa tranquillité et son repos. Car, nous représentant alors que Jésus-Christ a souffert en qualité d'homme les mêmes peines, nous éprouvons combien son assistance nous est nécessaire ; et il nous sera facile de nous trouver ainsi proches de lui, si nous nous y accoutumons. Il arrivera néanmoins peut-être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire ; et alors on éprouvera quel est l'avantage de ne point rechercher des consolations spirituelles, et qu'au contraire il y en a un très-grand d'être toujours résolu, quoi qu'il arrive, d'embrasser de bon cœur la croix. Notre divin Sauveur ne s'est-il pas-vu privé de toute consolation ? et si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux, devons-nous les imiter ? Il s'éloigne et s'approche de nous, et élève notre âme au-dessus d'elle-même, selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts sont vains sans son assistance, et nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une âme prendre avec tant d'humilité son Fils pour médiateur auprès de lui, que, lorsqu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation, elle s'en reconnaisse si indigne, qu'elle lui dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Je l'ai éprouvé, et ce fut la conduite que Dieu a tenue envers moi. D'autres prendront un autre chemin ; tout ce que je puis comprendre de celui-ci, est que cet édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces grâces signalées,

dont je parlerai dans la suite, que quand j'étais dans une telle confusion de me voir si imparfaite et si misérable, que je ne savais que devenir ; et c'était alors que, pour m'aider à me connaître moi-même, il me faisait entendre des choses que je n'eusse jamais pu m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union l'âme veut s'efforcer d'y contribuer, quoiqu'il lui paraisse sur l'heure que cela lui sert, elle tombera bientôt, et apprendra par sa chute qu'elle avait bâti sur un mauvais fondement. J'appréhende même beaucoup pour elle qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit, qui consiste à ne chercher aucune consolation non-seulement dans les choses de la terre, auxquelles elle doit déjà avoir renoncé, mais dans l'oraison ; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance, et à demeurer tranquille dans ses travaux et ses sécheresses, sans s'en inquiéter, quoiqu'elle les sente, ni s'en tourmenter, ainsi que font certaines personnes qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, et si elles n'ont une dévotion sensible, comme si elles pouvaient, par leur travail, mériter un si grand bien. Je ne prétends pas néanmoins que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu ; je dis seulement que, quand même on n'aurait pas une seule bonne pensée, il ne faut pas pour cela se désespérer ; car étant, comme nous sommes, des serviteurs inutiles, ne serait-ce pas nous flatter que de nous croire propres à quelque chose ? Dieu veut, pour nous faire connaître notre impuissance, nous rendre semblables à de petits ânes, qui, encore qu'ils aient les yeux bandés, et ne sachant ce qu'ils font, lorsqu'ils tournent la roue de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine et tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, et nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie ; sinon, servons-le avec

plaisir dans les emplois les plus bas et les plus vils, sans être si hardis que. de nous asseoir aux premières places, ainsi que je. l'ai dit ailleurs. Ilsait mieux que nous à quoi nous sommes propres ; et, après lui avoir donné notre volonté, devons-nous prétendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon notre fantaisie ? Cela nous serait moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison, et nous nuirait bien davantage, parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix, peut-il, par les efforts qu'il fait pour chanter, la rendre bonne ? Et s'il l'a bonne naturellement, quel besoin a-t-il de se tourmenter ? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses grâces, mais avec soumission et confiance en sa bonté. Puisqu'il nous permet d'être aux pieds de Jésus-Christ, tâchons de n'en point partir ; demeurons-y eu quelque manière que ce soit, à l'imitation de la Magdeleine ; et, quand notre âme sera plus forte, il la conduira dans le désert.

C'est, mon père, ce que je vous conseille de faire jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi et qui en ait plus d'expérience ; mais, si ce sont des personnes qui ne fassent. que de commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, ne les croyez pas, parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. Oh ! que Dieu, quand il lui plaît, fait, sans ces petits secours, voir manifestement sa puissance ! quoi que nous puissions faire, et quelque résistance que nous y apportions, il enlève notre âme comme un géant enlèverait une paille. Que s'il voulait qu'un crapaud volât, peut-on croire qu'il attendrait que cet animal prît par lui-même l'essor pour s'élever vers le ciel ? et n'est-il pas encore plus difficile à notre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle, étant comme il est tout chargé de terre et arrêté par mille et mille autres obstacles ? car, bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que le crapaud, le. péché l'a tellement enfoncé dans la fange, qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a

porté à nous faire tant de grâces, et combien grand est celui que son Père éternel nous a témoigné, en nous donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils ; car l'amour attire l'amour. Ainsi, quoique nous ne fassions que de commencer, et soyons de grands pécheurs, nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire, afin de nous exciter à aimer Dieu, puisque, s'il nous fait une fois la grâce de nous imprimer cela dans le cœur, nous nous verrons bientôt en état de ne rien trouver de difficile pour son service. Je le prie de vouloir, par l'amour qu'il a pour nous, et par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie, nous remplir de cette sainte ardeur qu'il sait nous être si nécessaire.

Je voudrais bien, mon père, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une âme, que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus, comme apparemment elle aurait sujet de l'espérer, puisqu'il semble qu'une grâce si extraordinaire qu'est celle des ravissements doit la détacher de tous les sentiments de la terre, et peut la sanctifier en un moment ? J'avoue que j'en ignore la raison ; mais je sais bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissements, lorsqu'ils ne durent qu'un clin d'œil et ne se sentent que par les effets, et entre la force que l'âme en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'âme ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Magdeleine ; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles, et que nous devons croire que, même dès cette vie, il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

Cette comparaison m'est ainsi venue dans l'esprit : que ces grâces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service ; que celles qui n'en mangent qu'un peu ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agréable ; que ceux qui en mangent davantage s'en

nourrissent, que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur et de la force ; et que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait, par l'avantage que l'on en reçoit, mépriser toutes les autres ; le plaisir que l'on y trouve étant si grand, que l'on ne voudrait pour rien au monde perdre, par le mélange d'une autre nourriture, le goût d'une viande si délicieuse à l'âme. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un saint ; mais qu'en y demeurant longtemps, on peut, avec l'assistance de Dieu, se rendre semblable à lui ? Enfin tout dépend de ce souverain maître de nos cœurs ; il favorise de ses grâces qui il lui plaît et quand il lui plaît ; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir, d'en faire l'estime qu'elles méritent, et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

Il me paraît aussi que Dieu, pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se faisant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire, et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle était comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir, et semble leur dire : Ouvrez les yeux et regardez ; ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens infinis dont je suis la source. Ce qui montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment ; et, lorsqu'ils reçoivent ses grâces comme ils doivent, il ne les honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux ; car il aime ceux qui l'aiment ; eh ! qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé ? quel ami lui est comparable. ?

« Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles pour faire entendre quelles sont vos libéralités envers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et ce que perdent au contraire ceux qui étant arrivés à un état aussi heureux que celui dont j'ai parlé, demeurent encore attachés à eux-mêmes ? Ne permettez pas, mon Sauveur, qu'un si grand malheur m'arrive après la grâce que vous m'avez faite de me vouloir honorer de votre présence, et comme prendre quelque repos dans une âme aussi indigne qu'est la mienne de vous recevoir. »

Je vous supplie encore, mon père, que si vous conférez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison avec des personnes aussi spirituelles, de prendre garde qu'elles le soient véritablement ; parce que, si elles ne connaissent en cela qu'une seule voie et qu'elles soient demeurées à moitié chemin, elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bientôt à un état fort sublime, et il leur paraît alors que les autres pourront aussi facilement qu'eux y arriver, sans se servir de l'entendement et de la considération des choses corporelles. Ainsi ils font que ces âmes demeurent sèches et arides ; et d'autres se trouvant avoir un peu d'oraison de quiétude, s'imaginent de pouvoir aussitôt passer aux manières d'oraison plus sublimes ; ce qui les fait reculer au lieu d'avancer, et montre que l'on a besoin en toutes choses de discrétion et d'expérience. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous les donner !

CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale.

Je reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'en étais demeurée, et je crains que cette interruption n'ait trop duré ; mais je l'ai crue à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que jusque-là je vivais de ma propre vie ; mais depuis ce que j'ai rapporté des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison, il me paraît que c'est Dieu qui a vécu en moi, parce que je ne puis douter qu'il m'aurait autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais de m'avoir ainsi délivrée de moi-même !

Lorsque je commençai, comme je l'ai déjà dit, à fuir les occasions de lui déplaire et à m'appliquer davantage à l'oraison, il commença à me favoriser de ces grâces si extraordinaires ; et il me

paraissait qu'il voulait que je désirasse de les recevoir. Il me donnait plus fréquemment l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union, qui durait beaucoup.

Comme dans ce même temps le démon avait trompé des femmes par de grandes illusions, je commençai à appréhender que cet extrême contentement dont je jouissais dans l'oraison n'en fût une ; et je ne pouvais d'un autre côté douter qu'il ne vînt de Dieu, parce qu'au sortir de la prière, je me trouvais meilleure et plus forte qu'auparavant ; mais il ne m'arrivait pas plus tôt quelque distraction, que je recommençais de craindre que ce ne fût le démon qui voulait me faire croire qu'il m'était avantageux de ne me point servir de l'entendement, afin de me porter, par cet artifice, à abandonner l'oraison mentale, et m'empêcher de penser à la passion de Notre-Seigneur ; en quoi mon peu de lumière me persuadait que j'aurais plus perdu que je ne gagnais dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes ténèbres, afin que je ne l'offensasse plus, et me faire connaître combien je lui étais redevable, cette crainte s'augmenta de telle sorte qu'elle m'obligea de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pusse parler. J'en connaissais déjà quelques-unes, car j'avais su qu'il était arrivé des pères de la Compagnie de Jésus, auxquels j'étais fort affectionnée sans en connaître néanmoins aucun, mais seulement sur ce que l'on m'avait dit de leur façon de vivre et de leur manière d'oraison ; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler, ni ne me sentais pas la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneraient ; ce qui augmentait encore mon appréhension et ma peine, parce qu'il me semblait qu'étant telle que j'étais, il n'y avait guère d'apparence de traiter avec eux.

Ces appréhensions et ces peines continuèrent durant quelque temps ; mais enfin, après tant de combats qui se passèrent dans mon esprit, je résolus, pour ne rien oublier de ce qui dépendait de moi, afin de ne point offenser Dieu, de parler à quelque personne spirituelle de la manière de mon oraison, pour connaître par son moyen s'il y avait de l'erreur, à cause, comme je l'ai dit, que ma faiblesse me donnait sujet de craindre. Mais quelle tromperie, mon

Dieu, peut être plus grande que de s'éloigner comme je faisais de ce qui est excellent par le désir d'être meilleure ?,

Ce que je ne pouvais gagner de moi-même de faire une chose qui m'aurait été si utile, montre combien grands sont les efforts du démon, pour empêcher ceux qui commencent d'embrasser la vertu de communiquer avec des serviteurs de Dieu, parce qu'il sait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi je ne pouvais m'y résoudre ; j'attendais que je fusse meilleure, de même que quand je cessai de faire oraison ; et j'en serais peut-être toujours demeurée là, étant si avant engagée dans ces choses qui, bien que mauvaises en effet, me paraissent si peu importantes, que je n'aurais jamais compris combien elles m'étaient préjudiciables, si on ne me l'eût fait connaître, et donné la main pour m'aider à me relever. Soyez béni à jamais, mon Sauveur, d'avoir été le premier qui me secourûtes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançais dans l'oraison, et plus ma crainte augmentait, je crus qu'il y avait en cela quelque grand bien ou quelque grand mal ; car je connaissais clairement que c'était une chose surnaturelle, parce que je ne pouvais ni résister à ces mouvements, ni les avoir quand je l'aurais voulu. Ainsi je pensais que le mieux que je pouvais faire, pour n'avoir rien sur ma conscience, était d'éviter toutes les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne serait qu'en des choses vénielles, puisque, si ce qui se passait en moi venait de son esprit, je profiterais beaucoup de cette conduite, et que, si c'était une tentation du démon, lui seul y perdrait et non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priaïis continuellement Notre-Seigneur de m'assister ; et, quelques jours s'étant passés de la sorte, je reconnus que je n'étais pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnaient certaines choses qui, bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elles-mêmes, étaient capables de ruiner tout ce que je faisais de bien.

Lorsque j'étais dans ces pensées, j'appris qu'il y avait en ce lieu là un prêtre savant, et dont Notre-Seigneur commençait à faire éclater

la vertu et la sainteté. Je désirai de le voir et employai pour cela un gentilhomme éminent en vertu qui demeurerait aussi au même lieu. Il est marié, mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit exemplaire ; sa bonté est si grande, sa charité si ardente et son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout, et il est aimé et révééré avec raison de tout le monde, à cause des avantages que plusieurs âmes ont reçus par son moyen ; car les talents dont Dieu l'a favorisé sont tels, qu'encore que sa condition ne paraisse pas favorable pour les employer, ils ne sauraient demeurer inutiles. Il a extrêmement d'esprit, il n'y a rien dont il ne soit capable ; sa conversation est si douce et si agréable, que, se trouvant jointe à une vie si sainte, il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite, et il ne s'en sert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut, par sa sage conduite, l'une des premières causes de mon salut, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'occupait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait porter. Sa femme, qui était aussi une grande servante de Dieu, était si charitable, qu'elle n'avait garde de le détourner de faire de bonnes œuvres ; et elle témoignait en tout être si digne de lui, qu'il paraissait que c'était un présent qu'il avait reçu de la main de Dieu. Il y avait alliance entre leurs parents et les miens, et ils avaient une étroite liaison avec un autre gentilhomme aussi très-vertueux, qui avait épousé une de mes cousines, et qui était fort ami de l'ecclésiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen que ce bon prêtre vint me voir, et je me trouvai dans une très-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon âme et de mon oraison, et voulus me confesser à lui et le prendre pour mon directeur ; mais il s'en excusa sur ses occupations qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais, et telle que j'aurais dû être. Ainsi il voulut me porter tout d'un coup à une aussi grande perfection que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans

différer à de petites choses dont je ne me sentais pas avoir la force de me dégager tout-à-fait si promptement, m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimait pouvoir se faire à l'heure même avait besoin de plus de temps ; et enfin je reconnus que les moyens qu'il me proposait ne m'étaient pas propres et n'étaient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étais, puisqu'encore que Dieu me favorisât de tant de grâces, je n'étais que dans les commencements de la vertu et des mortifications ; et je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui, il n'eût jamais remédié à mes maux, parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseillait, et de ne le pouvoir, ce me semblait, était si grande qu'elle m'aurait fait tout abandonner et jeter dans le désespoir. Sur quoi j'admire quelquefois comment il peut se faire que ce saint ecclésiastique, ayant une grâce si particulière pour commencer à avancer les âmes dans la piété, Dieu ne permît pas qu'il connût l'état de la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Mais je vois bien maintenant que ce fut pour mon plus grand bien, et afin de me donner la connaissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de Jésus.

Ce saint gentilhomme dont j'ai premièrement parlé me promit alors de venir quelquefois me voir, et fît paraître par là combien grande était son humilité de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étais. Il commença par m'encourager et me dire que je ne devais pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacherait peu à peu des choses auxquelles il me fallait encore renoncer ; comme il le savait par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques-unes, quoiqu'elles parussent fort légères. O humilité ! quel bien ne produisez-vous pas dans une âme où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne reçoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles ! Ce saint, car je pense pouvoir avec raison le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines, me racontait de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadait être en lui de grandes faiblesses ; comme en effet, c'en aurait été en moi dans la profession religieuse que j'avais embrassée ; mais qui, dans celle où il se

trouvait, ne pouvaient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étends sur ces particularités, parce que l'on ne saurait croire, sans l'avoir éprouvé, combien elles sont importantes pour commencer de profiter à une âme, et lui montrer, même avant qu'elle ait des ailes, de quelle manière il faut voler. J'espère, mon Père, de la bonté de Dieu, que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vient de l'humilité et de la charité avec laquelle ce saint gentilhomme remédia à mes imperfections, en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigeasse pas aussitôt entièrement. Il agissait avec une extrême discrétion, se contentait de me faire avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de surmonter et de vaincre les démons. Je conçus une si grande affection pour lui, que nul autre contentement n'égalait en moi celui que je recevais de ses visites ; mais elles étaient rares, et je ne pouvais sans beaucoup de peine, voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire, parce que je croyais que mes péchés en étaient la cause.

Lorsque je lui eus fait connaître mes grandes imperfections, qui étaient peut-être des péchés, quoique je fusse moins imparfaite depuis que j'avais eu sa connaissance et que je lui dis les grâces que Dieu me faisait, afin qu'en les sachant il me donnât les lumières pour en bien user, il me répondit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, puisque de semblables faveurs de Dieu n'étaient que pour des personnes parfaites et mortifiées ; qu'ainsi il ne pouvait s'empêcher de beaucoup craindre pour moi, à cause qu'il lui semblait qu'en certaines choses il y entraît du malin esprit ; qu'il ne voudrait pas néanmoins l'assurer, mais que j'examinasse soigneusement tout ce que je pouvais comprendre de ce qui se passait dans mon oraison, et que je le lui rapportasse. Cela me mit en grande peine, à cause que je ne savais en nulle manière ce que c'était que mon oraison, Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de le pouvoir dire. Ainsi mon affliction fut grande et je répandis quantité de larmes, parce que certainement je désirais de plaire à Dieu et ne

pouvais me persuader que cela vint du démon ; mais la grandeur de mes péchés me faisait craindre que Dieu ne m'aveuglât, pour m'ôter la connaissance de ce qui se passait dans ces faveurs qu'il me faisait.

Je lus des livres qui parlent de l'oraison, pour voir ce qui se passait dans la mienne, et je trouvai dans l'un, qui porte pour titre : *l'Echelle de la montagne*, à l'endroit où il parle de l'union de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que je disais si souvent, que je ne pouvais penser à rien lorsque j'étais dans cette manière d'oraison ; je marquai ces endroits dans le livre, et les donnai à ce gentilhomme, afin que lui et ce saint ecclésiastique, après les avoir considérés, me disent s'ils étaient d'avis que j'abandonnasse entièrement l'oraison, puisqu'au lieu d'en profiter après m'y être occupée durant près de vingt ans, je me trouvais toujours dans le péril et trompée par les illusions du démon. Ce m'était toutefois une grande peine de penser à la quitter quand je me souvenais de l'état déplorable où je m'étais vue lorsque j'avais cessé de la faire. Ainsi, de quelque côté que je me tournasse, ce n'était pour moi que des sujets de douleurs, et j'étais comme une personne qui, se trouvant au milieu d'une rivière, prête à se noyer, ne voit point de lieu où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par là combien grande était ma peine, et j'en ai eu plusieurs autres semblables, comme je le dirai dans la suite, parce qu'encore qu'il ne paraisse pas importer beaucoup, il servira peut-être à faire connaître comment on peut éprouver si c'est par l'esprit de Dieu que l'on agit. Cette peine est assurément fort grande, et il faut user de prudence avec, les personnes qui la souffrent, principalement si ce sont des femmes, à cause de leur faiblesse, et qu'on pourrait extrêmement leur nuire en leur disant clairement que ces consolations et ces douceurs qu'elles ressentent dans l'oraison sont des illusions du démon. Il faut donc marcher en cela avec grande retenue, leur faire éviter toutes les occasions qui pourraient les porter à offenser Dieu, leur recommander extrêmement le secret, et le leur garder à elles-mêmes. J'en parle, parce que je sais combien je me suis mal trouvée de ce que l'on ne me la pas gardé, lorsque ceux à qui je rendais compte de mon

oraison s'en entretenaient avec d'autres, pensant bien faire, et publiaient ainsi des choses qui auraient dû demeurer secrètes. Je veux croire que leur intention était bonne, et que Dieu l'a ainsi permis pour me faire souffrir. Je n'entends pas parler en ceci de ce que je leur disais en confession, mais je dis seulement que, comme je leur rendais compte de mes peines, afin de tirer d'eux quelque lumière, et n'osais rien cacher à des personnes pour qui j'avais tant de confiance et tant de respect, il me semble qu'ils auraient dû me conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec grande discrétion dans la conduite des femmes en les encourageant et en attendant le temps que Notre-Seigneur les assiste, ainsi qu'il m'a assistée. Car étant dans la crainte où j'étais, et travaillée outre cela de grands maux de cœur, ce manque de secret m'aurait pu être préjudiciable, et je ne saurais assez m'étonner qu'il ne l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce gentilhomme, je lui fis une révélation si exacte de ma vie et de mes péchés, qu'encore que je ne pusse me confesser à lui parce qu'il était séculier, je ne laissai pas de lui donner une connaissance très-particulière de ma misère. Il conféra ensuite avec ce bon ecclésiastique ; tous deux examinèrent avec une très-grande charité ce qui me regardait, et pendant quelques jours que cela dura, je faisais de mon côté beaucoup de prières, j'employais beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu, et je souffrais beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendrait. Enfin elle fut qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon, et qu'ils me conseillaient de faire prier quelqu'un des pères de la compagnie de Jésus, qui avaient une très-grande expérience dans les choses spirituelles, de venir me voir ; de lui rendre compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes inclinations avec le plus de clarté que je pourrais, afin d'augmenter encore sa lumière par celle que donne ce sacrement, et d'exécuter ponctuellement ce qu'il m'ordonnerait, parce que, dans le péril où j'étais, j'avais besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte et me mit dans une si grande peine, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes.

Lorsque j'étais dans un tel accablement de douleur et que je ne savais que devenir, je trouvai dans un livre, que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains, ces paroles de saint Paul : *Que Dieu est fidèle, et ne permet jamais que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon.* Cela me consola beaucoup, et je travaillai ensuite à écrire ma confession avec toute l'exactitude et la clarté qu'il me fut possible, sans rien oublier, autant que je puis m'en souvenir, de tout le mal et de tout le bien que j'avais fait. Après avoir achevé, ce me fut une très-grande affliction de trouver d'un côté tant de péchés, et de l'autre presque rien de bon ; et ce ne m'était pas d'ailleurs une petite peine, que l'on vît dans notre maison que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie, parce que la connaissance que j'avais de ma faiblesse me donnait de la défiance de moi-même, et que je jugeais assez que cette action que je faisais m'obligeait à me corriger de mes défauts et à renoncera mes divertissements ; puisqu'autrement, au lieu de tirer de l'avantage de la conduite où je m'engageais, j'en deviendrais encore pire. Ainsi je priai la sacristine et la portière de n'en parler à personne ; mais cette précaution fut inutile, parce que, lorsque l'on vint m'appeler, il se rencontra à la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent, ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser, autant qu'il peut, les bons desseins de ceux qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connaissance de toute ma vie et du fond de mon âme à ce bon religieux, qui était fort sage et fort éclairé, il me rassura dans mes craintes en me disant qu'il voyait manifestement que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, mais qu'il fallait corriger les défauts qui se rencontraient dans mon oraison, parce que je ne l'avais pas-établie sur un bon fondement, n'ayant pas commencé par pratiquer la mortification, en quoi il disait si vrai, qu'à peine j'en connaissais le nom. Il ajouta que je devais bien me garder de ne jamais abandonner l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y favorisait de tant de grâces, et qu'il voulait peut-être, par mon moyen, en faire aussi à beaucoup d'autres. La suite a fait voir qu'il semblait être animé d'un,

esprit de prophétie, et que le Saint-Esprit parlât par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit, que je ne pourrais, sans me rendre très-coupable, manquer de répondre aux grâces que je recevais de Dieu. Plus ces paroles me faisaient d'impression, plus je me trouvais confondue, d'avoir été jusqu'alors si imparfaite, et la manière dont il me conduisit me fut si avantageuse, que je paraissais entièrement changée, ce qui montre combien est importante la connaissance de ce qui se passe dans les âmes. Il me dit ensuite de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystère de la passion, de tâcher d'en profiter, de ne penser qu'à l'humanité de Jésus-Christ, et de résister autant que je le pourrais à ces goûts et à ces douceurs qui me donnaient tant de plaisir dans l'oraison, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât de faire autre chose. Ainsi, il me laissa consolée et fortifiée, et Notre-Seigneur l'assista et moi aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je résolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait, et je l'ai exécuté jusqu'ici. Je ne saurais trop remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs, ses bons serviteurs, qui ont presque toujours été de la compagnie de Jésus, et l'on verra dans le chapitre suivant le profit que je commençai à tirer de cette conduite.

CHAPITRE XXIV.

La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables.

Après cette confession générale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvait désirer de moi, que rien ne me paraissait difficile, et je commençai à changer en beaucoup de choses, quoique mon confesseur ne m'en pressât pas, et ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je m'y trouvais d'autant plus portée, que l'amour de Dieu était la voie par laquelle il me conduisait, et que, sans user de

contrainte, il me faisait connaître que je ne devais point espérer de récompense, si je n'agissais en cela avec liberté, et si je ne m'en rendais digne par mon amour pour sa divine majesté. Je fis ainsi, durant plus de deux mois, tout ce que je pus pour ne point goûter la douceur des faveurs que Dieu me faisait, et comme il commençait à me donner le courage de surmonter les difficultés que les personnes qui me connaissaient, et particulièrement les religieuses de notre monastère, me croyaient, avec raison, incapable de vaincre, elles remarquaient en moi un grand changement, quoique l'habit que je portais, et la profession que j'avais embrassée m'obligeassent à faire encore davantage. Cette manière d'agir, opposée à l'amour-propre, m'obtint de Dieu une connaissance que je n'avais pas encore eue. Car, au lieu qu'auparavant il me semblait que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison, il fallait que je me retirasse en quelque lieu à l'écart, et que je n'osais presque me remuer, je vis que cela m'était fort inutile, puisque, lorsque je faisais de plus grands efforts pour résister à ces douceurs, Notre-Seigneur m'en donnait en telle abondance, et me faisait si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvais comme tout environnée, sans que je pusse, par toute ma résistance, m'empêcher de l'être. Plus je me travaillais pour cela, et plus, durant ces deux mois, il redoublait vers moi ses faveurs, et me donnait une plus claire connaissance qu'il n'avait encore fait de ses divines perfections, afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai à m'affectionner à la sacrée humanité de Notre-Seigneur, à établir mon oraison sur un fondement solide, et à pratiquer davantage la pénitence dont je, m'étais relâchée à cause de mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit qu'il y avait certaines austérités qui ne pouvaient pas nuire à ma santé, et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies que parce que, voyant que je ne faisais point de pénitence, il voulait lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications que mon naturel ne me rendait pas fort agréables, mais je les pratiquais toutes, parce qu'il me semblait que Dieu me l'ordonnait par sa

bouche, et qu'il lui faisait la grâce de me conduire d'une telle manière que je me trouvais disposée à lui obéir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettais alors envers Dieu, je les ressentais beaucoup, et pour peu que j'eusse quelque chose de superflu, je ne pouvais plus me recueillir. Je priais ardemment Dieu de m'assister et de ne pas permettre que, traitant avec ses serviteurs, je tournasse la tête en arrière, ce qui me paraissait un grand péché, parce qu'il serait cause que l'on aurait moins d'estime pour eux.

En ce même temps, le père François, qui, étant duc de Candie, avait tout abandonné pour entrer dans la compagnie de Jésus, arriva, et mon confesseur et ce gentilhomme dont j'ai parlé l'engagèrent à venir me voir. Il était fort éclairé, et Dieu, comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avait tout quitté pour le servir, lui faisait des grâces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison, et après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon âme, il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu ; qu'il ne trouvait rien à redire à ce que j'avais fait jusqu'alors, mais qu'il ne croyait pas que je dusse résister davantage ; qu'il fallait toujours commencer mon oraison par me représenter un mystère de la passion, et que, si Notre-Seigneur élevait mon esprit à quelque chose de plus sublime, sans que j'y contribuassee en rien, je ne résistasse pas davantage, et m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle était sa capacité et son expérience en semblables choses, et je demeurai fort consolée. Ce bon gentilhomme ne le fut pas moins des sentiments de ce grand serviteur de Dieu, qui continuait toujours de m'assister et de me donner des avis salutaires.

Incontinent après, on envoya ce bon religieux en un autre lieu, et cet éloignement me fut très-sensible, parce que, ne croyant pas pouvoir trouver un autre directeur semblable à lui, je craignais de retomber dans le même état où j'étais auparavant que de l'avoir connu. Mon âme se trouvait comme seule dans un désert, sans consolation, au milieu de tant d'appréhensions et de craintes, que je ne savais à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint de nies supérieures la permission de me mener chez elle, et je n'y fus pas

plus tôt que je tâchai d'avoir un confesseur de cette compagnie. Notre-Seigneur permit que je me liasse d'amitié avec une dame, veuve, de grande qualité et fort, exercée dans l'oraison, qui communiquait beaucoup avec ces pères. Leur maison était proche de la sienne ; j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnait de traiter avec eux, ce que j'entendais dire de la sainteté de leur conduite me touchant de telle sorte, que je m'apercevais sensiblement que j'en profitais.

Cette dame me donna pour confesseur son directeur, et il commença à me conduire d'une manière plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement ; mais il me le disait avec beaucoup de douceur, parce qu'il voyait que j'étais encore faible et d'un naturel très-tendre, particulièrement en ce qui regardait quelques amitiés dans lesquelles, bien que je n'offensasse pas Dieu, mon affection était excessive. Il me semblait que je ne pouvais les quitter sans ingratitude, et je disais à ce bon père que, puisque je ne péchais point en cela, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu durant quelques jours, et de dire pour ce sujet l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il me donnât la lumière qui m'était nécessaire pour connaître ce que je devais faire.

Après avoir ensuite demeuré longtemps en oraison, et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cette hymne, et je me trouvai aussitôt dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pusse douter, tant la chose était manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur, et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges*. Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon âme, et une chose si extraordinaire, et qui m'était si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais, cette crainte étant passée, j'en ressentis une fort grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet, que je n'ai jamais

depuis su faire amitié ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connaissais aimer Dieu et s'efforcer de le servir ; et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parents, je puis dire avec vérité qu'à moins que ce ne soit des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre-Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement, au lieu qu'auparavant mon confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étaient très-préjudiciables, il n'osait, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendait que Dieu opérât en moi, comme il fit, ce grand changement pour lequel j'avais inutilement fait tant d'efforts, et je crois que si l'on m'eût pressée davantage, j'aurais tout abandonné, parce que je ne croyais pas qu'il y eût du péril ; mais alors Dieu rompit mes chaînes, et me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur ; je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna, et une si grande résolution, si fidèlement exécutée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avais une communication particulière.

Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné, en un moment, cette force que je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique je me fisse, pour cela, une si grande violence, que ma santé s'en trouvait extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout, sans aucune peine, lorsqu'il a plu à celui qui est tout-puissant et qui règne absolument sur toutes les créatures de me faire cette grâce.

CHAPITRE XXV.

De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même, et s'imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un

extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage qu'elle n'appréhenda plus les démons.

DE LA DIFFÉRENCE DES PAROLES DE DIEU ET DE CELLES DES HOMMES

Je pense devoir dire ici qu'elle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes, et de quelle sorte elles l'entendent, afin que votre révérence comprenne, par ce qu'elle verra dans la suite, que depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur, il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont ces paroles très-distinctes, mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre, quoique l'âme les entende plus clairement qu'elle ne pourrait le faire par leur entremise, et que, quelque résistance qu'elle y apportât, elle ne saurait le point les entendre. Lorsque, dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe ; mais, dans cette autre manière dont Dieu parle à l'âme, quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit ; et ainsi, quoique nous le voulions ou nous ne le voulions pas, il faut nécessairement que nous l'entendions, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qui lui plaît. Je puis en parler par expérience, l'appréhension que j'avais qu'il y eût de l'illusion m'ayant fait résister près de deux ans, et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait encore faire quelquefois pour résister, me sont inutiles.

Je désirerais pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui ont de l'expérience ; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrais aussi pouvoir faire connaître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit ou ce qui procède du mauvais, ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver, ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le

savoir pas bien ; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu, il m'a été, en plusieurs rencontres, facile de le connaître à diverses marques, et entre autres à ce que les choses qui m'avaient été dites deux ou trois ans auparavant, ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver, à mon avis, que, lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu avec grande affection et application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas ; mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que je l'ai dit n'aura pas de peine à connaître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles et ce qu'elle s'imagine, quelque subtile que soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir dessein de la tromper. Car, au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter lorsque c'est lui-même qui parle, et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination, qui est obscurcie par tant de nuages, comment auraient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celle de Dieu ! Aussi pouvons-nous, quand c'est notre entendement qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire ; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes ; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet, et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, et la mettent, plus promptement qu'on ne saurait le croire, dans une tranquillité si admirable, qu'il semble que Dieu veuille lui faire connaître que son pouvoir n'a point de bornes, et que ses paroles sont des effets. Ainsi, il me paraît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter, à cause, comme je l'ai dit, que lorsque

nous parlons, c'est notre entendement qui arrange nos paroles, et qu'au contraire, quand on nous parle, nous n'avons qu'à écouter, sans aucun travail, ce que l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce que nous sommes alors comme des personnes à demi-endormies ; mais dans la seconde manière, les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement, que l'on n'en perd pas une syllabe, quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits, qu'ils ne pourraient former une seule pensée raisonnable, et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités, que, quelque recueillie qu'elle fût en elle-même, elle serait incapable de les concevoir ; joint, comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles, particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement ; car, ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point, comment son imagination, qui est toute stupide, pourrait-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles auparavant elle n'avait jamais pensé, et dont par conséquent sa mémoire n'aurait pu conserver aucune image 1

Il faut remarquer que, lorsque nous avons des visions et que nous entendons ces divines paroles, ce n'est jamais, ce me semble, dans ce temps de ravissement que l'âme est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit dans la seconde manière d'arroser le jardin spirituel, l'entendement, la mémoire et la volonté, demeurant sans aucune action et comme perdus, on ne saurait, à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre, et, durant ce temps qui est fort court, Dieu se rend tellement maître de l'âme, qu'il ne lui laisse, si je ne me trompe, aucune liberté d'agir. Mais quand, après que ce peu de temps est passé, l'âme continue à demeurer dans le ravissement, c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état, qu'encore qu'elles ne soient point perdues, elles n'agissent presque point, et sont comme abîmées en Dieu et incapables de raisonner. Il y a tant de moyens de connaître cette différence, qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent, et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a

quelque expérience la discernera clairement, parce que, outre plusieurs autres preuves que je pourrais en alléguer, les paroles qui ne procèdent que de notre entendement ne produisent aucun effet, et l'âme les rejette, à cause que, ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement, elle n'en tient non plus de compte que de ce que dirait un frénétique. Mais au contraire nous écoutons ces paroles proférées de Dieu comme si elles sortaient de la bouche d'une personne savante, sainte et de grande autorité, que nous sommes assurés être incapable de mentir, ce qui est même une comparaison trop basse, parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté, que, sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes, et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour. Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable, et elles expriment en peu de mots, et nous font concevoir tant de sens si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour les démêler et les mettre en ordre, ce qui montre que ces paroles surpassent de telle sorte notre capacité, qu'il nous est fâcheux de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerais inutile de m'arrêter davantage ici, parce que je ne crois pas qu'une personne qui en a l'expérience puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé qu'étant entrée dans quelque doute de ce qui m'avait été dit, non pas alors, cela étant impossible, mais après, et de penser que je pouvais m'être abusée, j'en ai vu depuis longtemps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie, ceci est comme une chose subsistante que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire, qu'elle ne saurait s'en effacer, si ce n'est après un fort long temps, et que ce fût seulement des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier, et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que, si une personne ne prend plaisir à se

tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connaître que c'est elle-même qui se parle, et à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeurerait durant toute sa vie. Mais j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourrait tomber, si elle avait seulement entendu une fois Dieu lui parler, parce que, quand c'est elle-même qui se parle, quoiqu'elle ne voulut rien écouter de ce. qu'on lui dirait, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée, ou par d'autres considérations, elle ne saurait ne pas le connaître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner, au lieu que, quand c'est Dieu qui nous parle, il nous instruit en un moment et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons épouvantés. Je suis assurée que ceux qui en auront fait l'expérience demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant que lorsque c'est nous-mêmes qui parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison, en nous imaginant que l'on nous parle ; mais il n'en est pas de même lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé, puisque quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât, et que d'autres fois, lorsque je n'y pensais point, il m'a favorisée de cette grâce. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, disait qu'il aurait appris de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne coûterait guère d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles ; et j'avoue sincèrement que je n'avais jamais cru que l'on pût entendre d'une autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Lorsque c'est une illusion du démon, non seulement les paroles que nous entendons ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Dieu m'a aussitôt fait connaître la tromperie. Outre que l'âme

demeure dans une grande sécheresse, elle se trouve aussi dans une inquiétude semblable à celle que j'ai souvent éprouvée en d'autres rencontres, Notre-Seigneur ayant permis que j'aie eu des tentations et des travaux d'esprit de diverses sortes, et qui me tourmentent encore assez souvent, comme on le verra dans la suite. On ne sait d'où vient cette inquiétude dont je parle maintenant, et l'on sent seulement que l'âme y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi, parce qu'encore que le démon, pour mieux se cacher dans ses illusions, ne lui dise rien de bon, nous avons, ce me semble, quelque pressentiment qu'il y a en cela de la tromperie, et le plaisir que ces paroles nous donnent me paraît très-différent de celui qu'on reçoit lorsque c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi cet ange de ténèbres ne peut, par ses fausses douceurs, tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une très-forte impression sur notre âme, et la comblent d'une joie également tranquille, permanente et agréable, ces autres paroles dont le démon est l'auteur ne produisent que de faibles mouvements de dévotion qui, semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne méritent pas de porter le nom de dévotion, puisqu'encore que ce soient de bons commencements et de bons sentiments, ils sont incapables de nous donner la lumière nécessaire pour discerner ce qui procède du bon et du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige toujours de marcher avec une grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison pourraient facilement être trompés par de telles visions et révélations. Pour moi, je n'ai point eu de celles qui sont véritables qu'après que Dieu par sa seule bonté, m'eût donné l'oraison d'union, si ce n'est la première fois que Jésus-Christ m'apparut, il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, et plût à sa divine majesté que j'eusse compris dès lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable ! j'en aurais tiré sans doute un grand avantage ; mais quant à celles dont le démon est l'auteur, elles ne laissent dans l'âme que de l'effroi et un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable

trompe une personne qui, sans se confier à elle-même, est si ferme dans la foi, qu'elle souffrirait plutôt mille morts que de s'en départir de la moindre chose, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi la rend si vive, si forte et si immuablement attachée à celle de la sainte Église, qu'établissant ses vertus sur elle comme sur un fondement immobile, toutes les révélations imaginables, quand même elle verrait les cieux ouverts, seraient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de sa créance. Que si l'âme hésite quelquefois en cela et s'amuse à raisonner ainsi en elle-même : Si c'est Dieu qui me dit ceci, il pourrait être aussi véritable que ce qu'il a dit aux saints ; cette pensée viendrait du démon, qui commencerait à la tenter par un premier mouvement, et ce serait un très-grand mal si elle s'y arrêta ; mais je ne saurais croire que l'on tombe dans ces premiers mouvements quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorise de ses grâces, et je suis même persuadée que tous les démons ensemble leur seraient peu redoutables, lorsqu'il s'agirait de soutenir la moindre des vérités que l'Église nous enseigne. Que si l'âme, après même qu'elle a eu ces visions, ne se sent pas avoir cette dévotion et cette force, elle ne doit point s'y assurer, puisque encore qu'elle ne connaisse pas à l'instant le mal qu'elles seraient capables de lui causer, non seulement il serait grand, mais il pourrait encore croître, et je sais par expérience qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Écriture sainte. A moins que cela, il me semble, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, que je me tiendrais plus assurée que ces visions viendraient du démon, que je ne le suis maintenant que celles que j'ai eues viennent de Dieu, quelque certitude que j'en aie ; car les visions qui viennent du démon se connaissent à des marques si visibles que, quand tout le monde ensemble m'assurerait qu'elles viennent de Dieu, je n'y ajouterais point de foi. Ces marques sont que l'âme se trouve aussitôt dénuée de toute vertu, dans le dégoût, dans le trouble, et incapable de rien faire de bon, parce qu'encore que le démon paraisse lui donner de bons désirs, ils sont si faibles, son humilité est si fausse et son inquiétude est si grande, qu'elle ne goûte

ni douceur ni suavité, et que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de Dieu produit comprendront, à mon avis, facilement.

Néanmoins, comme le diable peut nous tendre plusieurs pièges, et qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre, nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes et prendre pour guide un directeur vertueux et capable, à qui nous donnions une entière connaissance du fond de notre âme. Par ce moyen, nous vivrons en assurance, quoique avec tout cela ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire, aussi bien qu'à d'autres, beaucoup de mal.

Outre mon directeur, à qui seul je déclarais mes plus intimes sentiments, il y avait quatre ou cinq grands serviteurs de Dieu avec qui je communiquais quand il me l'ordonnait, et j'avais avec raison une grande confiance en eux. Comme ils avaient tous beaucoup d'affection pour moi et appréhendaient que je ne fusse trompée par le démon, ce que je ne craignais pas moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassurait, ils s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et en suite de leur conférence, mon confesseur me dit qu'ils croyaient tous que ces douceurs que j'éprouvais dans l'oraison étaient des illusions du démon ; qu'ainsi ils étaient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, et que j'évitasse le plus que je pourrais la solitude. J'étais naturellement si peureuse, que souvent, même durant le jour, je n'osais demeurer seule dans une chambre, et ce mal de cœur dont j'étais travaillée y contribuait encore. Voyant donc que tant de personnes savantes et incomparablement meilleures que moi étaient de ce sentiment, que je ne pouvais néanmoins y entrer, j'en eus un très-grand scrupule, parce qu'il me semblait que c'était manquer d'humilité que de ne pas me rendre à leur avis. Ainsi, je fis tous mes efforts pour les croire ; je me représentai pour cela tout ce que j'avais fait de mal en ma vie, et passai plusieurs jours sans communier et sans demeurer en solitude, quoique ce fut toute ma consolation, parce que je n'avais personne avec qui communiquer, chacun étant contre moi. Les uns traitaient ce que je disais d'imagination et de rêveries

que je me mettais dans la tête, d'autres avertissaient mon confesseur de ne pas ajouter foi à mes paroles, et d'autres assuraient hardiment qu'il y avait de l'illusion. Lui seul me consolait ; car, bien qu'il suivit leur avis pour m'éprouver, ainsi que je l'ai su depuis, il me disait qu'encore que ce fût le démon, je n'avais rien à appréhender de ses artifices, puisqu'ils ne me faisaient point tomber dans le péché, qu'il serait enfin contraint de me laisser en repos, et que je n'avais qu'à le demander instamment à Dieu. Ce bon père et toutes les personnes qu'il confessait, comme aussi plusieurs autres, priaient beaucoup pour moi, et toutes leurs oraisons et les miennes ne tendaient qu'à obtenir de sa divine majesté qu'il lui plût de, me conduire par un autre chemin, ce qui dura sans discontinuation, ce me semble, pendant deux ans.

Pendant ce temps, je ne pouvais me consoler, lorsque je pensais que c'était le démon qui me parlait si souvent. Car, encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire recueillir au milieu même des conversations où je me trouvais, de me dire ce qu'il lui plaisait, et de me contraindre de l'entendre, quelque résistance que j'y apportasse ; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines, je ne pouvais ni prier ni lire ; ainsi, je me trouvais souvent dans un tel accablement, et si troublée de la crainte d'être trompée par le démon, que je ne savais plus que devenir.

Un jour que j'étais plus tourmentée que je ne l'avais encore été, je passai de l'église dans un oratoire, et j'y demeurai quatre ou cinq heures en tel état, que, ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni de celui de la terre, je me trouvais comme abîmée dans l'appréhension de mille périls. « O Dieu de mon âme ! il paraît bien que vous êtes l'ami véritable ; qu'étant tout-puissant, vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vous ne cessez jamais de vouloir tout ce que nous pouvons souhaiter, pourvu que nous ne cessions point de vouloir tout ce que vous voulez. Souverain maître de l'univers, que toutes les créatures vous bénissent : eh ! qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre jusqu'aux extrémités du monde,

combien vous êtes fidèle à ceux qui ont le bonheur il être aimés de vous ! Tout ce qui est ici-bas peut nous manquer, mais vous, Seigneur, vous ne nous manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous permettez que souffrent ceux qui vous aiment ? et quelles délices sont comparables à celles que vous leur faites éprouver ? O qu'heureux et plus heureux qu'on ne saurait dire serait celui qui n'aurait jamais aimé que vous ! Il me paraît, mon Dieu, que vous ne traitez avec rigueur ceux qui vous aiment, que pour leur faire mieux comprendre, dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour. O mon Sauveur, que n'ai-je assez d'esprit, assez de science et assez d'éloquence pour pouvoir exprimer aussi bien que je le comprends quelles sont les merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour cela, mon Dieu ; mais ma consolation est que, pourvu que vous ne m'abandonniez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'élèvent donc tant qu'ils voudront contre moi, que toutes les créatures me persécutent, et que tous les démons joints ensemble m'attaquent ; rien ne sera capable de m'étonner, pourvu que vous continuiez de m'assister, parce que j'ai éprouvé combien toutes ces peines sont avantageuses à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en vous seul. »

Lorsque j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et je n'avais point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon âme dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point de peur, ma fille, je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me semblait, avant d'avoir entendu ces divines paroles, que l'on n'aurait pu me tirer d'une si étrange peine, quelque temps et quelques efforts que l'on y eût employés ; mais ce peu de mots calmèrent en un moment de telle sorte mon esprit, et me donnèrent tant de force, d'assurance, de repos et de lumière, que je me trouvais tout une autre personne, et quand tout le monde ensemble aurait voulu me faire croire que ces paroles n'étaient pas de Dieu, j'aurais hardiment soutenu le contraire, et j'en serais toujours demeurée très-persuadée.

« Jusqu'à quel excès, Seigneur, va votre bonté, et cette puissance sans bornes qui vous rend facile ce qui vous paraît être le plus impossible ! Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les blessures que le péché fait dans nos âmes, mais vous les guérissez en effet ; vos paroles sont des actions : et je ne puis assez admirer de quelle sorte vous fortifiez notre foi, et augmentez notre amour pour vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendîtes à la mer en tançant les vents qui avaient excité une si violente tempête ; et je disais en moi-même. Quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses ; qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre, et qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir toujours demeurer dans la sécheresse ! quel est celui qui nous donne de si saints désirs, et nous inspire tant de courage ? Il m'est arrivé souvent d'avoir ces pensées : Que puis-je appréhender, et qui sera capable de me faire peur ? mon seul désir est de servir Dieu ; je ne souhaite autre chose que de lui plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos et tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout-puissant, et que les démons sont ses esclaves, comme je ne saurais en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal ces malheureux, esprits sauraient-ils me faire, étant ainsi que je le suis servante de ce souverain monarque, et quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurais-je de le craindre ? »

Je prenais ensuite une croix, et je sentais que Dieu me donnait tant de courage, que je me trouvais si changée, et j'appréhendais si peu ces esprits de ténèbres, que. ne mettant point en doute de pouvoir les vaincre sans peine par la force que me donnait cette croix, je disais : Venez tous maintenant, je vous attends de pied ferme, et étant comme je le suis une humble servante du Dieu tout-puissant, je veux voir quel mal vous pourrez me faire.

Il me parut depuis que véritablement ces malheureux esprits me craignaient ; et au contraire je les craignais si peu, et je demeurai

si tranquille, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ainsi, lorsqu'ils m'ont apparu, comme cela est arrivé quelquefois, ainsi qu'on le verra dans la suite, je leur faisais peur, et ils ne m'en faisaient point, parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux, que je ne les considère que comme des mouches. Je les trouve lâches, timides, et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu, et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre, et d'être bien persuadé de cette vérité qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs ; mais nous voyant alors conspirer contre notre propre perte, par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre ; et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si au contraire, par amour pour Dieu, nous méprisons ces faux biens, ces vains honneurs, et ces dangereux plaisirs, et qu'un véritable désir de le servir nous fit embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfuiraient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais, lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, et ne nous considérant que comme des enfants, lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfants, et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces

enfants, et me faire au contraire la grâce de connaître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, et un véritable honneur, et un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proférer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler ; car ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission ? j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même, parce que quant à lui, il ne saurait me faire de mal, au lieu que les autres, et particulièrement les confesseurs, donnent des peines incroyables, comme je l'ai éprouvé durant quelques années, et j'en ai souffert de si grandes, que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pu y résister. Que Notre-Seigneur soit béni à jamais de m'en avoir délivré ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Les âmes que Dieu favorise de ses visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à 1a Sainte, dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses.

Je compte entre les plus grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, celle de ne point craindre les démons, parce que je sais combien il est périlleux pour une âme d'appréhender autre chose que d'offenser Dieu. Puisque ce suprême roi que nous servons est si puissant, qu'il n'y a rien dans le ciel et sous le ciel qui ne lui soit assujetti, quel sujet avons-nous de craindre, pourvu que nous marchions toujours, comme je l'ai dit, dans le chemin de la vérité, avec une conscience pure ? Mais il est certain que nous ne saurions trop craindre d'offenser en la moindre chose cette souveraine majesté qui peut nous anéantir en un moment lorsque nous sommes si malheureux que de lui déplaire, et qui nous rend au contraire victorieux de tous nos ennemis quand nous lui sommes agréables. On demeurera sans doute d'accord de ce que je dis ; mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses et n'avoir point ainsi sujet de

craindre. J'avoue que ce n'est pas moi, puisque je suis si imparfaite et si misérable : mais il ne nous traite pas à la rigueur comme font les hommes ; il connaît notre faiblesse, et les âmes qui sont arrivées jusqu'à l'état que j'ai dit ne peuvent, comme auparavant, ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour ; elles le sentent par le violent transport que leur donne le désir de voir Dieu, comme je le dirai dans la suite si je ne l'ai pas déjà dit ; tout les ennuie, tout les importune, tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence, ou ne travaillent pas pour son service ; et, sans cela, le repos même leur est pénible, parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Étant un jour accablée d'afflictions et dans un merveilleux trouble, par le sujet que m'en donnait, dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étais, et même de notre ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après ; et je me trouvai en cet instant remplie d'une telle force, que j'étais prête à m'engager, pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que je n'en sais pas le nombre ; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui serait capable de m'anéantir ; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles produisent toujours leur effet, parce que ce souverain médecin des âmes ne leur fait jamais connaître leurs maux sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentait mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il voulait m'accorder quelque grâce signalée ; et l'âme, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va la juger, et elle ne sait que devenir. D'autres fois Dieu m'avertissait des dangers où je tomberais, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après ; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrais en rapporter

quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connaître ce qui procède de l'esprit de Dieu, qu'il me semble qu'on ne peut l'ignorer ? Le plus sûr en cela, et c'est ce que les femmes particulièrement doivent faire, à cause qu'elles ne sont point savantes, c'est de donner une connaissance entière du fond de leur cœur à un confesseur savant et capable, et de lui obéir, puisqu'il n'en saurait arriver que du bien. Dieu me l'a ordonné plusieurs fois, je le pratique, et je ne pourrais sans cela avoir de repos.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup, m'affligeait quelquefois, et me mettait dans des peines qui allaient jusqu'à m'inquiéter, et il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me donnait me détournaient de l'oraison, mais lorsque j'étais prête d'en venir à l'exécution, Notre-Seigneur me le défendait, et m'en reprenait d'une manière qui me touchait plus sensiblement que ce que mon confesseur me faisait souffrir. Ainsi j'étais tourmentée des deux côtés, et cela m'était nécessaire pour dompter la rébellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : *Que ce n'était pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver de difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré.*

Un confesseur à qui je m'étais confessée au commencement me dit que, puisque j'étais assurée que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, je n'en devais parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnait, à cause que j'avais tant de honte de lui déclarer les grâces que je recevais de Dieu, que j'en aurais souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorsqu'elles étaient grandes ; parce qu'il me semblait que l'on n'y ajouterait point de foi et que l'on se moquerait de moi, outre qu'il me paraissait que c'était avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu que de les publier, et qu'ainsi il valait beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que

ce confesseur m'avait en cela fort mal conseillée, et que, tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvais sans péril n'y pas déclarer tout ce qui se passait en moi, parce qu'autrement je pourrais quelquefois me tromper.

Que s'il arrivait que Notre-Seigneur me dit, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon confesseur m'ordonnait, il ne laissait pas de me commander de lui obéir ; mais il lui inspirait ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose.

Lorsque l'on défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire ; mais Notre-Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point ; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avais point encore eu de visions ; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême majesté a été, depuis ce temps-là, le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités ; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, que l'on ne saurait jamais l'oublier ?

Car peut-on voir Notre-Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions et persécuté d'une manière effroyable, sans désirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend aimables ? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une telle récompense ? Et peut-on penser aux tourments des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux qu'on endure ici-bas, en les comparant à ces flammes éternelles ; et ne pas reconnaître en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir

tant de fois délivrés du péril d'y être précipités ? Mais, parce qu'avec son assistance, je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je reprendrai maintenant le discours de ma vie, et je souhaite que Dieu m'ait fait la grâce de bien m'expliquer en ce que j'ai dit jusqu'à cette heure.

Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'expérience n'auront pas de peine à le comprendre, et qu'ils trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé, je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considèrent tout cela que comme des rêveries ; il suffit, pour les excuser, que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ai écrit, et je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister, pour accomplir en toutes choses sa volonté.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vît point. Comparaison dont elle se sert pour tacher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement des personnes, même religieuses, qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale, en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père Pierre d'Alcantara.

Pour revenir donc à la suite de ma vie, je souffrais, comme je l'ai dit, de grandes peines, et l'on pria beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin plus assuré que celui que l'on disait devoir m'être suspect. Mais, encore que de mon côté, je lui demandasse instamment et continuellement, je me trouvais si changée en mieux, que je ne pouvais désirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disait, et tant de craintes que l'on me donnait. Ainsi tout ce que je pouvais faire était de m'abandonner entièrement à ce suprême roi des âmes, pour qu'il disposât absolument de sa servante,

selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi-même ce qui m'était le plus utile. J'étais persuadée que le chemin par lequel je marchais me menait au ciel ; au lieu que celui que je tenais auparavant me conduisait en enfer ; et ainsi, quelque violence que je me fisse pour croire que le démon me trompait, et pour désirer d'entrer dans une autre voie, il m'était impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisais quelque bonne œuvre, je l'offrais à Dieu pour ce sujet ; j'implorais l'assistance des saints à qui j'avais une particulière dévotion ; je faisais des neuvaines ; je me recommandais à saint Hilarion et à saint Michel, auxquels l'état où je me trouvais me rendait encore plus affectionnée, et j'avais recours à plusieurs autres saints, afin qu'ils obtinssent de sa divine majesté de m'éclairer de sa lumière, pour me faire connaître la vérité, dont j'avais d'autant plus besoin, que j'entendais presque continuellement Dieu me parler, et ce que je vais dire m'arriva ensuite.

Étant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis, ou pour mieux dire, je sentis, car je ne voyais rien ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, que quelqu'un était auprès de moi, et il me sembla que c'était Jésus-Christ lui-même qui me parlait. Comme j'ignorais entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte, que je demeurai, comme auparavant, sans aucune crainte, et fort tranquille et fort consolée. Il me paraissait qu'il marchait à côté de moi, sans que je pusse néanmoins regarder en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. Je connaissais seulement fort clairement qu'il était toujours à mon côté droit ; qu'il voyait tout ce que je faisais ; et, pour peu que je me recueillis, ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était avec moi.

Je le dis aussitôt à mon confesseur, quoique j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voyais, et je lui répondis que je ne le voyais pas. Il me demanda comment je savais donc que c'était Jésus-Christ ; et je lui répondis que je ne

pouvais lui expliquer la manière par laquelle je le savais ; mais qu'il n'était pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il était auprès de moi, parce que je le connaissais clairement, que je le sentais, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude était beaucoup plus grand et plus continuel, et qu'il était évident que cette divine présence produisait en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre, mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourraient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevée, commis je l'ai appris depuis par un saint homme de grand esprit, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai dans la suite, et de quelques autres aussi forts savants, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision ? Ainsi je laisse à ces personnes savantes à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni îles yeux du corps ni de ceux de l'âme, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible, on me demandera sans doute comment je puis donc assurer que je connais plus clairement que Jésus-Christ est près de moi que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais encore que cette comparaison ait du rapport au sujet dont il s'agit, j'avoue qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher ; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'âme est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent, par une connaissance : plus claire que n'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté ; mais seulement une certaine lumière sans lumière, qui illumine l'entendement pour rendre l'âme capable de jouir d'un si grand bien, et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois, et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paraît par les sentiments spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connaître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grâce que Dieu fait à quelques âmes est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer parce que c'est une manière d'oraison fort sublime ; mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux âmes à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connaissent très-clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est présent ; et, au lieu que dans cette autre manière d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la divinité, on éprouve dans ces visions dont je parle qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de Jésus-Christ est avec nous pour nous enrichir de ses grâces.

Mon confesseur me demanda ensuite qui m'avait dit que c'était Jésus-Christ. Je lui répondis que lui-même me l'avait dit plusieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvais en douter, tant cela était fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'était de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurais seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disait qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'assurer si hardiment que si je l'avais vue ; qu'il y avait même en ceci encore davantage, puisque, bien que l'on ne voit point Jésus-Christ, on est persuadé qu'il est présent, par une connaissance si claire, que l'on n'en saurait douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination ; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute, lorsque, dans cette autre manière

que je viens de dire, Dieu parle à l'âme sans lui parler, et se fait manifestement connaître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste, que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets qu'il produit. Sa divine majesté imprime dans le fond de l'âme ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui représente dans ces visions, en la manière que j'ai dit, sans se servir pour cela d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connaître aux âmes de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part, pour les raisons que je dirai, et j'avoue que je me trompe, si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus, qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi je ne vois pas que le démon puisse, en nulle manière, s'en servir pour nous tromper ; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens ne demeure ainsi entièrement suspendu que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous, sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si notre estomac se trouvait rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y serait entré, ni quel serait cet aliment, ni d'où il viendrait. Et comment aurais-je pu savoir de quelle manière il y serait entré, puisque je n'en avais auparavant vu, ni su quel il était, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tels.

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre âme, et l'empêche de se pouvoir distraire à autre chose ; de même qu'il faudrait bien, par nécessité, qu'une personne qui aurait l'ouïe fort subtile, et à qui on ne permettrait pas de boucher ses oreilles, entendît malgré qu'elle en eût,

ce qu'on lui dirait de fort près et à haute voix. Cette personne agirait néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle serait attentive à ce qu'on lui dirait ; mais ici l'âme ne fait rien ; elle n'a pas seulement la peine d'écouter ; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, sans savoir comment cela se serait pu faire, on se trouvait très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paraît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connaissance surnaturelle et tonte céleste. L'âme en cet état conçoit dans un instant si clairement le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités ; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer à l'affection de toutes les créatures, pour n'aimer que celui-là seul, qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et lui témoigne tant d'amour, que de semblables grâces ne peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourrait concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces grâces toutes extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'étaient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connaître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avais rien compris auparavant ; mais il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Ainsi Dieu et l'âme s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plait à ce maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'âme par une si grande

faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'époux et de l'épouse, dans les Cantiques.

« Que votre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les yeux de mon âme vous voient, quoiqu'ils aient fait un si mauvais usage de la puissance de voir que vous leur avez donnée. Faites, mon Dieu, qu'une telle vue les détourne pour jamais de celle des choses basses, et que rien, sinon vous seul, ne soit plus capable de leur plaire. Les hommes ne cesseront-ils donc jamais d'être ingrats ? et quelle ingratitude peut égaler celle de ne pas reconnaître des faveurs que je sais par expérience être si grandes, que ce que j'en ai rapporté n'est que la moindre partie de ce que vous faites en faveur des âmes que vous conduisez jusqu'à l'éclat que je viens de dire ? »

O âme qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie, qui approche de ce que je viens de dire ? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne ; il aime tout le monde ; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir ; puisque étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrais dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui était nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourrait exprimer ce que l'on ressent lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire ? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauraient tous ensemble, quand ils dureraient toujours, ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoiqu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvait avoir de la confusion dans le ciel, quelle autre devrait plus que moi s'y trouver confuse, de voir que nous prétendions d'acquérir aux dépens de Jésus-Christ, des biens, des contentements, et une gloire qui ne finissent jamais ? Que si nous ne pouvons, avec Simon Cyrénéen, lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre ? Croyons-nous en ne pensant qu'à nous divertir, avoir droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang ? et en ne recherchant que de vains honneurs, de tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui ? Y eut-il jamais un si grand égarement ? et peut-on s'imaginer, sans folie, d'arriver au ciel par un tel chemin ? Puisque Dieu ne me permet pas de faire entendre ces vérités à tout le monde, comme je désirerais de le pouvoir faire sans cesse, je conjure votre révérence de les publier hautement ; je les ai comprises bien tard, ainsi qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie, et ce m'est une si grande confusion d'en parler, qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que, considérant quelquefois quelle joie c'est aux bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grâce d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir. ils n'ont manqué depuis à rien de ce qui était en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus et les autres moins, selon l'étendue de leurs forces, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : Que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ ? De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à se voir humilié ! Et que celui-là se trouvera être véritablement sage, qui aura été bien aise de passer pour fou, en se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle a été traité comme tel. Mais hélas ! que pour punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit ! il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables, que l'on considérerait comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour Jésus-Christ

leur faisait faire tant d'actions héroïques.

O monde, malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour votre honneur, que si peu de personnes vous connaissent ? et ce ne vous est pas un moindre avantage, si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu, lorsque l'on nous tiendra pour sages et pour discrets. Voilà en quoi consiste la discrétion d'aujourd'hui, et l'on croirait mal édifier le monde, si chacun, selon sa condition, ne s'efforçait de paraître au meilleur état qu'il put, et ne se maintenait pas dans son rang.

Il n'y a pas jusqu'aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté, et donner du scandale aux faibles, de porter de vieux habits et où il y ait des pièces, comme aussi d'être fort recueillis et faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection et de cette ferveur qu'avaient les saints ; quoique le dérèglement qui se rencontre en ce siècle dans toutes sortes de conditions dût, ce me semble, donner beaucoup plus de scandale que si l'on voyait les religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde, puisque Notre-Seigneur tirerait de grands avantages de ce scandale, dans lequel si quelques-uns tombaient, d'autres seraient excités par ce moyen à se repentir de leurs péchés ; et plutôt à sa divine majesté qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des chrétiens de ce que lui et ses Apôtres ont souffert.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection ; que cela était bon au temps passé ; mais que la nature est maintenant affaiblie. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à lui, était néanmoins né en ce siècle, et ne cédait point toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés ; il avait autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre, et l'on en voit aussi d'autres qui, encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nus, et ne pratiquent pas de si grandes pénitences ; ne laissent pas de témoigner par leurs actions

quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne ? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avait donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprit ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avais tant besoin, ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit, et à une autre personne en qui il avait aussi beaucoup de confiance, qu'il avait passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et la nuit ; et que de toutes les austérités qu'il avait jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait, dans les commencements, paru la plus grande ; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux ; et que durant le peu de temps qu'il était assis pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur ; et que, quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil et quelque violente que fût la pluie. Il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittait, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvrait la porte et la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après, et fermant cette porte et cette fenêtre il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui était assez ordinaire de ne manger que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnais, il me dit que cela n'était pas impossible lorsqu'on s'y accoutumait ; et son compagnon m'assura qu'il en passait quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivait, à mon avis, dans l'oraison et dans les grands ravissements que son amour pour Dieu lui causait, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté était extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avait passé trois ans

dans un monastère de son ordre, sans connaître aucun des religieux, sinon à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvait qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvait obligé d'aller ; et la même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, et il me disait que s'il les voyait, c'était comme s'il ne les voyait pas. Il était déjà fort âgé lorsque je commençai à le connaître, et si atténué et si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendait point farouche ; il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât ; mais comme il avait un très-bon esprit, son entretien était très-doux et très-agréable. Je m'étendrais volontiers, mon père, beaucoup plus sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'appréhendais que vous ne me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, et j'ai même eu cette crainte dans le peu que j'en ai dit. J'ajouterai donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son Créateur en récitant ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois tout resplendissant de gloire ; et à la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut ; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes ; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire ; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait

rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine majesté soit éternellement louée.

Mais à quel propos, mon père, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en étiez pas persuadé et ne témoigniez pas par vos actions la résolution que vous avez faite d'y renoncer ! Pardonnez-le, s'il vous plait, au sentiment que me donne la corruption du monde qui fait que je ne puis m'en taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoique ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne, s'il lui plaît, cette faute ; et pardonnez-moi aussi, mon père, la peine que je vous donne, comme si je voulais vous faire porter la pénitence de mes manquements.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains, et puis son visage ; et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était, trompée dans ces visions ; mais son confesseur la console.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi que je ne sortais point d'oraison, et tâchais dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voyais clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me disait pour m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu me faisaient néanmoins quelquefois peur ; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Étant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance.

S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu ; mais je vois bien à présent que c'était par un effet de sa bonté qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, Jésus-Christ se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois je le fis le mieux que je pus ; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire, que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude !

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que l'autre vision dont j'ai

parlé ci-devant est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont à ce qu'ils croient les moindres de toutes et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision je m'examinai pour voir si ce n'était point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite craignant l'avoir trompé. Ainsi ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croyais que la chose s'était passée de la manière que je lui avais dit, ou si j'avais eu dessein de le tromper et je lui répondis selon la vérité que je lui avais parlé fort sincèrement, et que je ne voudrais pour rien du monde dire un mensonge. Comme il connaissait ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire et me consola ; et j'avais tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me mettre dans l'esprit de feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grâce de m'éclaircir bientôt de mes doutes en me faisant voir clairement qu'il n'y avait point du tout en cela d'imagination ; et je connus alors quelle avait été ma simplicité de ne pas considérer que quand je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'aurait été impossible, tant sa seule blancheur et son éclat surpassaient tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine, et enfin c'est une lumière en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour la regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une

eau vive et très-claire qui coulerait sur du cristal, et dont le soleil augmenterait encore la clarté par la réflexion de ses rayons, et une eau trouble et bourbeuse qui n'aurait pour lit que la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paraît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir ; et enfin elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse qui puisse s'imaginer ce qu'elle est. Dieu la fait voir si promptement, que s'il n'était besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en aurait pas le loisir ; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne saurait ne point voir cette lumière, quand même on ne le voudrait pas ; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé ; ainsi qu'on verra dans la suite

Ce que je désirerais maintenant de pouvoir faire connaître c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ses visions ; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi ; il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence ; et je suis si ignorante et si grossière que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir ; car il est si vrai, mon père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que, pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurais les comprendre ; et comme mon confesseur s'étonnait quelquefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit. Je ne désirais point aussi de le savoir, et je ne m'en informais pas quoique j'aie eu depuis plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, la communication de personnes savantes. Je leur

demandais seulement si une chose était péché ou non ; et je me contentais pour le reste d'être assurée que Dieu fait tout, et qu'au lieu de nous étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à l'en louer. Ainsi plus elles sont difficiles à comprendre, plus je les admire et plus elles me donnent de dévotion

Je me contenterai donc, mon père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paraissait, en certaines rencontres, que ce que je voyais n'était qu'une image ; mais en plusieurs autres j'étais persuadée que Jésus-Christ lui-même était présent, selon qu'il lui plaisait de me donner plus ou moins de lumière ; car, quand cette lumière était moindre, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image, mais une image très-différente des portraits faits par les plus excellents peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait, qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte, au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi ; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je mécontenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourrait ne pas être juste en tout, mais une grande vérité ; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyais et les portraits que l'on fait des hommes qu'entre une personne vivante et sa peinture, parce que, si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante et non pas morte, c'était Jésus-Christ même vivant et qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble, non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection ; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté que l'on ne saurait douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent et qu'il se fait voir tellement maître de notre âme, qu'elle paraît comme anéantie et tout abîmée en lui.

« O Jésus, mon Sauveur ! qui serait capable d'exprimer quelle est cette majesté qui fait connaître à l'âme que vous n'êtes pas

seulement le monarque absolu du monde ; mais que, quand vous en auriez créé encore une infinité d'autres, ils ne mériteraient pas tous ensemble que vous daignassiez vous en dire le maître, tant tout ce que l'on peut s'imaginer est infiniment au-dessous de vous.

« On connaît clairement alors, ô mon Sauveur, combien méprisable est le pouvoir des démons en comparaison du vôtre, et que, pourvu que l'on vous contente, on peut fouler aux pieds tout l'enfer. On connaît la raison qu'eurent ces esprits des ténèbres d'être si effrayés quand vous descendîtes dans les lymbes, qu'ils auraient souhaité qu'il y eût un enfer infiniment plus profond que celui auquel vous les avez condamnés, pour s'y précipiter, afin de s'éloigner encore davantage d'une majesté qui leur est si redoutable, tant est grand le pouvoir de votre sacrée humanité jointe à la divinité. On connaît combien sera terrible le jugement où votre suprême majesté exercera en sa colère sa juste vengeance contre les méchants. Et enfin l'âme connaît de telle sorte sa misère, elle entre dans une si profonde humilité, qu'encore que vous lui témoigniez de l'amour, elle se trouve dans une telle confusion et est touchée d'un si vif repentir de ses péchés, qu'elle ne sait que devenir. »

Ainsi je suis persuadée que, quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision réduit lame en tel état qu'elle tomberait dans une entière défaillance si, par une grâce surnaturelle, il ne la faisait entrer dans un extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu ; mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la mémoire, si ce n'est que Notre-Seigneur veuille, comme je le dirai ci-après, que cette âme tombe dans une telle sécheresse et une telle solitude qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paraît que dans cette extase l'âme conçoit un nouvel amour pour Dieu, encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avait dans la vision précédente ; et comme la vision où Dieu se présentait à nous sans image est plus élevée, celle où il se montre

sous quelque figure est plus proportionnée à notre faiblesse, en ce qu'elle s'imprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit, par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais ces deux sortes de visions viennent toujours ensemble, et Dieu le permet ainsi, afin que l'une découvre aux yeux de notre âme l'excellence, la beauté et la gloire de sa très-sainte humanité ; et que l'autre lui fasse connaître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, et que son amour n'a point de bornes.

On ne saurait trop estimer une telle vision, et il ne s'y rencontre, à mon avis, aucun péril, les effets faisant connaître qu'elle ne peut venir du démon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça trois ou quatre fois de me faire voir Notre-Seigneur de la même sorte, par une fausse représentation ; mais encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoiqu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'âme la véritable vision qu'elle a eue, elle rejette cette fausse image qui la trouble, l'inquiète et la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la dévotion et l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême différence entre ces diverses visions que je ne doute point que ceux mêmes qui ne sont encore arrivés que jusqu'à l'oraison de quiétude la connaîtront par les effets que j'ai rapportés en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidents, qu'à moins de vouloir se tromper soi-même, le démon ne saurait tromper une âme qui marche avec humilité et simplicité ; et il ne faut qu'avoir eu une véritable vision de Dieu, pour découvrir aussitôt l'illusion de notre ennemi, parce qu'encore qu'il nous fasse d'abord ressentir quelque plaisir, c'est un plaisir si différent de celui que goûte l'âme dans la vision qui vient de Dieu, et si impur et si peu chaste, que l'âme n'a pas de peine à s'apercevoir de la tromperie, et à se dégoûter de ce faux plaisir.

Le démon ne saurait donc, à mon avis. nuire à ceux qui ont

quelque expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connaître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ces divines mains surpassent infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment des choses dont nous n'avons jamais entendu parler et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué durant un fort long temps toute la force de notre esprit ? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination, outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme serait comme une personne qui, ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcherait inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendrait point ; et que, si elle s'assoupissait un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête serait encore plus faible, à cause que ce ne serait pas un véritable, sommeil ; et qu'au contraire ces visions qui viennent de Dieu n'enrichissent pas seulement l'âme par des grâces et des faveurs extraordinaires ; mais augmentent la santé du corps et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que ce qui se passait en moi venait du démon, et que ce n'était que des fantaisies que je me mettais dans l'esprit. Je me servais aussi comme je pouvais des comparaisons que Dieu présentait à ma pensée ; mais tout m'était inutile, parce qu'ayant dans notre monastère des personnes fort saintes, et en comparaison desquelles je n'étais qu'imperfection et que misère, lesquelles Dieu conduisait par un autre chemin, elles appréhendaient pour moi, et mes péchés faisaient, à mon avis, que chacun vint à avoir connaissance de ce qui me regardait, quoique je n'en eusse parlé qu'à mon confesseur et à ceux à qui il me l'avait ordonné. Je leur dis un jour que s'ils me soutenaient affirmativement qu'une personne à qui je viendrais de parler, et que je connaîtrais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très-assurés que je me trompais, je pourrais ajouter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux ; mais que si cette

personne m'avait laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurais encore entre les mains, et qui de pauvre que j'étais auparavant me rendraient riche, il me serait impossible de ne pas croire que j'eusse vu et parlé à cette personne, parce qu'il me serait facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connaissaient, voyaient manifestement que j'étais toute changée ; que mon confesseur lui-même en rendait témoignage, et qu'ainsi il était sans apparence que si cela venait du démon, il se servit, pour me tromper et me précipiter dans l'enfer, d'un moyen aussi contraire à son dessein que serait celui de changer mes imperfections en vertus.

Mon confesseur, qui était un père de la compagnie de Jésus, parfait homme de bien, répondait, comme je l'ai su depuis, les mêmes choses que moi. Il était fort prudent et si humble que son humilité me causa beaucoup de peine, parce qu'encore qu'il fût fort savant et personne de grande oraison, elle lui donnait de la défiance de lui-même, et que Notre-Seigneur ne le conduisait pas par le même chemin qu'il me conduisait. Il a beaucoup souffert à mon occasion, à cause qu'on lui donnait souvent des avis de se défier de moi, afin de ne pas se lasser tromper par le démon en ajoutant quelque créance à ce que je lui disais ; sur quoi on alléguait divers exemples. Cela m'affligeait beaucoup, parce que je craignais que, chacun me fuyant, mon confesseur ne m'abandonnât ; et je ne faisais que pleurer ; mais, par une providence particulière de Dieu n'y ayant rien à quoi ce bon religieux ne voulût s'exposer pour mon service, il ne m'abandonna point. Il m'exhortait à ne pas offenser Dieu, à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait et à ne point appréhender qu'il me quittât. Ainsi il m'encourageait et calmait mon esprit ; et il m'ordonnait sur toutes choses de ne lui rien dissimuler ; je lui obéissais fort fidèlement ; et il m'assurait qu'en agissant de la sorte, quand même ces visions viendraient du démon, elles ne pourraient me nuire ; mais qu'au contraire Notre-Seigneur tournerait en bien le mal que cet esprit voulait me faire. Il travaillait en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure ; et dans l'appréhension que j'avais d'offenser Dieu, je lui obéissais en tout, quoiqu'imparfaitement. Il souffrit beaucoup à

cause de moi durant plus de trois ans, parce que, dans toutes les peines et les persécutions que Notre-Seigneur permettait, et que l'on me faisait endurer pour des choses dans la plupart desquelles j'étais innocente, l'on s'en prenait à lui, quoiqu'il n'y eût rien à redire à sa conduite ; et s'il eût eu moins de vertu et que Dieu ne l'eût fortifié, il n'aurait pu y résister ; car d'un côté il avait à répondre à ceux qui s'imaginaient que j'étais en très-mauvais état et ne voulaient point ajouter foi à ce qu'il leur disait, au contraire ; et d'autre part il avait à remédier aux appréhensions dont toutes ces visions que Dieu me donnait étaient suivies, et qui procédaient sans doute de la grandeur de mes péchés. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances, et s'il se fût cru lui-même, elles n'auraient pas été si grandes, parce que Dieu lui faisait connaître la vérité, et que la grâce qui accompagne le sacrement de pénitence lui donnait encore, à mon avis, quelque lumière particulière.

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquais en ce même temps, avaient peine, comme je l'ai dit, à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchais, et donnaient un autre sens à ce que je leur rapportais tout naïvement et sans y faire réflexion. Comme j'étais fort obligée et fort affectionnée à l'un d'eux, qui était un homme fort saint, qui désirait avec passion mon avancement, et qui demandait à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumière dont j'avais besoin, j'avais une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendait point. Toutes ces personnes attribuaient au peu d'humilité ce que je disais ainsi par mégarde, et me voyant faire quelque faute, comme j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient dans tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions ; et la manière franche et sincère avec laquelle je leur répondais leur persuadait que je voulais les instruire et que je faisais la capable. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon confesseur, et il m'en reprenait et me tançait. Ces peines que je recevais de divers endroits durèrent assez longtemps ; mais les faveurs que je recevais de Dieu les adoucissaient.

J'ai rapporté ceci pour faire connaître quel tourment c'est de

n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles un directeur qui les connaisse par sa propre expérience ; étant certain que si Dieu ne m'eût très-particulièrement assistée, je ne sais ce que je serais devenue, ce que je souffrais étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voyais quelquefois réduite en un tel état, que tout ce que je pouvais faire était de lever les yeux vers le ciel ; car que peut-il y avoir de plus pénible à une femme faible, imparfaite et timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien ? et quelque grands qu'aient été les travaux que j'ai éprouvés dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnaient de la sorte n'avaient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croyaient toujours venir du démon ; ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges ; et un séraphin lui perce le cœur avec un dard, ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable.

Je me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute, par une grande application, nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'imprimer dans notre mémoire, et, lorsqu'elle commence à s'effacer, la retracer avec notre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit il n'y a rien de semblable ; nous ne saurions ne point voir cette très-sainte humanité en la manière qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous la représenter, ni en retirer notre vue ; et si nous voulons en considérer quelque chose en particulier, elle disparaît aussitôt.

Notre-Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque

continuellement favorisée de cette sorte de vision ; et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire ; mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non seulement je ne l'ai pu, mais il est disparu aussitôt ; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme, que je tombais aussitôt dans le ravissement et perdais la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi l'on voit clairement que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grâce ; et il n'y a point de vision dans laquelle cela ne se passe pas de la sorte ; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir ; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte en nous faisant connaître que nos désirs sont inutiles ; que, comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses grâces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection ; et quelquefois pour m'encourager lorsque j'étais affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montrait ses plaies, se faisait voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement ; et il ne laissait pas dans toutes ces diverses manières, de paraître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte, et quelles persécutions ne m'a-t-on pas faits pour avoir rapporté ces visions ? On était si persuadé qu'elles venaient du démon, que l'on voulait m'exorciser ; mais je ne m'en mettais point en peine ; rien ne m'en donnait comme de voir que, sur les rapports que l'on faisait à mes confesseurs, ils

appréhendaient de me confesser ; je ne pouvais néanmoins être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérais comme un trésor inestimable et une très-grande grâce que Notre-Seigneur me faisait, et il daignait souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyais qu'il augmentait encore beaucoup mon amour pour sa divine majesté ; je me plaignais à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisait, et il me consolait et me donnait toujours de nouvelles forces. Je n'osais néanmoins contredire ceux qui faisaient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvais, parce que cela n'aurait servi qu'à me les rendre encore plus contraires, dans la créance que ce serait par un défaut d'humilité. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentaient toujours, un de ceux à qui je me confessais quelquefois lorsque le père supérieur n'en avait pas la commodité, me dit qu'il était visible qu'elles procédaient du démon, et que, puisque je ne pouvais pas les empêcher de venir, il m'ordonnait de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi, sans rien craindre, parce que Dieu me protégerait et l'empêcherait de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paraissait terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissais pas néanmoins de l'exécuter, et je priais Dieu sans cesse, avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressais aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avait dit la première fois qu'il m'apparut, un jour de leur fête, qu'ils me garantiraient d'illusion, et qu'ainsi j'avais pris pour mes intercesseurs, et les voyais souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourrait représenter quelle était ma peine, lorsque Jésus-Christ m'apparaissant, je me trouvais contrainte d'obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris comme si

c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mise en pièces pour m'obliger à le croire, il m'aurait été impossible de me le persuader, et qu'ainsi il ne pouvait y avoir pour moi une plus grande pénitence ?

Pour ne point tant faire de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main ; mais je n'étais pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférais qu'avec douleur. Je me souvenais alors des outrages que les Juifs avaient faits à mon Sauveur, et le priais de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me disait *que je ne me misse point en peine ; que je faisais bien d'obéir, et qu'il ferait connaître la vérité.*

Mais lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me témoigna de le trouver mauvais, il me commanda de dire qu'il y avait en cela de la tyrannie ; et pour faire connaître que le démon n'avait point de part à ces visions ; il me mit dans l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais en main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvais qu'elle était de quatre pierres précieuses, d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamants les plus parfaits leur étant comparés passaient pour faux, et que sur ces pierres étaient gravées d'une manière admirable les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrais toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais ; et je n'aperçois plus le bois qui était la matière de cette croix ; mais cela ne paraît ainsi qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandait j'étais donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, Notre-Seigneur augmentait encore les grâces et les faveurs qu'il me faisait, et je ne sortais point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priais même en dormant, parce que mon amour pour sa divine majesté croissait toujours. Ainsi ma peine était extrême ; je lui en faisais mes plaintes, et quoi que je fisse pour détourner ma pensée de

lui, cela m'était impossible. Je ne laissais pas d'obéir le mieux que je pouvais à un ordre qui m'était si rude ; mais je pouvais peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir, mais il se contentait de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me faisaient tant souffrir en pensant bien faire, et me rassurait par des raisons si puissantes, qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença, comme il me l'avait promis, à faire mieux connaître que c'était véritablement lui qui me paraissait dans ces visions ; mon amour pour lui étant si grand, sans que j'y contribuasse rien de ma part, qu'il était visible qu'il était surnaturel. Je me sentais mourir de désir de voir mon Dieu, et ne voyais que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitais avec tant d'ardeur, qui était de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports que ce violent amour me donnait ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avais auparavant éprouvée, je ne laissais pas de me trouver réduite à une telle extrémité, que tout me donnait de la peine, que j'étais comme hors de moi-même, et qu'il me semblait que véritablement on m'arrachait l'âme. « S'est-il jamais vu, mon Sauveur, d'artifice égal à celui dont vous usiez avec votre servante, lorsque vous vous cachiez ainsi de moi, et me donniez en même temps tant de témoignages de votre amour par une espèce de mort si délicieuse, que j'aurais voulu n'en jamais sortir. »

Pour pouvoir comprendre qu'elle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont différents de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car cette sorte d'oraison étant basse, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence des mouvements qu'elle cause, et de rendre la tranquillité à l'âme ; de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire : il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'âme par des caresses, comme l'on en userait avec des enfants, et non pas à coups de fouet, à aimer Dieu et à

recueillir cet amour au-dedans d'elle-même sans le laisser répandre au-dehors, ainsi qu'un pot qui bouillirait avec excès parce que l'on mettrait sans discrétion du bois au feu, et tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces et non pas pénibles, telles que sont celles des mouvements qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandais au commencement de ces sortes de larmes qui sont si préjudiciables, et elles me causaient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurais quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe, dans ces commencements, de se conduire avec grande discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différents de ceux-là. Il nous paraît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'âme ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur ; mais elle se sent quelquefois percée d'une flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en tel état qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle est de se haïr elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête de donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une âme de ne savoir alors ce qu'elle devient ; mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'âme voudrait toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettait si fort hors de moi que je n'y pouvais rien comprendre. Car, qu'y a-t-il de plus incompréhensible à une âme que de se sentir blessée de la sorte, et de reconnaître clairement qu'elle n'a en rien contribué à

allumer le feu de cet amour pour son Créateur dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand qu'une seule étincelle, qui lui paraît en être sortie, l'a dans un instant tout embrasée ? O combien de fois, étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*, qui me paraissaient n'avoir été dites que pour moi !

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'âme se sert pour se soulager ; et les plus grandes mortifications lui paraissent si peu pénibles que, quand elle serait aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouverait pas plus disposée qu'elle ne l'est à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu ; mais la plaie que ce divin dard a faite en son cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourments corporels dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel, la seule chose qui peut adoucir la sienne est de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autrefois la violence de ce transport est si grande, que tout le corps étant comme paralytique, on ne saurait se mouvoir en aucune manière, et, si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs sans pouvoir même presque respirer ; on pousse seulement quelques faibles gémissements, mais ils sont intérieurs.

Quoique les anges m'apparaissent souvent, c'est presque toujours sans les voir ; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui

sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme séraphins ; car ils ne me disaient point leur nom, mais j'ai bien vu qu'il y a entr'eux dans le ciel une très-grande différence. Cet ange avait dans la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu ; il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et que toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse que, ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivait, j'étais si interdite que j'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine que je considérais comme une gloire en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable ; et lorsque j'entrais dans ces grands ravissements, leur violence était telle qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvais y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connaissance. Depuis que j'ai ces ravissements, je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un chapitre duquel je ne me souviens pas, qui est fort différente et de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu, à cause que Dieu mettant aussitôt l'âme dans l'extase et la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

CHAPITRE XXX.

La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne

une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements et ces visions venaient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir.

Voyant que tous mes efforts étaient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissements, j'appréhendais de les avoir, parce que je ne pouvais comprendre comment la peine et le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je savais bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel ; mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un contentement si merveilleux, c'est ce qui surpassait mon intelligence. Ainsi je tâchais toujours d'y résister, et je prenais une croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour notre salut ; mais je n'y gagnais autre chose, sinon de me tourmenter en vain. Je voyais que personne ne comprenait rien à ce qui m'était si évident, et je n'osais en parler qu'à mon confesseur, parce qu'on l'aurait attribué à un défaut d'humilité.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier à une grande partie de mes peines et de les faire cesser depuis entièrement, en permettant que le bienheureux père Pierre d'Alcantara vînt au lieu où j'étais alors. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence dont j'ai appris, entre autres particularités, qu'il a porté durant vingt ans un cilice de lames de fer-blanc. Il écrit en langue vulgaire de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, et fort utiles à ceux qui s'en servent par la grande intelligence que lui en avait acquise le long temps qu'il s'y était exercé. Il avait pratiqué à toute rigueur la première règle de saint François, et ce qui en dépend.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, qui servait Dieu si fidèlement, et qui avait tant d'affection pour moi, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage désira que je le visse, à cause qu'elle savait le

besoin que j'en avais pris par la connaissance qu'elle avait de mes peines dont mes confesseurs me permettaient de lui parler. Elle n'avait pas seulement un très-bon esprit de secret, mais elle recevait de grandes grâces de Dieu dans l'oraison, et même quelques-unes de celles dont il me favorisait. Ainsi il lui faisait connaître ce que les plus savants ignoraient ; et ayant outre cela une grande foi, elle était persuadée que ces visions, qu'ils croyaient venir du démon, venaient de Dieu, en quoi elle me consolait beaucoup.

Cette dame obtint donc de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de me tenir huit jours chez elle ; et ce fut là et dans quelques églises que je commençai à parler à ce saint homme, le père Pierre d'Alcantara, avec lequel j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais caché les plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité d'affaires de ma conscience, et que, dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait être contre moi, je rendis compte à ce grand religieux de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque aussitôt qu'il m'entendait par l'expérience qu'il en avait, qui était ce dont j'avais besoin, à cause que Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce, qu'il m'a depuis accordée de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me favorise, et qu'ainsi il fallait que ce bon père, pour les connaître, en eût lui-même reçu de semblables.

Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire, parce que je ne comprenais rien du tout aux visions qui sont sans images, et guère davantage celles que l'on ne voit que des yeux de l'âme. Je croyais que l'on devait seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps, et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avais rien à appréhender, mais seulement à louer Dieu de ce que très-sûrement ces visions venaient de lui, et que je ne pouvais, après les choses qui sont de foi, rien croire plus fermement. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus secrètes et de ses desseins. La joie qu'il avait de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme

résolution et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, le portait à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que, lorsque l'on marche dans le chemin où il était, rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer ; et c'est, ce me semble, l'état où j'étais alors. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée dans une si sainte voie ! Ce saint homme eut une très grande compassion de moi, et me dit que cette contradiction que je recevais des gens de bien était l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, et qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujours besoin d'assistance, il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendît ; mais qu'il parlerait à mon confesseur et à ce gentilhomme marié qui était l'un de ceux qui me tourmentaient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, et qu'étant fort craintif et fort saint, il ne pouvait, après m'avoir vue si imparfaite, se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse ; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer et me laisser en repos. Mon confesseur n'en avait pas grand besoin ; et elles étaient au contraire si nécessaires à l'égard de ce gentilhomme, que, quelque fortes qu'elles fussent, elles ne purent entièrement le persuader ; mais elles firent au moins qu'il ne m'effrayait plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord, ce saint religieux et moi, que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre ; son humilité était si grande, que je ne pouvais voir sans confusion qu'il fit cas des prières d'une créature aussi misérable que je le suis. Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passait eu moi venait de Dieu : que je pouvais sans crainte continuer de faire oraison, et que si j'entraais dans quelques doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins je ne pouvais malgré cela me rassurer entièrement, parce que Notre-Seigneur me conduisant par la voie de la crainte,

quoique ce que l'on me disait pour me l'ôter, me consolât et modérât mes appréhensions, il ne laissait pas de m'en rester, principalement lorsque Notre-Seigneur me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler ; mais c'était toujours beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces Dieu et à mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribue la venue de ce grand religieux qui était commissaire-général de la province qui porte son nom, et je me recommandais aussi extrêmement à la sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels et de si violentes douleurs corporelles, que je ne savais que devenir. D'autres fois, quoique ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point, je les supportais avec grande joie, mais quand j'étais en même temps travaillée de tous les deux, quelle peine n'endurais-je point !

J'oubliais alors toutes les grâces que Dieu m'avait faites ; il ne m'en restait qu'un souvenir confus, comme d'un songe qui m'avait donné de la peine ; et mon esprit se trouvait si stupide que j'entrais en mille doutes et mille défiances sur ce que j'avais vu. Il me semblait que cela était impossible ; que ce n'était peut-être qu'une imagination ; qu'il devait me suffire d'être trompée sans tromper encore des gens de bien ; et je me trouvais si méchante, qu'il me semblait que l'on devait attribuer à mes péchés tous les maux et toutes les hérésies qui troublent aujourd'hui le monde. Je connais maintenant que c'était une fausse humilité dont le démon se servait pour tâcher de me jeter dans le désespoir ; et ainsi il ne me tente plus tant de ce côté-là.

DE L'HUMILITÉ.

Les marques pour connaître cette fausse humilité sont évidentes. Elle commence par l'inquiétude et le trouble, l'obscurcissement et la peine de l'esprit, la sécheresse et

l'indisposition à faire oraison, et quelques bonnes œuvres viennent ensuite ; et enfin l'âme se trouve comme suffoquée, et le corps comme lié, de telle sorte, qu'ils sont incapables d'agir.

La véritable humilité fait, au contraire, qu'encore que nous connaissions notre misère, que nous la sentions, que nous en gémissions et que nous en soyons très-vivement pénétrés, non seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquiétude, la sécheresse et l'obscurcissement de l'esprit, mais nous nous trouvons dans le repos, la tranquillité, la consolation et la lumière, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console par la connaissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grâce qu'il nous fait de nous la donner, et qu'elle nous est avantageuse. L'âme a regret d'un côté d'avoir offensé Dieu : mais elle admire de l'autre sa miséricorde, entre dans la confusion de ses péchés, et le remercie de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'auteur, on n'a point, comme je l'ai dit, de lumière pour faire aucun bien ; il semble que Dieu l'éteigne entièrement : on se le représente la foudre et l'épée dans les mains, qui veut tout mettre à feu et à sang ; on n'envisage que la rigueur de sa justice ; et quoique le démon ne puisse effacer entièrement de l'esprit la créance de sa miséricorde, ce peu qui en reste, au lieu de donner de la consolation, ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure, en augmentant la connaissance des obligations que l'on doit à Dieu.

Comme, selon ce que je pus en comprendre, cet artifice est l'un des plus subtils du démon et des plus pénibles à l'âme, j'ai cru, mon père, devoir vous en parler, afin que, si l'ennemi vous tente en cette manière et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connaître ; et je ne crois pas que la science y puisse servir, puisque encore que j'en sois si dépourvue, je n'ai pas laissé, après avoir eu cette fausse humilité, de comprendre que ce n'est qu'une rêverie ; mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis et qu'il a donné pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui

donna de tenter Job, quoique me connaissant si faible et si mauvaise, ce n'a pas été par de si rudes et de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois la veille de la fête du Saint-Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, quoique moins grande que je le devrais, et ça ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême, qui est le temps où je m'appliquais avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissait mon esprit de choses si frivoles, que je m'en serais moquée en un autre temps. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Ainsi il me semblait que les démons se jouaient de moi, comme on se jouerait d'une pelote, et qu'il m'était impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cette état ! L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve ; il ne lui reste que la lumière du franc-arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait les yeux bandés. On peut la comparer alors à celui qui marchant durant une nuit très-obscur dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, prendrait garde de n'y pas tomber, parce qu'il y aurait passé et qu'il les aurait vus durant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'âme est accoutumée à se garder d'offenser Dieu, joint qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoique la foi aussi bien que les autres vertus ne soit pas éteinte, puisqu'elle croit toujours en effet ce que croit l'Église, elle est si engourdie et si endormie, qu'elle semble ne comprendre ces saintes vérités, et ne connaître Dieu que comme l'on comprend et l'on connaît les choses qui ne nous sont dites et que nous ne voyons que de fort loin ; et l'amour de l'âme est si tiède, qu'elle écoute seulement ce qu'on lui dit de Dieu comme une chose dont elle ne doute point, parce que c'est la créance de l'Église ;

mais sans se souvenir d'avoir éprouvé en diverses occasions qu'elle est véritable.

Lorsque l'on se trouve ainsi, on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connaître la cause ; le tourment que l'on souffre est si grand, que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car, selon ce que Notre-Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'âme est comme dans un feu dont elle ne sait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir, ni comment l'éteindre ; et si elle y cherche du remède dans la lecture, elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi il m'arriva une fois que voulant lire la vie d'un saint, pour voir si je pourrais trouver de la consolation dans ce qu'il avait souffert, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes ; sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoique elles fussent écrites en langue vulgaire ; ce qui me fit jeter le livre : et la même chose m'est arrivée diverses fois ; mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait au contraire que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colère et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable ; et c'est beaucoup si Dieu nous fait la grâce de nous retenir pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui porte préjudice à notre prochain. Allant ensuite me confesser, il m'est arrivé diverses fois, encore que mes confesseurs fussent des personnes fort saintes, et le soient encore, qu'ils me traitaient avec une si extrême dureté, que lorsque je les en faisais souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés, et me disaient que, quelque résolution qu'ils eussent pris auparavant d'en user d'une autre manière, il leur avait été impossible de s'empêcher de me traiter de la sorte. D'autres fois, la compassion de me voir tant souffrir dans le corps et dans l'âme, et le scrupule qu'ils avaient de m'avoir parlé si rudement, les faisait résoudre à me consoler ; mais il n'était pas en leur pouvoir. Ils ne me disaient rien néanmoins qui offensât Dieu ; et c'était seulement des paroles les plus fâcheuses pour un pénitent qui puisse sortir de la bouche d'un

confesseur. Je veux croire que leur dessein était de me mortifier ; et quoique j'en fusse quelquefois bien aise et que je le souffrisse avec patience, ce m'était en d'autres temps un fort grand tourment. Il me semblait quelquefois que je les trompais, et je leur disais très-sérieusement qu'ils devaient s'en défier. Ce n'était pas que je ne visse bien que je n'aurais pas voulu pour rien du monde leur dire un mensonge de propos délibéré ; mais tout me donnait de la crainte. L'un d'eux, connaissant la tentation qu'il y avait en cela, me dit de ne point m'en mettre en peine, puisqu'encore que je le voulusse tromper, il se tiendrait si bien sur ses gardes qu'il s'empêcherait de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup ; et le plus souvent, aussitôt après avoir communiqué, ou quelquefois en m'approchant du saint Sacrement, je me trouvais dans un tel calme de corps et d'esprit, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semble que dans le même moment que ce divin soleil venait à paraître, il dissipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que des fantômes et des chimères.

D'autres fois une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de notre Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point ; n'aie point de crainte*, me mettait dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignais ma joie, et je me plaignais à lui de ce qu'il avait permis que j'endurasse tant de peines ; mais en vérité elles étaient bien récompensées par l'abondance des grâces dont il me favorisait ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'âme à l'or qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'était quand on l'y a mis, puisqu'elle est sans doute plus capable de connaître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui semblaient insupportables lui paraissent si légers qu'elle serait prête, s'il le voulait, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevrait ; mais hélas ! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois j'éprouvais des peines différentes de celles que je

viens de dire. Je me trouvais alors dans l'impossibilité de penser ni de désirer rien faire de bon ; et mon âme, aussi bien que mon corps, demeurait sans action, et comme entièrement inutile à tout ; mais je n'avais pas ces autres tentations et ces inquiétudes dont j'ai parlé : c'était seulement un dégoût de toutes choses, dont je ne savais point la cause.

Je tâchais de m'occuper de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force, et d'une manière languissante : ce qui me fait voir le peu que nous pouvons, lorsque la grâce se cache de nous ; et cela ne me donnait pas une grande peine, parce que j'étais bien aise d'entrer par ce moyen dans la connaissance de mon néant.

D'autres fois, quoique je sois en solitude, je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison ; mais je sens et je connais cette impuissance, je vois que tout le mal vient de l'entendement, sans que la volonté y participe, puisqu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, et que l'extravagance de cet entendement, qui court comme un furieux çà et là, est si grande, que, quelques efforts que je fisse, il me serait impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en moquer ; et voyant par-là quelle est ma misère, j'observe ce qu'il fait, et j'admire que, grâce à Dieu, il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifférentes : je connais alors combien extraordinaire est la grâce que Dieu me fait de tenir ce fou enchaîné pendant qu'il me met dans une parfaite contemplation, et je considère ce que diraient ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon âme en si mauvaise compagnie, et mon désir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur : « Quand sera-ce, Seigneur, que toutes mes puissances seront unies dans la joie de ne s'occuper qu'à publier vos louanges ? Ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'elles soient plus longtemps divisées, comme si chacune ne pensait qu'à tirer de son côté, sans se mettre en peine des autres. » C'est ce qui me fait si souvent souffrir,

et je connais bien quelquefois que mon peu de santé y contribue.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parents : je lui attribue ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, et je ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribue aussi beaucoup.

Comme je ne lisais plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croyais les entendre tous par la connaissance que Dieu m'en donnait, et ainsi n'en avoir plus besoin, je lisais seulement les vies des saints qui me profitaient, ce me semble, en me faisant voir combien j'étais éloignée de la perfection avec laquelle ils servaient Dieu ; et j'entrais ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avais d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'était avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvais néanmoins changer d'opinion, quelques efforts que je fisse, et j'en ressentis beaucoup de peine, jusqu'à ce que des personnes savantes, et particulièrement le père Pierre d'Alcantara, me dirent que je devais mettre mon esprit en repos.

Je vois bien qu'encore que Dieu me fasse autant de grâces qu'à plusieurs bonnes âmes, je n'ai pas commencé à le servir, et que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les désirs qu'il me donne, et dans l'amour pour lui, dont il lui plaît de me favoriser : car il me semble que je l'aime ; mais je ne saurais voir sans douleur que mes imperfections et mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité, qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal, que je suis seulement les autres ; que je ne pense ni au paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort ; que je n'ai ni plaisir ni peine ; et enfin que je ne suis touchée de rien. L'âme paraît alors semblable à un petit ânon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger, sans presque le sentir, et elle doit, sans doute, être soutenue par de grandes grâces de Dieu, afin de pouvoir, sans se troubler, demeurer dans un état si pénible ; mais elle ne comprend rien à la manière dont tout cela se passe en elle.

Il me vient en ce moment dans l'esprit que c'est comme naviguer avec un vent doux et favorable, qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que l'on s'en aperçoive ; au lieu que dans ces autres manières dont j'ai parlé, l'âme connaît aussitôt, par de grands effets, combien elle avance, tant ses désirs sont enflammés, et la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impétuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi, à mon avis, à ces sources que j'ai vu bouillonner sans cesse, et nulle comparaison ne me paraît plus naturelle, parce qu'une âme qui est arrivée à un tel degré, est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours les eaux au-dehors, elle ne peut se contenir en elle-même, mais veut répandre et communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participants de son bonheur, et qu'ils lui aident à publier ses louanges.

Combien de fois me suis-je souvenue, sur ce sujet, de cette eau vive dont notre Seigneur parla, auprès d'un puits, à la Samaritaine ? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Évangile, que dès mon enfance, quoique je n'en comprisse pas le sens comme je le comprends maintenant, j'en avais toujours une image, avec ces mots : *Seigneur, donnez-moi de cette eau*, et lui renouvelais souvent la même prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir ; car l'âme voudrait, à quelque prix que ce fût, jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre, et j'avoue que quand je ne pourrais y jeter que de la paille, cela ne laisserait pas de me satisfaire, ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même, et quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs quelques images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite, sans confusion, que tout cela est si peu considérable. Que si je fais quelque pénitence, elle me paraît si indigne d'être considérée, qu'à moins que notre Seigneur

regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et me moque de moi-même.

Il paraît, par ce que je viens de dire, quelle douleur c'est aux âmes à qui Dieu fait la grâce de brûler du feu de son amour, de se trouver unies à un corps incapable de ne rien faire pour son service ; car quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'appréhension que ce feu ne s'éteigne, et de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ? Ce tourment, quoique délicieux, est si grand, qu'il me paraît qu'il consume l'âme, qu'il la réduit en cendres, et que l'ardeur de ce feu, au lieu de s'amortir, s'augmente encore par l'eau de ses Larmes.

Ceux qui sont arrivés à cet état, et à qui Dieu a donné, ou des forces corporelles pour faire pénitence, ou de la science, ou le talent de bien prêcher, de bien conduire et d'attirer les âmes à lui, ne connaissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent, s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine de recevoir continuellement de lui sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit béni à jamais, et que les anges chantent des cantiques à sa gloire ! Ainsi soit-il.

Je ne sais, mon Père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez mandé une seconde fois de ne point craindre de trop m'étendre et de ne rien oublier, j'écris avec vérité et le plus clairement que je puis ce dont il me souvient, et il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudrait, comme je l'ai dit, y employer plus de temps que je n'en ai, et que cela serait peut-être assez inutile.

CHAPITRE XXXI.

Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût les faveurs qu'elle

recevait de Dieu ; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés ; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

Après avoir parlé de quelques-unes des tentations intérieures et secrètes du démon, je veux maintenant en rapporter qui étaient presque publiques et que l'on ne pouvait ignorer qui ne vinssent de lui.

Étant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche dans une forme épouvantable ; et parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre ; et il me dit d'une manière à faire trembler, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut ; mais il revint aussitôt, et je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite sur la place où il était, et il n'y est jamais revenu depuis.

Une autre fois il me tourmenta, durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir plus longtemps y résister. Les personnes avec qui j'étais en furent épouvantées, et ne savaient où elles en étaient non plus que moi. J'ai l'habitude, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur que, s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le supporter ; ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

Lorsqu'une fois entre autres je tachais en cette manière de trouver du soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à notre Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible,

qui grinçait les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étaient présentes, et elles ne savaient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance ; et elle était telle, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentais, et qui m'était encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos ; et je n'osais demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles, et de leur faire connaître d'où cela venait.

J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plutôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau ; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination ; je l'ai très-souvent éprouvé, et, après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchit tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Église ordonne qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurais dans l'occasion dont je parle ne cessait point, je dis à mes sœurs que, si je ne craignais qu'elle se moquassent de moi, je les prierais de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussitôt, et en jetèrent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée ; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparaissait, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvai sans aucune douleur, mais aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre ; car considérant combien grand doit être le malheur d'une âme dont le démon est le maître, puisque, lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur notre corps ni sur notre âme, il nous fait tant souffrir lorsque Dieu lui permet de nous tenter, je conçus un nouveau désir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une chose semblable m'arriva, mais elle dura beaucoup moins. J'étais seule, je pris de l'eau bénite, et, après qu'elle eut chassé le démon, deux religieuses, qui n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge, étant entrées, elles sentirent une très-grande puanteur, telle que serait celle du soufre. Pour moi je ne la sentis point, quoiqu'elles assurent qu'elle dura assez longtemps pour donner loisir de m'en apercevoir.

Une autre fois, étant dans le chœur, je me sentis touchée d'un si violent désir de me recueillir, que je sortis pour éviter que l'on ne s'en aperçût, Les religieuses les plus proches du lieu où je me retirai, y entendirent donner de grands coups ; et j'entendais de mon côté comme des personnes qui conféraient ensemble auprès de moi, sans que je puisse rien comprendre à ce qu'elles disaient, tant j'étais occupée de mon oraison. Ainsi je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivait presque toujours, lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me confesse aujourd'hui ; il l'a vu dans une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais connaissait seulement la personne qui l'avait écrite.

Un prêtre qui était depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles que j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissait pas durant ce temps, de dire la messe, vint me déclarer sa misère, et. me dit qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessait point de celui-là. tant il avait horreur de s'accuser d'un crime si abominable ; mais qu'il désirait extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avait pas la force. Je fus touchée d'une si

extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne à laquelle il me dit qu'il pouvait la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet ecclésiastique me manda qu'il s'était confessé de ce péché, et qu'il y avait déjà quelques jours qu'il n'y tombait plus ; mais que le tourment que le démon lui faisait souffrir était si horrible, qu'il lui semblait être en enfer, et qu'il me priaît de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très-grande affection, et mes sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger quel était cet ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeait à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations et ses peines, et de permettre que le démon me les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, durant un mois, de très-grands tourments ; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus tourmenté par ces esprits des ténèbres ; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnaissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvais y avoir contribué était que la créance qu'il avait que Dieu me faisait beaucoup de grâces lui avait été utile. Il disait que lorsqu'il se voyait pressé de la tentation, il lisait mes lettres, qu'elle le quittait aussitôt, et qu'il n'avait pu voir sans un grand étonnement que ce que j'avais enduré à son sujet avait fait cesser ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et j'aurais de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement, comme je crois que font mes sœurs en cette maison, ont tant de force ; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avais demandées en faveur de cet ecclésiastique, et à mes

péchés, ce que Dieu permettait que les démons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps, il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étaient prêts à m'étouffer ; et après que l'on eut jeté sur eux beaucoup d'eau bénite, j'en vis une grande multitude s'enfuir, comme si on les eût précipités du haut de quelques rochers. Quoique ce me fût, mon père, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte, sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont d'autre pouvoir de nuire que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire, de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire, pour mépriser ces vaines terreurs que les démons tâchent de leur donner, puisque c'est le moyen de rendre tous leurs efforts inutiles, et de mettre l'âme dans une force qui la rend supérieure à eux et comme leur maîtresse. Je pourrais m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours ; mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir récité un nocturne dans l'oratoire, lorsque je disais quelques oraisons fort dévotes qui sont à la fin de notre bréviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever ; je fis le signe de la croix, et il s'enfuit ; mais il revint, et je le chassai encore de la même sorte ; ce qui continua, ce me semble, trois fois et jusqu'à ce que j'eusse jeté de l'eau bénite. Je vis en même temps en esprit sortir quelques âmes du purgatoire, à qui il restait peu à souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avait peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne reçussent ce soulagement. Je l'ai vu rarement sous quelques figures ; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connaît clairement qu'une chose est, encore que l'on ne l'aperçoive sous aucune forme : et je veux aussi rapporter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la très-sainte Trinité, étant au chœur dans un certain monastère, et dans un ravissement, je vis une très-grande contestation

entre des anges et des démons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait ; mais on le connut bientôt après, par celle qui arriva entre des personnes d'oraison et d'autres qui n'en faisaient point ; ce qui dura fort longtemps, et apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois, je me vis environnée d'une grande multitude de ces malins esprits ; et en même temps une grande lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi, ce qui me fit connaître que Dieu me protégeait pour les empêcher de me nuire, et j'ai connu par des choses qui se sont passées dans moi-même que cette vision était véritable. Ainsi, voyant que, pourvu que nous n'offensions pas Dieu, les démons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne saurais presque les appréhender ; et ils ne doivent être redoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me semblait quelquefois, dans les tentations que j'ai rapportées, que, ces malheureux esprits réveillaient en moi le souvenir de toutes mes vanités et mes faiblesses passées. Je me recommandais aussitôt à Dieu, et mon plus grand tourment en cela était de m'imaginer que ces pensées ne me revenaient ainsi que parce que j'étais remplie de l'esprit du démon, puisque ayant reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas seulement avoir ces premiers mouvements en des choses qui lui étaient désagréables. Mais mon confesseur me rassurait.

D'autres fois je souffrais une grande peine, et je la souffre encore de me voir estimer par des personnes très-considérables, et de leur entendre dire beaucoup de bien de moi.

Je me représente alors quelle a été la vie de Jésus-Christ et celle des saints, et j'entre dans une telle confusion de voir que je ne marche pas comme eux dans le chemin du mépris et des souffrances, que je n'ose presque lever les yeux vers le ciel, et voudrais me pouvoir cacher à tout le monde. Mais je ne me trouve pas dans la même disposition lorsque l'on me persécute ; car, encore que mon corps le sente et le supporte- avec peine, mon âme s'élève si fort au-

dessus de ces persécutions, que je ne sais comment accorder ces deux choses. Il est si vrai néanmoins que cela se passe de la sorte, qu'il me paraît alors que mon âme est comme sur le trône et voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois trouvée en cet état durant plusieurs jours, et je l'attribuais à la vertu et à l'humilité ; mais un savant religieux de l'ordre de saint Dominique m'a fait connaître que c'était une tentation.

L'appréhension de penser que ces faveurs que je recevais de Dieu pouvaient venir à la connaissance de tout le monde, me mettait dans une peine si excessive, que j'aurais de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive ; et lorsque les ravissements dont j'ai parlé commencèrent à être si violents, qu'il était hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en aperçût, j'en étais si honteuse, que j'aurais voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'aurait vue.

Étant un jour pénétrée de cette affliction, notre Seigneur me demanda *ce que je craignais, puisque tout ce qui en pouvait arriver était ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât* ; me faisant ainsi connaître que ceux qui y ajoutaient foi me loueraient, et que ceux qui n'y en ajouteraient point me condamneraient injustement : qu'ainsi je ne devais pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me serait avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étais tourmentée passa jusqu'à un tel excès que je voulus sortir du monastère où j'étais, et porter ma dot dans un autre dont l'observance était beaucoup plus étroite, et où j'avais appris que l'on pratiquait de très-grandes austérités. Ce monastère était de notre ordre, et fort éloigné, qui était ce que je cherchais, afin de n'être connue de personne ; mais mon confesseur ne voulut pas le permettre. Ces craintes me troublaient beaucoup, et je connus depuis qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit n'est pas véritable. Dieu me l'apprit, et je devais croire fermement que n'y

ayant point de bien qui ne vienne de lui, j'avais tort de me plaindre qu'on louât celui qu'il lui plaisait de mettre en moi, puisque non seulement je n'étais point fâchée, mais que je me réjouissais de voir louer les autres des grâces qu'il leur faisait.

Je tombais ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prières particulières à Dieu, pour lui demander de donner la connaissance de mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui. Mon confesseur me défendit de continuer, sans que je pusse néanmoins gagner cela sur mon esprit ; et il n'y a pas encore longtemps que quand je voyais une personne qui jugeait avantageusement de moi, je faisais adroitement tout ce que je pouvais pour lui faire remarquer mes fautes, et me sentais par ce moyen fort soulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte ; et je vois bien à cette heure, que cela ne procédait pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Plusieurs personnes me venaient voir ; et je les trompais toutes, tant elles s'en allaient persuadées qu'il y avait quelque bien en moi. Je n'avais pas néanmoins ce dessein ; et je crois que Dieu l'a permis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes confesseurs, de semblables choses, à moins que de le croire nécessaire, et j'en aurais fait un grand scrupule.

Je conçois bien maintenant que ces craintes, ces peines et cette prétendue humilité, sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifiée, puisqu'une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu n'est pas plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle, à cause que Dieu lui fait connaître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon, qu'elle s'abandonne entièrement à sa conduite, lorsqu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, et quelle se prépare à la persécution, sachant qu'elle est inévitable au temps où nous sommes, à ceux qui sont favorisés de semblables grâces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts sur leurs actions : au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre ; mais cette

crainte que j'avais, au lieu d'être bonne et procéder d'une véritable humilité, n'était qu'un défaut de courage, puisqu'une âme que Dieu permet être ainsi exposée à la vue du monde doit se préparer à être martyr du monde et n'attendre de lui que la mort, si elle ne se résout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime et qu'il aime.

Certes, je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien ; et qu'ainsi à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyr, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur toute particulière ne nous accorde cette grâce. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut, ils aperçoivent de mille lieues loin les moindres fautes qu'elle commet, et considèrent en elle-même, comme une faute, ce qui peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils auraient commis cette faute s'ils avaient été en sa place. Ils voudraient que dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au-dessus et les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudrait qu'elles volassent, et que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints l'ont été après avoir été confirmés en grâces ?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, et en même temps de s'affliger de ce que plusieurs âmes tournent en arrière, manquent de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je crois qui me serait arrivé, si Dieu par son infinie miséricorde ne m'eût soutenue ;

et la suite de cette relation vous fera voir, mon Père, que jusqu'à ce qu'il lui ait plu de me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber et me relever. Je voudrais pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être déjà servie de cette comparaison ; mais elle est si propre à mon sujet, que j'ai cru en devoir user encore, ne pouvant attribuer à une autre cause la peine que je vois souffrir à tant de personnes. Comme elles commencent par de grands désirs de servir Dieu, une grande ferveur et une grande résolution de marcher dans la voie étroite, et que quelques-unes ont même, quant à l'extérieur, renoncé à tout pour ce sujet, lorsqu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, et élevées par les grâces dont Dieu les favorise à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, et qu'elles lisent dans des livres d'oraison et de contemplation des moyens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent et perdent courage.

Ces moyens sont de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous, que l'on soit plus aise que l'on en dise du mal que du bien, de ne point tenir compte de l'honneur ; de se détacher de ses parents et de fuir au lieu de désirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison et plusieurs autres choses semblables, que Dieu seul, à mon avis, peut nous donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations, elles me paraissent surnaturelles. Mais ces âmes, au lieu de s'affliger et de perdre ainsi courage, doivent au contraire tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, et se promettre qu'il accordera à leurs prières de changer leurs désirs en des actions, pourvu qu'elles fassent de leur côté, tout ce qui dépend d'elles, sans jamais désespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une grande expérience de cela, j'en dirai quelque chose, mon Père, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis cette vertu, on ne doit point se persuader de l'avoir, si elle n'a été éprouvée par son contraire.

Nous devons toujours, dans cette vie, être sur nos gardes, parce que nous retombons bientôt, si la grâce ne nous est entièrement donnée pour nous faire connaître le néant des choses du monde, et que l'on y est toujours exposé à mille périls. Il me paraissait, il y a peu d'années, que non seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient à charge ; et il était vrai que j'avais peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoique je l'eusse tant aimée auparavant, et qu'elle fût meilleure que moi, je demeurais seule le plus que je pouvais, parce que la différence de nos conditions (elle était mariée, et moi religieuse) ne pouvait nous fournir une matière agréable d'entretien. Néanmoins je sentis que ses peines me touchaient davantage que n'auraient fait celles d'une autre personne qui ne m'aurait pas été si proche, et je connus par là que je n'étais pas si détachée que je le croyais, mais que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont notre Seigneur avait commencé de me favoriser ; j'ai toujours depuis, par son assistance, tâché de le pratiquer.

DU MÉPRIS DE L'HONNEUR.

Lorsque Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme par exemple, en ce qui regarde l'honneur ; car, croyez-moi, mon Père, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés qui ne le sont pas. Il faut principalement en cela se tenir toujours sur ses gardes, sans jamais se relâcher ; et, pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre, et il n'y a point d'effort joint à la prière que nous ne devons faire de notre côté pour surmonter cet obstacle à notre avancement, puisqu'il est si grand que je ne saurais assez m'étonner du mal qu'il cause ; et l'on doit m'en croire. Je connais des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne peut les considérer sans admiration : « D'où vient donc, mon Dieu, qu'elles tiennent encore à la terre ; et s'étant entièrement consacrées à

vos service, qui les empêche d'arriver au comble de la perfection ! » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur, sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire sur ma parole que, si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre, puisque ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus, elle le rongera de telle sorte, que non seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais qu'elle l'empêchera de profiter, ainsi que les autres plantes qui en sont proches, parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en détruit toute l'harmonie, et qui, nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents ? et pouvons-nous douter que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paraît nous être dû ? Mais, me dira quelqu'un, je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute, d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de si simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit. les pailles que je mettais dans le feu, n'étant pas capable de davantage ; mais Dieu est

si bon qu'il reçoit tout ; et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligente que j'étais affectionnée à de vaines occupations : d'autres novices auraient pu m'en instruire, et ma vanité ne me permettait pas de le leur demander, de peur de leur faire connaître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devais me vint dans l'esprit. Mais, quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite ; car, sur le moindre doute que j'avais, je m'adressais aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir ; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savais mal le chant, et j'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient, et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte, qu'il me faisait manquer encore davantage. Enfin je résolus de dire que je ne le savais pas, lorsque je ne le savais qu'imparfaitement ; et cela ne me donnait pas d'abord peu de peine ; mais je le faisais après avec joie ; et, quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurais en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien, comme il paraît bien que je ne suis rien moi-même, puisqu'elles me donnaient de la peine, ne laissent pas peu à peu de produire de bons effets, parce que, étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité, voyant que j'étais la seule de toutes les sœurs qui ne s'avançait point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été très-imparfaite, je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et je me représentais de servir en cela des anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Ces

bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment, et j'en eus une grande honte, désirant qu'on l'ignorât non par une véritable humilité, mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considérable.

« Quelle confusion ne dois-je pas avoir, mon Sauveur, de ce qu'étant si imparfaite, je rapporte ces petites marques de mon affection pour vous, qui ne sont que comme des grains de sable mêlés de terre et enveloppés de mille défauts, à cause que l'eau de votre grâce ne les avait pas encore arrosés et purifiés. Mais, mon Créateur, après avoir reçu tant de faveurs, et étant aussi mauvaise que je le suis, oserais-je dire avoir fait quelque chose pour votre service qui fût tant soit peu considérable ? Je ne sais, mon Dieu, comment je puis résister à la douleur que cette pensée me donne, ni comment ceux qui liront ceci pourront ne pas m'avoir en horreur, en voyant qu'après avoir si mal reconnu de si grands bienfaits, j'ai rapporté ces petits services que je vous ai rendus, connue s'ils venaient de moi, et que ce ne fût pas vous-même qui en fussiez la cause et la source. J'en meurs de honte, mon Sauveur ; mais n'ayant rien de meilleur à dire, j'ai cru devoir ne pas les taire, afin que ceux qui sont si heureux que de faire de grandes actions de vertu, se fortifient dans l'espérance d'en être récompensés, en considérant que les miennes, quelque indignes qu'elles soient, ne vous ayant pas été désagréables, ils ont sujet de se promettre beaucoup des leurs. Que votre divine majesté veuille, s'il lui plaît, me faire la grâce de ne pas demeurer toujours dans ces commencements. mais de m'avancer dans son service. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXXII.

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de

Saint-Joseph. Elle commence de s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

Longtemps après que notre Seigneur m'eut fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telles que serait celle d'un four fort bas fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement ; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment était si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grande peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés ; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles ; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire

qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui lui voudrait ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connaissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénétrèrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle notre Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait ; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée ; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé, quoique pas aussi souvent que d'autres auraient pu le faire, parce que Dieu ne me conduisait pas par le chemin de la crainte des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés avec les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre grâce à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles et épouvantables peines dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paraissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors ; et je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étais point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comme je pouvais trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisaient dans un si horrible précipice. « Soyez à jamais béni, mon Dieu, d'avoir fait voir que vous m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même, en me délivrant tant de fois de cette affreuse prison dans laquelle je rentrais contre votre volonté. »

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de luthériens que le baptême avait rendus membres de l'Église, se perdre malheureusement, et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourments. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans en être touchés de compassion, et ne pas ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a point de proportion entre celles qui

finissent avec la vie et celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre !

Je ne saurais donc trop désirer, puisque cela est de la dernière importance, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous assister de sa grâce ; et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, qu'encore que, toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on ne compte pour rien dans le monde, que Dieu me fit la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies ; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avaient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connaître que quelques terribles que fussent ces tourments, je méritais d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à toute heure dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et le porter à l'assister comme il m'a assistée ? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes et les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissait pas d'être dans l'agitation ; mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causait nulle inquiétude. Il est évident qu'elle procédait de Dieu, et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes

plus solides que celles dont elle s'était nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais.

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé, et que plusieurs des religieuses servissent Dieu fort fidèlement, il était si pauvre, qu'il arrivait souvent qu'elles en sortaient pour aller passer quelque temps chez leurs parents, où elles vivaient avec une grande honnêteté et religieusement. On n'y observait plus la première rigueur de la règle ; c'était seulement une règle mitigée en vertu d'une bulle du pape, ainsi que dans tout le reste de l'ordre ; et je m'y trouvais fort à mon aise à cause que la maison est belle et spacieuse ; mais ces fréquentes sorties me donnaient de la peine, parce que quelques personnes qui étaient bien aises de m'avoir en leur compagnie, et à qui nos supérieures ne pouvaient rien refuser, les importunaient si souvent de me permettre de sortir, que l'obéissance m'obligeait à demeurer peu dans mon monastère ; et je crois que le démon y contribuait, afin d'empêcher nos sœurs de profiter de la part que je leur faisais des instructions que me donnaient ceux avec qui je communiquais.

Les choses étant en cet état, une personne me dit et à quelques-unes de nos sœurs, que si nous étions dans la disposition de vivre comme les religieuses déchaussées, on pourrait fonder un monastère. Cette proposition se trouvant conforme à mon désir, j'en conférai avec cette dame veuve dont j'ai parlé, qui était tant de mes amies et dans les mêmes sentiments que moi. Elle commença aussitôt à travailler au moyen de fonder ce monastère en lui donnant un revenu ; et je vois bien maintenant qu'il n'y avait guère d'apparence d'y réussir ; mais le désir que nous en avions nous la faisait paraître possible. D'un autre côté, je me trouvais très-bien dans la maison où j'étais, et avais une cellule qui me plaisait fort ; ce qui me faisant balancer, je résolus avec cette dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

Un jour, après avoir communie, Dieu me commanda expressément *de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère ; m'assura qu'il réussirait et qu'il y serait beaucoup servi ; il me dit qu'il voulait qu'on lui donnât le nom de saint Joseph ; que ce saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que Jésus-Christ ne nous abandonnerait point ; que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'il n'y fût point servi : car que serait-ce que le monde s'il n'y avait point de religieux ? que je rapportasse cela à mon confesseur, et lui dise de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner.*

Cette vision me fit une telle impression, et Dieu me parla d'une manière si puissante que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui. Elle ne laissa pas néanmoins de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux et de contradictions que je rencontrerais dans l'exécution d'une entreprise qui éprouverait sans doute de grandes difficultés. Je me trouvais d'ailleurs, comme je l'ai dit, très-contente et en grand repos dans la maison où j'étais ; et encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avait été ni avec une résolution déterminée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ainsi je balançais sur ce que j'avais à faire ; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que, ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur, et lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'était passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein ; mais voyant peu d'apparence, à ne juger les choses qu'humainement, qu'il pût réussir, à cause que cette dame, mon amie, qui devait principalement y travailler, avait très-peu de moyen d'y contribuer, il me dit de le proposer à mon supérieur et de faire ce qu'il m'ordonnerait. Je lui obéis, et parce que je ne traitais point avec ce supérieur de ces visions, ce fut cette dame, et non pas moi, qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, et

l'assura qu'il consentirait à l'établissement du monastère. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, et diverses raisons firent résoudre qu'il n'y aurait jamais plus de treize religieuses. Avant que d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux père Pierre d'Alcantara, pour l'informer de l'état des choses ; il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de notre dessein ne commença pas plus tôt à se répandre, que je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet de la risée de tout le monde : on me faisait passer pour une extravagante qui ne pouvait rester dans un monastère où elle était si à son aise, et l'on ne traitait pas moins indignement ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que faire non plus qu'elle, parce qu'il me semblait qu'ils avaient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister ; il me consola, me fortifia, et me dit : *Que je devais connaître par là ce que les saints ont souffert pour fonder les religions ; que les traverses que j'avais rencontrées jusqu'alors n'étaient rien, en comparaison de celles auxquelles je devais me préparer ; mais que je n'en fusse point en peine, et que je fisse entendre à ma compagne certaine chose qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets, et je ne pus voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreraient dans l'exécution de notre entreprise, quoiqu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passaient pour des gens d'oraison, qui non seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie.

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dans notre monastère furent si grands, que notre provincial ne croyant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposait de donner ne suffirait pas, et que l'opposition que l'on faisait à cet établissement était trop grande pour pouvoir la

surmonter. Il me paraissait qu'il avait raison ; et ainsi, lorsque nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon père nous était contraire. J'en fus à mon particulier fort touchée, parce que son approbation m'aurait mise à couvert de tout ce que l'on pouvait dire contre moi. Et quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle n'abandonnait ce dessein, comme y étant obligée en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que notre provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on était persuadé que cette affaire n'était qu'une rêverie que nous nous étions mise dans la tête, cette dame en avait informé un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, qui passait pour l'un des plus savants de sa compagnie ; elle lui avait dit quel était le revenu qu'elle donnait de son patrimoine pour fonder cette maison, et l'avait prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularités de notre dessein, elle ne lui avait point parlé de la révélation que j'avais eue, et lui avait seulement exposé les raisons qui n'avaient rien de surnaturel, parce que je désirais qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon père demanda huit jours pour y penser, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je répondis affirmativement : mais encore que je parlasse de la sorte et qu'il me semblât que je disais vrai, je demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était encore plus grande que la mienne, rien de tout ce qu'on lui aurait pu dire n'étant capable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crusse, comme je l'ai dit, qu'il ne pouvait manquer de réussir, et que je fusse persuadée que la révélation que j'avais eue venait de Dieu, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle se trouverait conforme à la sainte Écriture et aux lois de l'Église, que nous sommes obligés de suivre : et ainsi, si ce savant religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu, continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serais départie à l'heure même, et aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'ayant

appris que tout le monde s'était élevé sur cela contre nous, et un gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était ridicule, et avait résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour nous porter à y renoncer ; mais que, lorsqu'il était prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention, et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devions point perdre de temps pour travailler à l'exécuter ; il nous instruisit de la manière dont nous devions nous y conduire, et ajouta qu'encore que le revenu que l'on y affectait ne suffît pas, il fallait se confier en Dieu sans laisser pour cela de passer outre, et qu'il s'offrait de répondre aux difficultés de ceux qui s'opposeraient à notre dessein : ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous assister.

Cette réponse nous consola beaucoup, ainsi que de voir que des personnes très-vertueuses, qui auparavant nous étaient contraires, commeneaient fort à s'adoucir, et que quelques-unes même nous assistaient, entre lesquelles était ce saint gentilhomme dont j'ai parlé, parce que s'avançant toujours de plus en plus dans une haute perfection, quoiqu'il prévît les grandes difficultés qui se rencontreraient dans le nouvel établissement, comme il le voyait entièrement fondé sur l'oraison, cela lui faisait croire que Dieu nous en avait inspiré la pensée. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne l'ait porté à nous aider, de même que cet ecclésiastique dont j'ai parlé au commencement ; car il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister, et c'était un homme si saint qu'il était le sujet de l'admiration de toute la ville, où il paraissait visiblement que Dieu l'avait établi pour le salut de plusieurs.

Les choses étant en ces termes, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle était commode, mais fort petite, aussi bien que notre revenu, et je ne m'en mettais point en peine, à cause que Notre-Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je pourrais, et que je verrais ensuite ce qu'il ferait, je

ne pouvais douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.

CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme 1a Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et, la trouvant trop petite, veut en avoir une autre : mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparaît et lui promet de l'assister, la très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries.

Ainsi, l'affaire étant prête à se conclure, et le contrat devant se passer le lendemain, notre provincial changea d'avis. Je crois que ce fut par un mouvement de Dieu, comme les suites l'ont fait voir, et que son infinie bonté, touchée de tant de prières que l'on faisait pour ce sujet, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre manière. Notre supérieur ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur me commanda de ne pas penser davantage à cette affaire : et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite jusqu'à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'était une rêverie de femme : les murmures s'augmentèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon provincial ; et tout le monastère me voulait mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les sœurs disaient que c'était un affront que je leur faisais ; que rien ne m'empêchait d'y servir Dieu comme faisaient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paraissait bien que je n'avais point d'affection pour la maison, et que j'aurais mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoutaient qu'il me fallait mettre en prison, et le nombre de celles qui m'excusaient, en quelque sorte, était très-petit. Je demeurais d'accord qu'elles avaient raison en plusieurs choses, et leur rendais quelquefois compte de ma conduite ; mais je n'osais pas leur dire le principal, qui était que je n'avais fait qu'obéir au commandement de

Dieu ; et ainsi je demeurais le plus souvent dans le silence.

D'autres fois Dieu me faisait la grâce de ne sentir pas plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eue à cœur, et n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir ; mais on ne pouvait le croire, ni même mon confesseur et les personnes d'oraison avec qui je communiquais, tant ils étaient persuadés du contraire ; et comme ma conscience ne me reprochait point d'avoir rien oublié de ce qui pouvait dépendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avait commandé, et que je ne pensais pas être obligée à autre chose, je demeurais tranquille et contente dans la maison où j'étais, quoique croyant toujours fermement que ce dessein s'exécuterait, encore que je ne visse ni quand, ni par quel moyen cela pourrait être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon confesseur m'écrivit d'une manière qui donnait sujet de penser qu'il était persuadé que j'avais agi contre son ordre ; et je pense que Notre-Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrais celle de me voir affligée par celui de qui j'attendais le plus de consolation. Cette lettre portait que je pouvais maintenant connaître, par ce qui était arrivé, que tous ces beaux desseins que je faisais n'étaient qu'une rêverie, et que je devais changer de conduite sans en plus parler, puisque je voyais le scandale que cela avait causé, et d'autres choses semblables toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avait été tout le reste ensemble. Je m'examinais pour voir si j'avais été si malheureuse que de donner, par ma faute, sujet à quelqu'un d'offenser Dieu, et je me représentai que si ce que je prenais pour des visions n'était que des illusions du démon, mon oraison ne pouvait donc passer que pour une chimère, et que j'étais misérablement trompée et perdue. Ainsi je me trouvais dans une affliction incroyable, et toute troublée. Mais comme Notre-Seigneur n'a jamais manqué de me consoler et de m'encourager dans mes peines, dont je pourrais rapporter diverses preuves, si cela était utile, il me dit *de ne point me tourmenter de la sorte, puisque, bien loin de l'avoir offensé en cette occasion, je lui avais rendu un grand*

service, et que j'obéisse à ce que mon confesseur m'ordonnait, en cessant de parler de cette affaire, jusqu'à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre. Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme, et me donnèrent tant de joie, que je ne comptai pour rien toute la persécution que l'on me faisait.

Notre-Seigneur me fit connaître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service, car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirais, que j'en étais épouvantée ; et c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de désirer de souffrir toujours. Lorsque je me trouvais dans cette joie, on s'imaginait qu'au contraire j'étais dans une grande confusion, et fort honteuse d'avoir si mal réussi dans mon dessein ; ce qui aurait été véritable, si Dieu ne m'eût assistée et favorisée par des grâces si extraordinaires. Ce fut en même temps que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu, et ces grands ravissements dont j'ai parlé ; mais je n'en dis rien à personne.

Ce saint religieux dominicain ne croyait pas cependant moins fermement que moi que l'affaire réussirait ; et, parce que je n'en voulais point entendre parler, de peur de désobéir à mon confesseur, il se contentait d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans ce dessein, d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le diable commença aussitôt à faire savoir que j'avais eu, sur cela, quelque révélation, et l'on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, et que je devais craindre que l'on me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne saurais jamais avoir sujet de rien appréhender en ce qui regarde la foi, puisque, si j'avais mille vies, je serais toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Écriture sainte et des cérémonies de l'Église. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine ; que je serais bien malheureuse si j'avais sujet de craindre l'inquisition, et que si je sentais quelque chose en moi qui dût me la faire appréhender, je me présenterais moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusait faussement, Dieu me justifierait et m'en ferait tirer de

l'avantage.

J'ouvris ensuite entièrement mon cœur à ce bon père dominicain, qui avait tant d'affection pour moi, et qui était si savant, que je pouvais sans crainte compter sur ce qu'il me dirait. Je lui rendis compte, le plus clairement qu'il me fut possible, de ma manière d'oraison, de toutes les visions que j'avais eues, et des grâces si extraordinaires que Dieu me faisait. et je le priai de me dire, après avoir bien examiné toutes ces choses, s'il trouvait qu'il y eut rien de contraire à l'Écriture sainte. Il m'assura que non, et j'ai sujet de croire que cette connaissance que je lui donnai de ce qui se passait en moi lui fut utile ; car, bien qu'il fut déjà fort vertueux, il s'appliqua depuis beaucoup plus à l'oraison, et se retira, pour ce sujet, dans un monastère de son ordre, bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, et n'en sortit que lorsque l'obéissance l'y obligea, par le besoin que son ordre avait ailleurs d'un homme d'un si grand mérite. Il sentit beaucoup de chagrin de ce qu'on l'arrachait de sa solitude, et j'en fus aussi fort touchée, à cause qu'il m'était fort nécessaire ; mais je n'aurais eu garde de m'y opposer, quand je l'aurais pu, parce que Dieu me fit connaître l'avantage qu'il en tirerait, en me disant : *Que je me consolasse, puisqu'il marchait sous la conduite d'un bon guide.* En effet il se perfectionna encore de telle sorte dans cet éloignement, qu'il me dit, à son retour, qu'il ne voudrait, pour rien au monde, l'avoir évité ; et je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce saint religieux ne me rassurait et ne me consolait auparavant que par ses lettres, il me rassurait et me consolait alors par la connaissance que Dieu lui donnait des choses surnaturelles ; et il le ramena justement dans le temps où nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastère que sa divine majesté voulait que nous établissions.

Je demurai, durant cinq ou six mois, dans le silence, sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, et sans que Dieu m'en fit rien connaître. Je n'en comprenais point la cause ; mais je ne laissais pas d'être toujours très-persuadée que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le recteur de la compagnie de

Jésus s'en étant allé, Notre-Seigneur permit que celui qui le remplaça fût un homme d'un bon esprit, fort spirituel, savant et courageux ; ce qui vint fort à propos, parce que mon confesseur n'étant pas supérieur, et n'y ayant point de compagnie où les supérieurs soient si absolus que dans celle-là, quoiqu'il connût mes dispositions, et qu'il eût un grand désir de mon avancement, il n'osait, en plusieurs rencontres, suivre ses lumières pour le procurer, et ce ne m'était pas une petite peine de le voir gêné de la sorte ; mais je ne laissais pas de lui obéir ponctuellement.

Étant un jour fort touchée de ce qu'il me semblait que ce bon père, mon confesseur, n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, et que cette peine finirait bientôt*. Je crus que la fin de ma vie s'approchait, et je me trouvais si consolée, que je ne pouvais y penser sans en ressentir de la joie ; mais la suite me fit voir que c'était de l'arrivée du père recteur que Notre-Seigneur entendait parler ; car il ne fut pas plus tôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais eue depuis, parce que cet excellent religieux se trouva éloigné de vouloir tenir le père ministre, mon confesseur, dans une telle contrainte, qu'il lui dit que, n'y ayant rien à craindre, il devait me consoler, et, au lieu de me conduire d'une manière si dure, laisser agir l'esprit de Dieu, dans ces transports si violents, qu'il semblait quelquefois que mon âme pouvait à peine respirer.

Ce père recteur vint me voir : mon confesseur m'ordonna de lui ouvrir entièrement mon cœur, et j'avais une incroyable répugnance à parler de ces choses surnaturelles : mais en entrant dans le confessionnal, je sentis dans moi je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter, ni faire comprendre par aucune comparaison, de quelle sorte cela se passait ; tout ce que je puis dire, c'est que ce fut une joie spirituelle, et une certaine connaissance que j'eus que cette personne m'entendrait, et que mon esprit avait du rapport avec le sien, sans néanmoins en savoir la raison, sans que je lui eusse jamais parlé, sans que l'on m'eût parlé

fort avantageusement de lui, ni que je le connusse en aucune sorte. Il a bien paru depuis que je ne me trompais pas, sa communication m'ayant été très-utile, parce que sa conduite est si propre aux âmes déjà avancées dans le service de Dieu, qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas, il les fait courir ; sa divine majesté lui ayant accordé, entre autres dons, un talent très-particulier pour les porter à un véritable détachement et à la mortification. Je n'eus pas plus tôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir, et que je connus que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup, et, peu de temps après que j'eus communiqué avec lui, Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastère, et d'en dire les raisons à ce bon père et à mon confesseur, avec tant de force, qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui pussent me donner sujet de craindre, ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'était pas si nécessaire pour le père recteur, parce que, considérant attentivement tout ce qui s'était passé, il ne pouvait douter que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après avoir bien délibéré, ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise ; et mon confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir ; mais ce pouvoir était si petit, et j'étais si peu secondée, qu'il aurait fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerais. Nous résolûmes de tenir la chose extrêmement secrète, et je fis en sorte qu'une de mes sœurs, qui ne demeurait pas dans la ville, achetât et fit accommoder la maison, avec l'argent qu'il plut à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seraient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnait point le désir que j'avais, d'un côté, de ne rien faire de contraire à l'obéissance, et de l'autre, la certitude où j'étais de ne pouvoir en parler à mes supérieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avait encore été, et même sans la ruiner entièrement !

Ainsi j'eus des peines incroyables à trouver cet argent, à traiter du prix de la maison, et à la faire accommoder, parce que personne

ne me soulageait dans la plupart de ces embarras, quoique ma compagne fit tout ce qu'elle pouvait ; mais ce qu'elle pouvait était peu de chose. Elle prêtait seulement son nom et son entremise ; tout le poids de l'affaire tombait sur moi, et je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvais quelquefois si accablée, que je disais à Dieu : « Seigneur, pourquoi me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles ? Que si, n'étant qu'une femme, au moins j'étais libre ! mais je suis liée en tant de manières, sans argent, et sans savoir où en prendre ni pour les bulles, ni pour tout le reste ! Que puis-je donc faire, mon Sauveur ? »

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avais pas le moyen de rien donner aux ouvriers, et que je ne savais plus que faire, saint Joseph, mon véritable patron et protecteur, m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Ainsi je conclus le marché, encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait trop petite ; en effet elle l'était tellement que je ne voyais pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurais bien voulu en acheter une autre petite qui la joignait ; mais l'argent me manquait. Lorsque après avoir communiqué, j'étais dans cette peine, Dieu me dit : *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez ?* et il ajouta d'une manière d'exclamation : *O délicatesse des créatures ! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer !* Je demurai épouvantée, je connus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre, et qu'elle ne fut pas malsaine ; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allais communier, elle m'apparut tout éclatante de beauté, me dit de prendre courage pour achever ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus

une grande dévotion pour elle ; et ses promesses ont été suivies des effets ; car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre ; et, ce qui est encore beaucoup plus important, elle a peu à peu tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes ; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte, par l'autorité du pape, que l'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande sainte la grâce que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais !

Étant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans un monastère de saint Dominique, où j'avais fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entrai aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvai presque hors de moi-même : je m'assis, et ne pus, ce me semble, entendre la messe, ni voir lever la sainte hostie, ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtait d'une robe très-blanche et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait ; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère, que Dieu y serait très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me ferait souffrir quelque peine ; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeraient, et que son fils avait promis de ne point nous abandonner ; que pour marque de la vérité de ces promesses, elle m'en donnait ce gage : et il me sembla qu'en achevant ses paroles, elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur était attachée. Cet or et ces pierreries surpassaient

infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on saurait s'imaginer ; et la blancheur de la robe était si merveilleuse, que celle qui paraît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passerait que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, et je connus seulement qu'il y était, comme j'ai dit ailleurs que l'on connaît les choses dans les visions qui ne nous les représentent pas visibles. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse ; et n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurais avec elle, j'aurais voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle, remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges ; et je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude, mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, et si recueillie en oraison, que je demurai, durant quelques moments, comme hors de moi, sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlais du désir de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu, et cette vision produisit de tels effets dans mon âme, que je ne pus douter qu'elle ne vînt de lui, quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette reine des anges me dit touchant l'obéissance, parce que ce m'était une grande peine de ne pouvoir la rendre à mon ordre, dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avait défendu, m'en avait fait entendre les raisons, et m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, avec assurance que nous en recevrons une réponse favorable ; ce qui réussit en la manière qu'il lui avait plu de me le dire.

Il était besoin aussi, comme on le verra par la suite, de la permission de l'évêque, et je ne le connaissais pas, ni ne savais dans quelle disposition il était ; mais Dieu lui inspira tant de bonté et d'affection pour cette maison, qu'elle en a senti les effets dans le

besoin qu'elle a eu de son assistance et de sa protection, pour la mettre en l'état où elle est malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtient du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu, et la rassure dans le doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir.

J'avais un extrême soin de tenir l'affaire secrète ; mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connaissance ; les unes croyaient, les autres non ; et j'appréhendais extrêmement que notre provincial ne la sût, parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage, j'aurais tout abandonné. Voici de quelle sorte Notre-Seigneur y pourvut : À vingt lieues du lieu où j'étais, une dame de grande qualité perdit son mari, et son extrême affliction la réduisit en tel état que l'on craignait pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse, et Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi, pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sachant que la clôture du monastère où j'étais n'était pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir pour cela chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre provincial, qui était extrêmement de ses amis, et qui était alors fort éloigné d'elle. Il m'envoya aussitôt une obédience pour l'aller trouver avec une religieuse de mes compagnes. Je reçus cet ordre la veille de Noël, et connaissant ma misère, j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi. que cela passa jusqu'à m'inquiéter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, et tombai dans un grand ravissement qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors *de*

partir sans écouter les raisons que l'on me représenterait pour m'en détourner ; qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voyage, ces souffrances tourneraient à sa gloire, et qu'il était besoin pour l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon se préparait à faire jouer de grands ressorts lorsque le provincial serait venu, mais que je ne craignisse rien, qu'il m'assisterait. Je demeurai fort encouragée et fort consolée, et rendis compte de tout au père recteur. Il me dit que je ne devais pas manquer d'aller : et d'autres me disaient au contraire que je m'en gardasse bien ; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que ce que j'avais à faire était d'écrire au père provincial.

Dans cette contrariété d'avis, je suivis celui du père recteur, qui était conforme à ce que Dieu m'avait fait entendre dans l'oraison, et je partis sans crainte, mais avec une très-grande confusion de ce que l'on était si trompé dans la bonne opinion que l'on avait de moi, et je priais extrêmement Dieu de m'assister. Comme il y avait au lieu où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus, cela me consolait fort, parce qu'il me semblait qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrais être en quelque assurance.

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause que son affliction l'avait réduite en un état déplorable : Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette dame vivait dans une telle crainte de Dieu, et avait tant d'excellentes qualités, que sa vertu suppléait à mes défauts. Elle conçut une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnait beaucoup pour elle ; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitait, m'était une croix si pesante et m'obligeait à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenais toujours sur mes gardes. Dieu, de son côté, prenait soin de moi ; il me fit de très-grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnait un tel mépris de toutes choses, que plus elles paraissaient élevées, moins elles me

semblaient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversais fussent de si grande condition, que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je vivais avec elles comme si elles eussent été mes égales, et je ne dissimulais point à celle chez qui j'étais combien je m'estimais heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lorsque je considérais que, bien qu'elle fût fort vertueuse, elle ne laissait pas d'être sujette, aussi bien que moi, à ses passions et à ses faiblesses, je tenais encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et des soins d'autant plus grands que, plus elle est élevée, plus elle tient esclave afin de ne rien faire que de conforme à sa condition, et tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne pas leur permettre de manger aux heures qu'elles voudraient, parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre ; et quel désordre n'y a-t-il pas dans ces maisons ? Cette dame était l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère, que très-peu sans doute lui ressemblent. Je ne pouvais néanmoins, et ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissait contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques, quoiqu'ils ne soient pas méchants, quelle confiance y peut-on prendre ? elle ne saurait parler à l'un plus qu'aux autres, et lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie et la haine de tous les autres ; et cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de seigneur et de maître à ces personnes qui sont esclaves de tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus dans cette maison ces domestiques dont je parle s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir : mais cela n'empêcha pas que j'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame me témoignait. Ils s'imaginaient peut-être que je prétendais en tirer de l'avantage : et Dieu voulait que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisait, afin que mon âme, au lieu d'en recevoir du

préjudice, en profitât comme elle fit par sa grâce.

Il arriva alors en ce lieu-là un religieux de grande considération que j'avais connu plusieurs années auparavant ; et comme j'entendais la messe dans un monastère de son ordre, qui était proche de la maison de cette dame, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu, me fit naître le désir de savoir l'état de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller le trouver ; mais considérant ensuite de quoi je me mêlais, je me remis, et cela m'arriva trois fois. Enfin mon bon ange fut le plus fort, je fis appeler ce bon père, et il vint me parler dans le confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos dispositions intérieures, et je lui dis que j'avais souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui déclarer ; je lui répondis qu'elles étaient telles, et d'une telle nature, que je ne pouvais lui dire. Il me répartit que puisque ce père dominicain dont j'ai parlé les savait, il était tant son ami, qu'il était sûr qu'il ne les lui cacherait pas, et qu'ainsi il ne m'en parlerait pas davantage.

Il ne fut pas néanmoins en son pouvoir de s'empêcher de m'en presser encore, ni au mien de lui refuser. Ainsi, au lieu que je ne pouvais auparavant parler de semblables choses sans me faire une grande violence et en avoir beaucoup de confusion, non seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entièrement mon cœur sous le sceau de la confession, et quoique je l'eusse toujours regardé comme un homme de fort grand esprit, il me parut encore plus habile que je ne l'avais cru, et je ne pouvais me lasser de considérer les services qu'il serait capable de rendre à l'Église, si, se donnant entièrement à Dieu, il ne pensait qu'à bien employer les grands talents qu'il avait reçus de lui. Car il y a déjà quelques années qu'aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent, est si

grande, que je ne saurais m'empêcher de presser, et si cela peut se dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me pria de le fort recommander à Notre-Seigneur, et cela n'était pas nécessaire puisque je n'avais autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avais accoutumé de faire oraison. Là, étant fort recueillie, je commençai à prier Dieu dans des termes qui auraient pu me faire passer pour une stupide, et il m'arrive souvent, quand je suis en cet état, de ne savoir ce que je dis, parce que c'est alors l'amour qui parle, et que l'âme se possède si peu, qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu et elle, à cause que l'affection qu'elle sait qu'il lui porte fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s' imagine d'être transformée en lui, et qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient dans la pensée. Ainsi il me souvient qu'après avoir demandé à Dieu avec beaucoup de larmes de vouloir rendre ce religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crusse, je le souhaitais encore meilleur, je lui dis tout naïvement : « Vous ne sauriez, Seigneur, me refuser cette grâce, puisqu'il est digne d'être du nombre de vos amis. »

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature que je suis lui parle avec tant de hardiesse ! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'intention d'où elles procèdent.

Il me souvient aussi que durant mes prières de la même nuit, je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse, par le doute de savoir si j'étais en grâce ; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais de mourir pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorais si j'étais morte ou vivante, la mort me paraissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes péchés dans la disgrâce de Dieu. Lorsque j'étais si pressée de cette peine, que fondant tout en larmes, je lui demandais de vouloir me préserver d'un tel malheur, j'entendis une voix qui me dit *que je devais me consoler et m'assurer d'être en grâce, puisqu'un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me*

faisait et des sentiments tels que je les avais, ne s'accordaient pas avec le péché mortel. Ces paroles me firent espérer avec beaucoup de confiance que Dieu m'accorderait ma demande, et la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. Cela me mit en grande peine, ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables commissions, principalement ne sachant de quelle sorte ce religieux recevrait ce discours, et s'il ne se moquerait pas de moi. Enfin, ne pouvant résister à ce commandement, il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterais ; mais j'en avais tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avais à dire, je l'écrivis et donnai le papier à ce religieux. Les effets firent connaître que cet ordre venait de Dieu ; car ce bon père résolut, quoique non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison ; et comme Dieu voulait l'attirer tout-à-fait à lui, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités, qui, sans que je susse à quelle fin elles tendaient, étaient si proportionnées à ses besoins, et à ce qui était caché dans les plus secrets replis de son âme, qu'il en était épouvanté. Dieu le disposait sans doute à croire que ces avis venaient de lui ; et quelque misérable que je sois, je le priais avec instance de l'attirer entièrement, en lui donnant de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Que sa souveraine majesté soit éternellement louée de lui avoir si promptement accordé cette grâce, que je n'en parle jamais qu'avec tant d'étonnement, qu'à moins que de l'avoir vu, il me serait impossible de croire qu'il eût fait en si peu de temps un si grand progrès ; car il est tellement occupé de Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie cette suprême bonté qui l'a déjà tant favorisé, de vouloir continuer à le tenir de sa main toute-puissante, puisque, s'il s'avance ainsi de plus en plus, comme la grande connaissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'espérer, il se signalera entre ses serviteurs, et se rendra très-capable de servir les âmes par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles ; ce qui est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît, sans avoir égard au temps ni aux services, quoiqu'ils puissent beaucoup y contribuer, arrivant assez souvent

qu'il avance plus une âme en un an dans la contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison ; et c'est une erreur de croire que le temps nous puisse faire comprendre ce qu'il est impossible de ne connaître que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent, lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet esprit ne puissent conduire, ceux qui l'ont, pourvu qu'ils soient savants, et que, réglant par le jugement et par la raison les choses tant extérieures qu'intérieures qui sont dans le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Écriture sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste, ils ne doivent nullement prétendre de juger ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les âmes qui sont conduites par ce suprême directeur, dont la science, aussi bien que la puissance, est infinie.

Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, et prendre sujet de s'humilier de ce qu'il peut arriver qu'il donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moyen de profiter beaucoup plus aux âmes qu'ils conduisent et à eux-mêmes, que s'ils faisaient les contemplatifs, ne l'étant pas. Je le répète encore, si ces directeurs n'ont ni assez d'expérience ni assez d'humilité pour reconnaître qu'ils n'entendent rien à ces choses spirituelles, qui ne laissent pas pour cela d'être possibles, ils n'avanceront jamais, et feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent et trompent les autres.

Outre la grâce que ce bon religieux dont je parle a reçue de Dieu de connaître plusieurs choses par expérience il y a encore joint tout ce qui se peut acquérir par l'étude, et il s'informe de ce qu'il ne sait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi : et ainsi il a fait de grands progrès, il a profité à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Il semble que

Dieu voyant les travaux qui m'étaient préparés et ayant résolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisaient, il a voulu m'en donner d'autres pour m'assister, et je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle, qu'il n'est pas reconnaissable ; car au lieu, qu'auparavant il était très-infirmes ; il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire pénitence, et tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il paraît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des grâces qu'il a reçues dans l'oraison ; car il n'est point superficiel ; mais on en voit des effets en ce qu'il connaît quel est l'avantage de souffrir des persécutions. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre : on commence déjà à s'en apercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions et Dieu m'a révélé des choses admirables de lui, du père recteur de la compagnie de Jésus et de deux autres religieux de l'ordre de saint Dominique, particulièrement d'un dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vu arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce religieux dont je parle maintenant, et je vais vous en rapporter un exemple.

Étant un jour avec lui au parloir, je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connaissance qu'il me donna de celui dont le cœur de ce bon religieux brûlait pour lui, que j'étais comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême majesté avait si promptement élevé une âme à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent religieux écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison. Mais en même temps je fus très-confuse de voir que j'étais si peu humble que d'oser traiter un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon désir de voir celle dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer. « O Jésus, mon Sauveur, quel bien ne sont point capables de faire les âmes qui brûlent comme ce bon

religieux du feu de votre divin amour ! quelle estime n'en doit-on point avoir ! et combien ceux qui sont touchés de ce même amour doivent-ils vous prier de prolonger la vie de ces personnes si parfaites, afin d'en tirer de l'assistance et s'animer, par leur exemple, à s'efforcer de marcher dans la même voie ! »

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre, travaillé du même mal, connaît par sa propre expérience ce qu'il endure, ainsi les âmes blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir, et se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour son service mille vies, s'il était possible. Ces âmes ressemblent à des soldats qui ne respirent que la guerre, quelques travaux et quelques périls qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moyen s'enrichir et faire fortune. Que nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connaître quel avantage c'est de souffrir pour lui ! mais on ne peut bien le comprendre qu'après avoir tout quitté ; car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement et quel plus grand malheur peut-il avoir, que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne, de voir que Dieu voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. Je me tenais plus obligée des faveurs que ce bon religieux recevait de lui, que s'il me les eût laites à moi-même, et je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits et exaucé les prières que je lui faisais avec tant d'ardeur, de vouloir donner à son Église des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusqu'à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter, je sortis comme hors de moi-même et me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus plus en état de faire aucunes réflexions ni

d'entendre ces divines paroles que j'avais sujet de croire procéder du du Saint-Esprit : je tombai dans un si grand ravissement, qu'il me fit perdre presque entièrement la connaissance ; mais il dura peu : Jésus-Christ m'apparut tout éclatant de majesté, et me dit *qu'il voyait avec plaisir ce qui se passait en moi*, et me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avais avec moi-même, et que c'était lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois, étant fort éloignée de ce bon religieux, je vis les anges le porter vers le ciel avec une grande gloire ; cela me fit juger qu'il s'avancait de plus en plus dans la vertu, et il était vrai. Ce grand progrès venait de ce qu'une personne qui lui était extrêmement obligée, et à laquelle il avait même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'allait à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation, il souffrit cette calomnie non seulement avec patience, mais avec joie ; supporta de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrais les rapporter si je ne croyais que ce peu suffit. Or, comme votre révérence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Père, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison, et d'autres sujets, a été accompli. Notre-Seigneur me les disait, les uns trois ans auparavant, et d'autres plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon confesseur et à cette veuve, mon amie, à qui on m'avait permis d'en parler. J'ai su depuis qu'elle les disait à d'autres personnes qui sont encore vivantes, et qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera, s'il lui plait, de ne jamais rien avancer que de véritable, jusque dans les moindres choses, et à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était point confessé ; et il me fut dit dans l'oraison que ma sœur devant mourir d'une mort semblable, je devais aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon

confesseur, et il ne voulut pas me le permettre : mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et, sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle était fort vertueuse ; et après avoir, durant quatre à cinq mois, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avait que huit jours qu'elle l'avait fait, ce qui me donna une grande consolation ; et elle demeura peu dans le purgatoire, car il n'y avait pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle était morte, lorsque, venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son âme qu'il tirait à lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne, à qui je l'avais dit, elle n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des âmes !

CHAPITRE XXXV.

Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vient la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda.

Lorsque j'étais encore dans la maison de cette dame où je demeurai plus de six mois, Dieu permit qu'une religieuse de notre ordre, qui était du nombre de celles à qui leur vertu fait donner le nom de béates, entendît parler de moi. Nous étions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante-et-dix lieues, et Dieu lui ayant inspiré dans le même temps qu'à moi d'établir aussi un monastère de notre ordre,

et la très-sainte Vierge, qui lui était apparue, le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avait, et elle s'en alla pieds nus à Rome pour en obtenir les expéditions, et voulut bien à son retour se détourner de quelques lieues pour venir me voir. C'était une personne de grande pénitence, de grande oraison, et à qui Notre-Seigneur faisait des grâces qui lui donnaient de si grands avantages sur moi, que j'avais honte de paraître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avait obtenues, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous traitâmes de la manière dont nous devons nous conduire pour la fondation de nos monastères. Je ne savais point encore qu'avant le relâchement de notre règle, elle ne nous permettait pas d'avoir rien en propre ; et mon intention était d'établir une maison avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas celui que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lu et relu nos constitutions ; mais je n'y avais point remarqué ce que Dieu avait fait connaître sur cela à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plus tôt parlé que j'entrai dans son sentiment, et ma seule crainte était que l'on ne me permît pas de fonder cette maison sans revenu, que l'on traitât cela de folie, et qu'ainsi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvait être utile à tant d'âmes. Car, pour mon particulier, ce m'aurait été une grande joie de pratiquer le conseil de Jésus-Christ, qui m'avait donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettais donc si peu en doute que ce ne fût meilleur de n'avoir point de revenu, que j'aurais même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de n'avoir ni maison ni chose quelconque ; mais j'appréhendais que, Dieu ne mettant pas mes compagnes dans une semblable disposition, elles eussent de la peine à l'approuver, et que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avais remarqué beaucoup dans quelques monastères pauvres ; mais je ne considérais pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puisque cette distraction ne rend pas les maisons plus riches, et que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsi il paraît que ma

foi était chancelante, et qu'au contraire celle de cette servante de Dieu était très-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet, sans que ni mon confesseur, ni les personnes savantes et habiles avec qui j'en communiquais, entrassent dans mon sentiment. Ils m'alléguèrent tant de raisons contraires, que je ne savais que leur dire, et ne pouvais toutefois me résoudre d'avoir du revenu, parce que je n'ignorais pas ce que porte notre règle, et qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point. Je me trouvais néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons ; mais, retournant à l'oraison et considérant Jésus-Christ attaché nu à la croix, je ne pouvais souffrir d'être riche, et je lui demandais avec larmes de faire réussir les choses de telle sorte, que je fusse pauvre avec lui ; car je trouvais tant d'inconvénients d'avoir du bien et tant de sujets de distraction et d'inquiétude, que je disputais continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous assistait. Il me manda qu'il avait beaucoup étudié cette matière, et m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne prétendais pas chercher dans la théologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais fait pour suivre les conseils de Jésus-Christ. Qu'ainsi, je le priais de me pardonner si en cela je ne suivais pas ses lumières.

On peut juger, parce que je viens de dire, quelle joie ce m'était de rencontrer quelqu'un qui entraît dans mon sentiment. Cette dame avec qui j'étais m'y fortifiait ; mais d'autres, après avoir aussi approuvé mon dessein, me disaient que, l'ayant bien considéré depuis, ils y trouvaient tant d'inconvénients qu'ils n'en étaient plus d'avis : à quoi je répondais que puisqu'ils en changeaient si facilement, je m'en tenais au premier.

Le saint père Pierre d'Alcantara, à ma prière, vint alors me voir chez cette dame ; et comme l'amour de la pauvreté qu'il avait si

religieusement pratiquée durant tant d'années lui en faisait connaître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Ainsi, sachant que nul autre n'était si capable que lui de me conseiller et de m'assister dans une chose dont il était instruit par une si longue expérience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à Notre-Seigneur, il me dit *de ne pas manquer d'embrasser la pauvreté ; que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisterait*. Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinssent de lui.

Une autre fois il me dit *que le revenu causait la confusion*, et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviraient ne manqueraient point du nécessaire ; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du père Présenté, ce religieux dominicain que je viens de dire qui m'avait écrit de ne point m'engager à faire une fondation sans revenu. Cette lettre me trouva dans la consolation que j'avais déjà de voir que Dieu me fortifiait dans mon dessein ; et la résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de lui me paraissait une plus grande richesse que de posséder tous les trésors de la terre.

En ce même temps, notre provincial révoqua l'obédience qu'il m'avait donnée pour aller trouver cette dame, et laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt, ou de demeurer encore quelque temps avec elle. On devait alors faire l'élection d'une supérieure de notre monastère, et l'on me donna avis que plusieurs des sœurs avaient jeté les yeux sur moi. La seule pensée de ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y ait point de martyr que je ne fusse prête de souffrir avec joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvais me résoudre de m'exposer à celui-là, parce qu'outre la peine de conduire ce grand nombre de religieuses qu'il y avait dans cette maison, et d'autres difficultés jointes à mon aversion pour les charges, qui me les avait

toujours fait refuser, j'y trouvais beaucoup de péril pour ma conscience. Ainsi je remerciai Dieu de ce que je me rencontrais absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne point me donner leurs voix.

Lorsque j'étais ainsi dans la joie de me trouver éloignée quand une telle action se passerait, Notre-Seigneur me dit *de ne pas manquer de partir ; que, puisque je désirais des croix, j'y en trouverais une bien pesante ; mais que je prisse courage, qu'il m'assistait, et que je ne tardasse pas davantage*. Ce commandement me mit dans une grande tristesse, et je ne faisais que pleurer, parce que je croyais que cette croix qui m'était préparée était la charge de prieure, et que je ne pouvais, comme je l'ai dit, me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien m'en acquitter. J'en parlai à mon confesseur, et il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il était évident que je ne pouvais mieux faire ; que néanmoins, à cause de l'extrême chaleur, il suffirait que je me rendisse à mon monastère lors de l'élection, et qu'ainsi je pourrais différer encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu, qui en avait ordonné autrement, ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvais si inquiétée que je ne pouvais plus m'appliquer à l'oraison ; il me semblait que je désobéissais à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avait commandé ; que je fuyais le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitait trop bien, et que toutes ces protestations que je faisais à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service n'étaient que des paroles sans effet, puisque je refusais de faire ce qui lui était le plus agréable, et que j'étais obligée d'exécuter quand il m'en devrait coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentais auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse et un tel serrement de cœur, que, ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, et mon confesseur, qui me voyait en cet état, et que Dieu avait touché ainsi que moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette dame de l'avoir pour agréable. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que

ce me fut encore un tourment ; et il est vrai qu'elle n'avait obtenu de notre provincial qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voyant si extrêmement touchée, j'appréhendais qu'elle ne pût se résoudre à m'accorder ma prière ; mais, comme elle craignait beaucoup Dieu, lorsque je lui eus dit, entre autres choses, qu'il y allait de son service, et lui eus donné quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avais point parce que la joie de faire une chose agréable à Dieu était plus forte que mon déplaisir de quitter cette dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon confesseur, qui était un religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvais fort bien ; et plus je me voyais perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentait, et je ne pouvais comprendre comment il était possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvements aussi contraires que sont la joie et la douleur, et que l'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines ; car, au lieu que j'étais, chez cette dame, dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvais désirer, et que rien ne m'empêchait d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voyais que j'allais me jeter comme dans un feu, puisque Dieu m'avait prédit que je trouverais de grandes croix, quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partais néanmoins contente, et brûlais d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, parce qu'il soutenait ma faiblesse et relevait mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvait faire, cette comparaison me vint en l'esprit : si j'avais un diamant de grand prix et que j'aimasse extrêmement, et qu'une personne qui me serait plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurais de le lui donner surpasserait celui de le posséder. Ainsi, quoique la séparation des personnes qui témoignaient tant de douleur de mon éloignement me fût très-sensible, et que je sois de

mon naturel si reconnaissante que cela m'aurait fort affligée en un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine ; et il était si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein d'établir, que je ne différasse pas d'un seul jour à partir, que je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu ! je ne puis considérer sans étonnement l'assistance qu'il lui plut de me donner pour fonder ce petit monastère, que je ne saurais douter qu'il ne lui soit une demeure agréable, puisque lui-même me dit une fois dans l'oraison *qu'il lui était un paradis de délices*, et qu'il paraît qu'il y a rassemblé des âmes choisies. Elles sont si vertueuses, que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie ; et dans le dessein que j'avais de vivre dans une très-étroite clôture et dans une très-grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, et particulièrement quelques-unes que Notre-Seigneur a tirées du milieu des plaisirs et de la vanité du siècle, où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître, pour les récompenser de s'être consacrées à son service, a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouissaient auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a payées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étaient déjà dans les exercices de la piété, il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, et leur fait connaître qu'à ne considérer même que la vie présente, leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avaient pas renoncé au monde ; et pour ce qui regarde celles qui sont déjà âgées et infirmes, il leur donne des forces pour pouvoir supporter comme les autres les austérités de la religion.

« Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes tout puissant, et qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous voulez, puisque vous les rendez possibles, quelque impossibles qu'elles paraissent à en juger selon la nature ! Il suffit, pour les rendre

faciles, de vous aimer véritablement, et de tout abandonner pour l'amour de vous. C'est en cela que l'on peut dire que vous feignez qu'il y ait de la peine à accomplir votre loi ; car, en vérité, je n'y en vois point, et je ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit vers vous est étroit. Je trouve au contraire que c'est un chemin royal, dans lequel ceux qui y marchent courageusement n'ont rien à craindre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, on n'y rencontre point de pierres ni d'autres empêchements qui nous arrêtent. Mais je ne saurais considérer que comme un sentier étroit et dangereux cet autre chemin qui est environné de tous côtés de précipices, dans lesquels on ne peut éviter de tomber et de se briser en mille pièces, pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied. Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon Sauveur ! marche en assurance dans ce chemin royal : s'il fait quelques faux pas, vous lui tendez la main ; et une chute, ni même plusieurs, ne sont pas capables de le perdre, s'il vous aime véritablement et non pas le monde, et s'il conserve toujours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection, et je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connaître combien cette voie est assurée, et quels sont au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions incessamment les yeux vers ce soleil de justice, nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais et nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentements et de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redoutables que les lions et que les autres animaux les plus farouches ; et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui, en comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flattant notre corps, déchirent notre âme, ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte, que je voudrais pouvoir verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la

terre, afin de faire connaître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, et l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple, en voyant qu'elles ont été en cela ma faiblesse et ma misère. Dieu veuille, par sa bonté, éclairer les autres, et ne pas permettre, s'il lui plaît, que je retourne dans un aveuglement si déplorable !

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmure contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre, ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère.

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, et très-bien préparée à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu que j'endurasse. Le soir même que j'arrivai, arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère. J'en fus épouvantée, et ceux qui apprirent de quelle sorte Dieu m'avait pressée de venir, ne le furent pas moins de voir combien cela était nécessaire dans une telle conjoncture ; car je trouvai là l'évêque, le saint père Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme, si grand serviteur de Dieu, qui l'avait logé chez lui, sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'évêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avait tant d'affection pour ceux qu'il voyait résolus de sertir Dieu, qu'il l'accorda, quoique ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avait point de revenu. Ce fut principalement ce saint religieux qui l'y disposa, et qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle

conjoncture, je ne vois pas comment il eut été possible que l'affaire se fût achevée, car ce saint religieux ne demeura pas là plus de huit jours, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine majesté ait voulu prolonger ses jours jusqu'à l'accomplissement de notre dessein, puisqu'il y avait déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux ans qu'il n'avait plus du tout de santé.

Tout ce que je viens de dire se passa avec un grand secret, et il aurait autrement été impossible de rien faire, tant la ville y était opposée, comme la suite le fit voir.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on me permit de sortir pour l'aller assister ; ainsi on ne sut rien de l'affaire, et quelques personnes qui s'en doutaient ne la croyaient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fut besoin pour notre dessein, et qu'il recouvra la santé dans le moment qu'il importait que je pusse le quitter, et que la maison fût libre ; cette guérison ayant été si prompte que lui-même ne pouvait assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine, tant dans l'assistance que je lui rendis, qu'à gagner l'esprit des uns et des autres, pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère. Ma compagne était absente, et nous l'avions jugé à propos, pour mieux couvrir notre dessein. Diverses raisons nous obligeaient à nous hâter, dont l'une était que j'avais sujet d'appréhender à toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastère. Ainsi je pensais en moi-même si ce n'était point là cette croix dont Notre-Seigneur m'avait parlé ; mais, me l'ayant représentée si pesante, elle ne me paraissait pas l'être assez pour croire que cela fût.

Tout ayant donc été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux père saint Joseph fut achevé le jour de Saint-Barthélémy de l'année 1562. On y mit le Saint-Sacrement avec les cérémonies accoutumées, et quelques-unes prirent l'habit, que deux

religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvèrent par hasard en être alors sorties pour quelques besoins, m'aidèrent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastère venait d'être établi avait été achetée sous le nom de mon beau-frère, afin de tenir l'affaire secrète, il y demeurait auparavant, et j'y avais demeuré aussi, mais avec la permission de mes supérieurs ; et, comme je ne voulais manquer en aucune chose à l'obéissance, je ne faisais rien que par l'avis de savants théologiens, qui m'assuraient que la conduite que je tenais était, pour diverses raisons, si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvais en conscience garder le secret en cela, sans en parler à mes supérieurs ; et si ces théologiens m'eussent dit qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'aurais abandonné non seulement ce monastère, mais mille monastères. Car, encore que je désirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée, afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, et pour vivre dans une clôture plus étroite, je le désirais de telle sorte, que si j'eusse cru que le Seigneur eût préféré que j'abandonnasse ce dessein, je m'y serais portée avec la même facilité, et sans m'inquiéter davantage, comme je l'avais déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint Sacrement, et la grâce que recevaient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans aucune dot. C'est ce que j'avais souhaité avec ardeur dès le commencement, pour établir, sur ce fondement, l'édifice spirituel d'une grande perfection, accompagnée de beaucoup d'oraisons, et pour exécuter ainsi une entreprise que Dieu m'avait fait connaître lui être agréable, et être avantageuse à celles qui portaient l'habit de sa glorieuse Mère. Ce m'était aussi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, où il n'y en avait point auparavant ; non que je fusse persuadée d'y avoir en rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sais très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, et que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer

que de louer ma conduite ; mais je ne pouvais ne pas sentir une grande joie de ce qu'encore que je sois si imparfaite, sa divine majesté avait bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre ; et cette joie était si grande, que je me trouvais dans l'oraison comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que je viens de rapporter, le diable me livra un grand combat de la manière que je vais dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avais de craindre d'avoir manqué à l'obéissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon provincial ; que je ne pouvais douter qu'il ne fût mécontent de ce que je l'avais soumise à l'ordinaire sans lui en avoir rien dit ; en quoi néanmoins je ne croyais pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement, je me persuadais qu'il n'en serait pas fâché. Il me représenta ensuite si j'étais assurée que les religieuses que j'avais reçues pourraient supporter une si étroite clôture, si le nécessaire ne leur manquerait point ; s'il n'y avait pas eu de la folie à former un tel dessein sans que rien m'y obligeât, puisque je n'avais qu'à demeurer dans mon monastère ; si je prétendais m'enfermer dans une maison si petite et si malsaine ; si je pourrais soutenir de si grandes pénitences, après avoir été dans un monastère si spacieux, si agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies ; que l'humeur de celles que j'avais reçues dans cette nouvelle maison n'aurait peut-être point de rapport avec la mienne ; que, m'étant engagée à des choses si pénibles, la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir ; que c'était peut-être le démon qui m'avait poussée à entreprendre ce qui surpassait mes forces, afin de me faire perdre la paix et le repos dont je jouissais auparavant, et me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que serait le mien : ce qui causerait enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction et de ténèbres ; et les ordres que j'avais reçus de Dieu, les prières presque continuelles qu'on lui avait adressées pour ce sujet, et les consultations que j'avais faites, s'effacèrent tellement de ma

mémoire, qu'il ne m'en restait pas la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues pour moi-même ; toutes les vertus, et même la foi, étaient tellement obscurcies et comme suspendues en moi, qu'il ne me restait aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, et je n'osais en parler à personne, parce que je n'avais point encore de confesseur arrêté. Me trouvant réduite en cet état, j'eus recours au Très-Saint-Sacrement, mais sans le pouvoir prier, une personne qui est à l'agonie n'étant pas dans une plus grande extrémité qu'était la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu, de comparable à la misère de cette vie ? Nul plaisir n'y est assuré, mais tout y est sujet au changement. Je me trouvais, un peu auparavant, si contente, que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre ; et ce qui faisait en ce temps-là le sujet de ma joie me causait alors un tel tourment, que je ne savais que devenir. Que si nous faisons attention à ce qui se passe dans la vie, nous connaîtrions, par notre propre expérience, le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais sans doute plus souffert que je fis dans cette rencontre : il semblait que ce me fût un présage de tant de travaux qui me restaient encore à endurer, dont nul toutefois n'eût égale celui-là, s'il eût continué davantage. Mais Notre-Seigneur, qui n'a jamais manqué de m'assister dans mes peines, vint au secours de sa servante ; un rayon de sa divine lumière dissipa les ténèbres de mon âme, et me fit connaître que c'était un effet de l'artifice du démon, qui voulait m'épouvanter par tant de vaines terreurs : ainsi, me souvenant de la ferme résolution que j'avais faite de servir Dieu, et de mon désir de souffrir pour lui, je considérai que ce n'était pas le moyen de les accomplir que de rechercher du repos ; que les travaux endurés pour son amour étaient la matière du mérite, et tenaient lieu du purgatoire ; que puisque je les désirais, je devais donc croire qu'ils m'étaient avantageux, et ne devais point les appréhender ; que plus le combat était grand, plus grande serait la victoire, et plus je devais témoigner de courage pour le service de celui à qui j'étais redevable de tant de bienfaits.

En suite de ces considérations, et après m'être fait une grande violence, je promis, en présence du très-saint Sacrement, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir, sans blesser ma conscience, pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison, et y faire vœu de clôture. A peine avais-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit et me laissa dans un repos et un contentement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison de retraite, de pénitence et choses semblables, me paraît si doux, que je ne saurais m'imaginer de contentement qui soit plus grand que le mien. Je ne sais s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir, quoique avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres, et toutes les personnes qui savent quelles étaient mes infirmités et mes maladies, ne le sauraient voir sans étonnement. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout !

Je vis donc clairement que le démon avait été l'auteur de ce combat que je venais de soutenir, et dont il me restait une grande lassitude ; je me moquai de ses vains efforts, et crus que Notre-Seigneur lui avait permis de me tenter de la sorte, ne m'étant de ma vie venu en esprit, depuis plus de vingt-huit que que je suis religieuse, d'avoir le moindre regret de l'être ; et il a sans doute voulu par-là me faire connaître le prix de la grâce qu'il m'a faite d'embrasser cette sainte profession et de me délivrer de tant de tourments que l'on éprouve dans le monde, comme aussi afin que si quelqu'une de mes sœurs tombait dans une tentation semblable à celle que j'ai éprouvée, je ne m'en étonnasse point, mais que j'eusse compassion d'elle et me trouvasse capable de la consoler. Lorsque ce que je viens de rapporter fut passé, je tâchai de me reposer un peu après midi, parce que je n'avais point dormi toute la nuit, et que j'en avais passé d'autres et des journées entières dans des travaux qui m'avaient fort fatiguée.

La nouvelle de ce qui était arrivé excita une rumeur incroyable dans la ville et dans mon ancien monastère. La prieure me manda de

l'aller trouver à l'heure même, et je partis aussitôt, laissant ainsi dans une grande peine ces filles à qui je venais de donner l'habit. Je n'eus point à douter que de grandes persécutions m'étaient préparées ; mais l'ouvrage que Dieu m'avait commandé d'entreprendre étant exécuté, je ne m'en inquiétais pas beaucoup. Je fis oraison pour demander à Dieu son assistance, et priai mon père saint Joseph de me ramener à la maison d'où l'obéissance me contraignait de sortir. Je lui offris ce que j'avais à endurer, et me tenais heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente dans la créance que l'on me mettrait en prison, et regardais cette punition comme un sujet de joie pour moi, par le plaisir que ce me serait de ne parler à personne, et de me délasser un peu dans la solitude, dont j'avais grand besoin après la fatigue que ce m'avait été de tant converser avec le monde,

Lorsque je fus arrivée, je rendis compte à la prieure, et elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du provincial. Il vint, et je me présentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirais quelque chose pour l'amour de Dieu, sans néanmoins l'avoir offensé, ainsi que mon ordre, en cette occasion. Je désirais au contraire avec tant d'ardeur de procurer de tout mon pouvoir sa perfection et ses avantages, que j'aurais donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me représentai le jugement prononcé contre Jésus-Christ, et trouvai que celui que l'on voulait faire de moi était moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, et je paraissais l'être à ceux qui ne savaient pas comment les choses s'étaient passées. Le provincial me fit une grande réprimande, et non pas telle toutefois que la faute semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. Mais comme j'étais résolue à tout souffrir, je ne voulus point me justifier. Je le priai de n'être point fâché contre moi, et lui demandai pardon et pénitence.

Je voyais bien qu'en certaines choses on me condamnait injustement, comme en ce que l'on disait que je n'avais formé ce dessein que pour m'élever au-dessus des autres, pour faire parler de moi, et choses semblables ; mais je sentais parfaitement qu'en d'autres ils disaient la vérité, lorsqu'ils m'accusaient de n'être pas si

bonne que les autres, et je me demandais sur quoi je me fondais pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardaient en cette maison, je pusse accomplir ailleurs, avec beaucoup plus de rigueur, tous les devoirs de la religion : à quoi ils ajoutaient que j'avais scandalisé toute la ville, et que je ne pensais qu'à introduire des nouveautés. Ces reproches ne me faisaient aucune peine, et je témoignais néanmoins d'en avoir, afin de ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce qu'on me disait.

Enfin le père provincial me commanda de dire mes raisons en présence de toute la communauté, et je le fis de telle sorte, et avec une si grande tranquillité d'esprit, parce que Notre-Seigneur m'assistait, que ce père, non plus que les religieuses, ne trouvèrent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier ; et il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit que, si le trouble que cette affaire avait excité dans la ville, et qui était si grand, comme on le verra dans la suite, venait à cesser, il me permettrait de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après, le maire, les échevins, et quelques-uns du chapitre s'assemblèrent et résolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce qu'il est évident, disaient-ils, qu'il ne pouvait être que préjudiciable, et qu'ainsi il fallait ôter le saint Sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnaient, les autres ne disaient mot, et la conclusion fut qu'il fallait remettre la maison en son premier état. Il n'y en eut qu'un de l'ordre de saint Dominique qui, ne trouvant rien à redire à l'établissement du monastère, mais seulement à la pauvreté qu'on y voulait garder, remontra que l'affaire méritait bien d'être considérée à loisir ; qu'il n'y avait rien qui pressât si fort, qu'elle regardait l'évêque, et choses semblables ; ce qui nous fût très-avantageux, parce que leur furie était si grande, qu'ils auraient, sans cela, exécuté à l'heure même leur résolution ; mais la véritable cause qui les retint

fut que Dieu voulait que cet établissement s'exécutât, et que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensaient point en cela, parce qu'ils étaient sans doute poussés d'un bon zèle, et croyaient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que toutes les personnes qui favorisaient mon dessein, dont quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne s'entretenait d'autre chose : tous me condamnaient et parlaient contre moi à notre provincial et à nos mères. Je m'en réjouissais au lieu de m'en attrister ; mais j'appréhendais beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avais fait, et je ne pouvais, sans douleur, voir décréditer et souffrir les personnes qui m'assistaient dans mon dessein. Que si j'avais eu davantage de foi, je ne m'en serais point émue ; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes et comme endormies. Je me trouvai donc fort abattue durant les deux jours que ces assemblées se tinrent, et, lorsque j'étais dans cette tristesse, Notre-Seigneur me dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout puissant ? Que craignez-vous ?* et il m'assura que l'on ne toucherait point à la maison. Ainsi je demurai très-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du roi, qui ordonna que l'on en informerait. Voilà ensuite un grand procès commencé ; et elle envoya des gens à la cour pour le poursuivre. Notre monastère devait aussi en envoyer ; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais que faire. Dieu ne nous abandonna pas ; car notre provincial ne me commanda point de me désister de mon entreprise, parce qu'il était si porté au bien, qu'encore qu'il ne nous assistât pas, il ne voulait point nous traverser, et il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle serait l'issue de l'affaire.

Cependant ces servantes de Dieu qui étaient demeurées seules dans ce petit monastère, faisaient plus, par leurs oraisons, que moi par toutes les peines que je prenais, quelque grandes qu'elles fussent. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour

qui précéda l'arrivée du provincial, la prieure m'ayant défendu de ne me plus mêler de rien, ce qui était tout ruiner. J'eus alors recours à Dieu, et je lui dis : « Seigneur, cette maison n'est pas à moi ; on ne l'a faite que pour vous, et personne ne la défend ; protégez-la, s'il vous plaît ! » A peine eus-je achevé ces paroles, que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse vu tout le monde ensemble s'employer en ma faveur, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un prêtre très-vertueux alla solliciter pour nous à la cour avec une très-grande affection. D'un autre côté ce saint gentilhomme, que j'ai toujours considéré et que je considère encore comme mon père, s'y employa avec une bonté incroyable et souffrit pour ce sujet de grandes persécutions ; car Dieu donnait tant de zèle à tous ceux qui nous assistaient, qu'ils n'auraient pu faire davantage quand il aurait été question de leur honneur et de leur vie, parce qu'ils étaient persuadés qu'il s'agissait de son service. Il parut clairement aussi qu'il animait dans cette affaire cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui a été l'un de ceux qui nous ont toujours le plus secourues. L'évêque l'envoya pour assister de sa part à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire, et lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, enfin il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêchèrent pas de poursuivre bientôt, avec autant de chaleur que jamais, la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent au moins à gagner du temps. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le Très-Saint-Sacrement dans cette maison, et donné l'habit à ses filles, ce qui lui attira de grandes persécutions ; et nous eûmes tant à souffrir, durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrais ennuyeuse si j'entreprenais d'en rapporter les particularités.

Je ne pouvais assez m'étonner que le démon fit jouer tant de machines, et comment on pouvait s'imaginer que douze pauvres filles et une prieure, car il ne pouvait y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puisque, outre leur petit nombre, leur vie était si austère, que s'il y eût eu quelque

chose à craindre, ce n'aurai tété que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposaient à leur établissement y trouvaient néanmoins tant d'inconvénients que je veux croire qu'ils n'agissaient pas contre leur conscience. Enfin ils demeurèrent d'accord de souffrir cette fondation, pourvu que nous eussions du revenu. J'étais si lasse de la peine que cette affaire donnait à ceux qui m'y assistaient, que cette considération, plutôt que le désir de me soulager de celle que j'en avais, me persuadait qu'il n'y avait pas grand mal d'avoir du revenu, afin d'apaiser un si grand trouble, et d'y renoncer après qu'il serait cessé ; et j'étais si imparfaite que de penser même que Dieu le voulait ainsi, puisque autrement notre dessein ne pouvait s'exécuter, tellement que j'étais prête d'en demeurer d'accord.

Lorsque les choses étaient en ces termes, et se devaient terminer le lendemain, Notre-Seigneur me dit la nuit dans l'oraison : *Que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du revenu, on ne nous permettrait pas d'y renoncer*, et autres choses semblables.

La même nuit, le saint père Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avait écrit avant sa mort, qu'ayant appris les oppositions que l'on faisait à notre établissement, il s'en réjouissait, parce que les efforts du diable pour l'empêcher étaient une marque que Dieu y serait fidèlement servi, et que je ne devais en nulle sorte accepter du revenu ; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre, et m'assurait que si je suivais ce conseil, tout réussirait en la manière que je pouvais le désirer. Comme il m'était déjà apparu deux ou trois fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non-seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissait, il me dit, entre autres choses, que bienheureuse était la pénitence dont il recevait une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut après m'avoir dit seulement : Gardez-vous bien d'accepter du revenu, et quelle

difficulté peut-il y avoir de suivre ce conseil ? Je demeurai fort étonnée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme qui s'employait pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne fallait donc en aucune manière consentir d'avoir du revenu : mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il était en cela encore plus ferme et plus résolu que moi, et il m'a avoué depuis qu'il n'avait pu qu'avec une extrême répugnance consentir au traité qui avait été fait.

L'affaire étant en cet état, une personne de vertu et poussée d'un bon zèle proposa de la mettre en arbitrage, et de prendre pour arbitres des hommes savants, et quelques-uns de ceux qui m'assistaient approuvaient cet avis. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquiétude et plus de peine ; mais Notre-Seigneur m'aida, et je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura, depuis son commencement jusqu'à sa consommation, dont les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu ralentie, le père Présenté, dominicain, quoique absent, ne laissait pas de nous assister ; et il arriva depuis si à propos, qu'il semble que Dieu ne l'amenât que pour ce sujet, car il m'a avoué qu'il n'était venu que par hasard et sans en connaître le besoin. Il fit en sorte que, contre toute espérance, le père provincial me permit d'aller avec quelques autres dans le nouveau monastère pour aider à faire l'office et instruire celles qui y étaient. Quelle consolation ne me fut-ce point ! Et lorsque, avant d'entrer, je priaï Dieu à l'église, et étais presque dans un ravissement, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, et il me sembla que, m'ayant reçue avec de grandes marques d'affection, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avais fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Une autre fois, lorsque, après compiles, nous étions toutes en

oraison dans le chœur, cette reine des anges m'apparut tout éclatante de gloire et avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvrait toutes. Je connus par-là quel serait le bonheur de celles qui serviraient Dieu dans cette maison ; et quand nous commençâmes à réciter l'office tout haut, la dévotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de religieuses ; et notre Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avaient persécutées, qu'ils nous faisaient même l'aumône. Ils approuvèrent ce qu'ils avaient condamné, se désistèrent peu à peu de la poursuite qu'ils avaient intentée contre nous, reconnurent qu'il fallait que l'établissement de ce monastère fût une œuvre de Dieu, puisque tant de contradictions n'avaient pu empêcher qu'il ne s'avancât, et personne ne croit maintenant qu'il fallût abandonner ce dessein. Sa divine majesté les porte même à nous faire de si grandes charités, qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du nécessaire, et comme nous sommes en petit nombre, et tâchons de le servir, je ne doute point qu'il ne continue à nous assister sans que nous soyons à charge à personne. Ainsi j'avoue que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes âmes, et si détachées de tout intérêt. Elles n'ont pas d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur saint époux : elles trouvent leurs délices dans la solitude, et leur amour pour la solitude est si grand qu'elles ne parlent qu'avec peine à leurs plus proches parents, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils n'y viennent point pour y parler d'autre chose, qu'ils ne pourraient entendre notre langage ni nous le leur, ni nous donner la satisfaction et en recevoir s'ils choisissaient un autre sujet de leurs entretiens.

Nous observons la règle de Notre-Dame de Mont-Carmel, sans aucune mitigation, telle que le religieux Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an 1248 par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là ne pouvaient être mieux employés ; et, quoique cette

observation à la rigueur de la première règle paraisse fort austère à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, et que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les sœurs comptent tout cela pour si peu qu'elles y ajoutent d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour observer notre règle avec plus de perfection, et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur que cela continuera, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre maison que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchait d'établir, l'a aussi été dans Alcala, avec l'assistance de Dieu, après de grandes contradictions et de grands travaux. On y vit dans l'entière observance de la première règle, et je prie Dieu que l'une et l'autre de nos deux maisons ne pensent qu'à publier les louanges et à procurer la gloire de sa divine majesté et de la très-sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon père, de vous avoir ennuyé par une si longue narration de ce qui s'est passé touchant ce monastère ; elle est néanmoins fort brève en comparaison des travaux que l'on a soufferts et des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'assurer avec serment, et je vous conjure, au nom de Dieu, de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, et de conserver seulement ce qui regarde cette maison pour le mettre après ma mort entre les mains des religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, et à ne pas se contenter de maintenir ce qui est commencé, mais d'y ajouter encore, en considérant ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire par l'entremise d'une créature aussi misérable que je suis.

Dieu ayant montré si clairement par ces faveurs qu'il a faites à cette maison combien cet établissement lui a été agréable, quel mal ne feraient point, ni quels châtiments ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, et qui est accompagnée de tant de douceur et de paix, que les austérités qui s'y pratiquent seront toujours supportables aux âmes

qui ne désirent, comme elles y sont obligées, que de jouir dans la solitude de la présence de leur divin époux, principalement n'étant que treize, qui est un nombre que je sais, par expérience et par l'avis de plusieurs personnes fort instruites, être très-propre pour conserver l'esprit de la règle et vivre d'aumônes ; de sorte que, quand on ne serait pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail et l'assistance de tant de prières ce qu'elle a cru le plus parfait et le plus utile, on en devrait être persuadé par la douceur et le contentement dont nous jouissons toutes, et parce que notre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'était auparavant. Ainsi, si cette vie paraît trop austère à quelques-unes, elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes, et non pas à la rigueur d'une règle que des personnes délicates et malsaines observent avec tant de satisfaction ; mais elles peuvent s'en aller en d'autres monastères et s'y sauver en vivant conformément à leur institut.

CHAPITRE XXXVII.

Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces compliments et de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'ai peine à parler des grâces que Dieu m'a faites, outre celles que j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires, que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une créature aussi imparfaite que je suis, Mais, pour obéir, mon père, au commandement qui m'en a été fait, j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine majesté la gloire qui lui est due ; et je le prie que cela profite à quelques âmes, en considérant que, puisqu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement, et qu'ainsi chacun s'empresse à contenter ce souverain maître de l'univers, dont on peut espérer de si grandes récompenses, même dès cette vie.

La première chose qu'on doit remarquer est qu'il y a des visions et des ravissements dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpassent de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature ; car cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve dans les uns comblé de tant de bonheur que l'on ne souhaite et que l'on croit ne pouvoir rien souhaiter davantage, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître celle qui se trouve entre les saints dans le ciel, je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion. Je désirerais donc qu'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, et j'emploierais de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé et ma vie, afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi, si l'on me proposait ou de souffrir jusqu'à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degré de gloire tant soit peu plus élevé, ou d'en posséder sans aucun travail un qui fut un peu moindre, je choisirais de tout mon cœur le premier, qui me donnerait le moyen de comprendre encore mieux l'infinité grandeur de Dieu, parce que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes péchés d'être précipitée dans l'enfer, je ne m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le ciel ; que je ne connaisse que Dieu me ferait en cela une très-grande miséricorde, et que je le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement que si Notre-Seigneur m'offrait des occasions de souffrir de très-grands travaux pour son service, je les embrasserais avec joie pour ne point perdre par ma faute le bonheur qu'ils pourraient me faire acquérir, et dont je suis si misérable que de m'être rendue indigne par mes péchés.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation qu'elle n'opère de grands effets dans mon âme, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente ;

et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque, suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur d'avoir tant d'autres fois été honorée d'une si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avais, et qui m'était très-nuisible : c'est qu'aussitôt que je connaissais qu'une personne que j'estimais et que j'aimais, avait de l'affection pour moi, je m'y attachais de telle sorte que je pensais presque à toute heure à elle ; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquais, et j'avais une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche ; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa bouche ! Ainsi je ne crois pas possible, à moins que Dieu, pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes confesseurs, parce que, regardant ceux qui prennent soin de mon âme comme tenant à mon égard la place de Dieu, je m'affectionne extrêmement à eux ; ce qui fait que, dans la créance que j'ai de ne rien hasarder en leur parlant avec une entière ouverture de cœur, je ne fais point difficulté de leur rendre compte des grâces dont Notre-Seigneur me favorise ; mais comme ils sont éminents en vertu, la crainte qu'ils ont que je m'attache trop à eux, quoique d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela n'est arrivé que depuis que je leur suis extrêmement soumise ; car auparavant mon affection pour eux n'était pas si grande ; je me riaais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et ne leur disais pas toujours le peu d'attache que j'avais aux créatures ; je me contentais de les rassurer ; et ce ne fut que dans la suite des communications que j'avais avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

À mesure que Notre-Seigneur se montrait à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentaient toujours, et dans les fréquents entretiens dont il m'honorait, je connaissais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas de mes faiblesses, parce qu'il sait à combien de chutes le péché de nos premiers parents, qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyais que je pouvais traiter comme avec mon ami avec ce souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures, il n'y a que les personnes qualifiées qui les approchent ; et si des gens de petite condition se trouvent obligés d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, et de combien de faveurs ont-ils besoin pour en avoir audience ! Que si c'est au roi même qu'ils ont affaire, quel moyen de l'aborder ? il faut qu'ils aient recours aux favoris, et ces favoris sont-ils assez désintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice ? Ceux qui ne craignent et ne doivent point craindre de dire la vérité, ne sont pas propres pour la cour ; il faut dissimuler le mal ; et à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire de peur d'être disgracié.

« O glorieux monarque, et le Roi des rois, votre empire n'est pas établi sur des fondements fragiles : sa durée est éternelle, et l'on n'a pas besoin d'intercesseur auprès de vous. Il suffit de vous voir pour connaître que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur ; et vous éclatez d'une telle majesté, que vous n'avez pas besoin de suite et de gardes pour vous faire révéler, ainsi que les princes en ont besoin pour les faire distinguer des autres hommes, parce que, la nature ne leur ayant donné aucunes qualités différentes des autres qui marquent leur autorité, il faut qu'ils les tirent d'ailleurs. Mais qui pourrait, mon Dieu et mon créateur, représenter l'éclat de la gloire qui vous environne ? Elle est telle, qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette suprême puissance qui vous fait régner sur tout l'univers, est dans vous-même ; et, quoique l'excès de cette gloire m'épouvante, j'avoue que votre humilité et votre amour, qui permettent à une créature aussi misérable que je suis de vous parler,

m'étonnent encore davantage. Mais après être revenue de cette frayeur que donne d'abord une si grande majesté, ma crainte de vous offenser s'augmente, et ce n'est pas par l'appréhension du châtiment ; car on ne le considère point en comparaison de celle de tomber dans votre disgrâce. »

Voilà les avantages, entre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, et les effets font connaître qu'elles viennent de Dieu, lorsqu'il lui plaît d'éclairer l'âme ; mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurissement et les ténèbres ; et ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une créature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il m'est arrivé de demeurer, durant huit jours, avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des grâces que j'en ai reçues, que j'étais comme stupide et tout imbécile. Je n'avais néanmoins aucune mauvaise pensée ; mais je me trouvais si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquais de moi-même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature, si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'âme connaît toutefois qu'il ne l'abandonne pas ; car ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé et que je souffre quelquefois ; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne saurait en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état, est de s'abandonner à sa conduite, de reconnaître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer, comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, et lui apprendre, par sa propre expérience, quelle est sa faiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'a consolée, et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, mon Dieu, que vous me laissiez dans cette misérable vie ? Ne suffit-

il pas que je souffre pour votre amour d'y demeurer au milieu de tant d'embarras, tels que sont ceux de manger, de dormir, et de m'employer à des occupations temporelles, qui m'empêchent de jouir pleinement de vous, et qui me sont si pénibles ? Faut-il encore que vous vous cachiez aux yeux de mon âme durant ces moments que vous vous montrez à moi ? Comment cela peut-il s'accorder avec votre bonté et l'amour que vous me portez ? et si je pouvais me cacher de vous comme vous vous cachez de moi, le souffririez-vous, mon Sauveur ? non certes, puisque je vous suis toujours présente et que vous me voyez toujours. Je vous conjure, Seigneur, de ne pas traiter avec une si grande rigueur une personne qui vous aime tant ! »

Voilà quelles sont mes plaintes après avoir considéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurais dû souffrir dans l'enfer, quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce eu comparaison de mes offenses ; et quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, et je ne saurais trop lui en rendre grâce. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne, et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à un tel point, qu'à peine la plus longue vie suffirait pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions et tous les respects que l'usage a voulu qu'on leur rende, et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu,. J'avoue ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savais pour cette raison comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction, et encore, Dieu veuille qu'ils s'en contentent ! Ainsi une personne qui veut servir Dieu ne sait comment faire et est gênée de toutes parts ; car on lui dit d'un côté que, pour se délivrer des périls qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu ; on ne veut, de l'autre, qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point

mécontenter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela était cause que je me trouvais sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que, quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvais m'empêcher de tomber dans ces fautes, qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devrait au moins, dans les religions, n'avoir point à se justifier de semblables choses ; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on m'a dit, au contraire, que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes ; et si quelque saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le ciel, et non pas des courtisans pour la terre ; car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu, et à renoncer à tous les contentements du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer ? Encore, si pour en entendre parler une seule fois, on pouvait les apprendre, patience ; mais il faudrait faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit ; et si, au lieu que l'on ne donnait auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre, je ne sais à la fin où on en viendra ; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera une longue vie ? En vérité, j'ai compassion des personnes du piété qui, ayant à demeurer longtemps au monde pour servir Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix, et elles se délivreraient d'une grande peine si elles se résolvaient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, et être bien aises que le monde les tînt pour telles. Mais à quelles niaiseries et à quelles bagatelles me suis-je laissé emporter ! Je suis tombée insensiblement, en parlant des grandeurs de Dieu, dans le discours des bassesses dont le monde est plein, et dans lesquelles je ne dois jamais rentrer, après que Notre-Seigneur, par un effet de sa miséricorde, m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux

qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; et Dieu veuille qu'ils n'en soient pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement !

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prières de la Sainte.

Étant une nuit dans un oratoire, et assez recueillie, mais si malade que je croyais ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles quand Dieu veut opérer quelque chose en nous ; car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvais comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étais dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en était une, et je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en parler à mon confesseur ; non pas, ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel ; car les visions qu'ont eues ces grands saints augmentaient encore ma crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir de telles faveurs, et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur, à qui je n'osais rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, et je voudrais pouvoir rapporter quelque partie

de ce qu'il lui a plu de me faire voir ; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces célestes lumières qui sont comme des rayons de la ornière éternelle, et les lumières d'ici-bas, que celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que notre Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* « Hélas ! mon Dieu, que servira que je parle à ces aveugles, s'il ne vous plaît d'ouvrir leurs yeux pour leur faire voir la lumière ? Vous l'avez donnée à quelques-uns qui ont employé utilement, pour l'avantage des autres, cette connaissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire que vous en ayez favorisé une personne aussi méchante et aussi misérable que je suis ? Que vous soyez béni à jamais, et que je ne cesse point de vous rendre grâces de la miséricorde que je ne puis ignorer que vous m'avez faite, parce que je sens le changement qu'elle a opéré dans mon âme ! » Je voudrais, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue ; et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lorsque j'étais avec cette dame dont j'ai parlé, il arriva que, me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette, et qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, et entre autres, un diamant de fort grand prix, croyant que cela me réjouirait. Alors, me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le ciel, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, et de voir avec compassion que les hommes fassent tant de cas de semblables choses, dont il me serait

impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma mémoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais, pour connaître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'âme, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout ; c'est lui qui nous découvre ces vérités ; c'est lui qui les imprime dans notre esprit ; et c'est lui qui nous fait connaître qu'il nous serait impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avais auparavant tant appréhendée ; et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir, avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'âme tant de choses merveilleuses, me paraissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grâce, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui était auparavant incompréhensible ; et quand les douleurs de la mort ne seraient pas beaucoup plus faciles à souffrir pour ceux ; qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables ?

Ces ravissements servirent aussi beaucoup à me faire connaître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissements, qui sont des grâces surnaturelles, font aussi, par la connaissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que dès cette vie notre conversation est dans le ciel. ; car ceux à qui Dieu a fait la faveur de

montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauraient regarder seulement le ciel sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet ; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitants de cette heureuse patrie, que je considère seuls comme véritablement vivants, tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paraissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie ; et lorsque ces ravissements sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe ; mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissements ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas ; puisque, s'il ne les leur faisait quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourrait être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais ! et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grâce de me donner quelque connaissance de ces biens infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute. « Ne le souffrez pas, s'il vous plaît, mon Dieu, je vous en conjure encore par vous-même ; car je tremble quelquefois, je l'avoue ; mais votre miséricorde me rassure, lorsque je considère qu'après m'avoir tirée d'un abîme de malheur, en me pardonnant tant de péchés, il n'y a point d'apparence que vous m'abandonniez pour me laisser courir à ma perte ! » Je vous prie, mon père, de joindre, pour ce sujet, vos prières aux miennes.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très-grandes, celles dont je vais parler me paraissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoiqu'à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix, qu'il ne faut point les comparer

ensemble.

Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allais prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux, sur le mystère de cette fête : il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux ; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, il était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étais en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvais alors. Ainsi, je connus l'extrême obligation que j'avais à Dieu, et je me représentai le châtiment que mes péchés m'avaient fait mériter de recevoir dans l'enfer : je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement.

Comme j'étais dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon âme n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle semblait en vouloir sortir ; car ce ravissement était si différent des autres, que je ne savais du tout ni ce que je faisais, ni ce que je voulais, toutes mes forces me manquant, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise ; je m'appuyai contre la muraille ; alors je vis au-dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas ; car ses ailes, au lieu de plumes, n'étaient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisaient ; et après qu'elle eut volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon âme, qui se trouvait comme perdue dans l'étonnement que lui donnait une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devais me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement, accompagné de tant de gloire, continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demeurai si interdite durant

la plus grande partie des fêtes, que j'étais comme hors de moi-même ; je ne voyais et n'entendais presque rien ; et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et accru de beaucoup les vertus qu'il m'avait données. Qu'il soit béni éternellement. Ainsi soit-il !

Une autre fois je vis sur la tête d'un père de l'ordre de Saint-Dominique la même colombe ; mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendait beaucoup plus loin ; et il me fut dit que c'était parce que ce religieux devait attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvrait d'un manteau blanc le père Présenté, religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'était pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendrait de conserver son âme pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait ; car étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un religieux, qui se trouva à sa mort, m'a assuré qu'il avait dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il allait tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'était un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchât de s'en distraire ; à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents ; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourrait se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivait, en achevant de dire la messe, de demeurer longtemps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin Notre-Seigneur le récompensa des services qu'il lui avait rendus avec tant de fidélité.

Quant au recteur de la compagnie de Jésus, dont j'ai souvent fait mention, j'ai vu quelque chose des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisait, dont, pour ne point m'étendre davantage, je ne parlerai point ici.

Étant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisait, je vis, en entendant sa messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, Jésus-Christ m'y paraître crucifié, et me dire, entre autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devait encore arriver. Cela le consola et l'encouragea beaucoup, et les effets en confirmèrent la vérité.

J'ai vu des choses admirables des religieux d'un certain ordre, qui me paraissaient, sans parler du reste, porter en leurs mains dans le ciel des étendards blancs ; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour cette sainte compagnie.

Étant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression que je ne savais que devenir ; mais une seule de ses paroles nous profite plus que des journées entières, que nous emploierions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte, que nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit *que je ne pouvais assez reconnaître l'obligation que je lui avais d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avais fait un mauvais usage*. Il me dit une autre fois *de me souvenir du temps où il semblait que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur que l'on lui doit ;* et une autre fois il me recommanda *de me remettre devant les yeux les grâces qu'il m'avait faites, lors même que je l'offensais davantage*. Il exposait aussi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savais où me mettre ; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler, dans l'oraison, des fautes dont mon confesseur me reprenait, je m'y trouvais encore plus sévèrement traitée qu'il ne me traitait.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappelait à ma mémoire,

me faisait répandre quantité de larmes, dans la créance que je n'avais point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il voulait peut-être me préparer par-là à recevoir quelque grande grâce, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte. pour me faire connaître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me semblait que, si mon âme n'avait pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui ; et je vis alors la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dans un excès de majesté et de gloire où je ne l'avais point encore vue ; car je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que, perdant toute connaissance de moi-même, je me trouvais devant cette suprême Divinité. Je demeurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me semblait que je continuais d'être sans cesse en la présence de ce Fils unique de Dieu ; mais non pas comme la première fois, car je connaissais bien que c'était seulement par l'impression qui en était demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se lut passé très-promptement, la vue m'en était toujours présente, et ne me donnait pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'était aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'âme, qu'elle amortit presque toute la cupidité ; c'est comme un grand feu qui consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie ; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avais pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connaissance de l'éternelle vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne pus voir sans un étrange

étonnement que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux ; car lorsque j'allais communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême majesté tout éclatante de gloire, et considérant qu'elle était tout entière dans la sainte hostie, où Notre-Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressaient à la tête, et je me trouvais tout anéantie. « O mon Sauveur et mon Dieu ! si vous ne voiliez point votre grandeur dans cet adorable sacrement, qui oserait si souvent s'en approcher, pour recevoir dans une âme impure celui qui est la pureté même ? Que les anges et toutes les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous voulez bien vous accommoder ainsi à notre faiblesse, pour nous faire de si extrêmes faveurs, puisque, si vous vous montriez à nous dans toute l'étendue de votre infini pouvoir, notre étonnement ne pourrait nous permettre d'approcher de vous. »

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur qui, ayant trouvé un trésor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avait osé l'espérer, ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse et de chagrin que lui donna le soin de le garder et de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu, tantôt une partie de ce trésor et tantôt une autre, il se serait estimé heureux, et cela ne lui aurait pas coûté la vie. « Mais vous, Seigneur, qui êtes le trésor et la richesse des pauvres, vous savez admirablement leur faire sentir les effets de votre libéralité, en ne leur découvrant que peu à peu le prix de ces grâces sans prix, dont il vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini se cacher, par un effet de son admirable sagesse, dans une chose aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurais jamais la hardiesse de m'en approcher, s'il ne me la donnait ; et tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles.

Quels doivent être les sentiments d'une misérable créature comme moi, coupable de tant de péchés, et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en la présence de sa souveraine majesté, lorsque, par une faveur si particulière, il se rend visible à mon âme ! Comment osé-je, avec une bouche qui a proféré tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté et la bonté même ! Et l'amour et la tendresse qu'il me témoigne ne doivent-ils pas rendre ma douleur, de l'avoir si mal servi, plus grande que l'appréhension du châtiment que méritent mes péchés !

Que dirai-je davantage sur le sujet de ces deux visions dont je viens de parler ? Oserai-je, ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer, comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque manière ma fidélité et mon respect pour votre souveraine grandeur, par les sentiments si douloureux : qu'elles me causèrent ? Mais, hélas ! que dis-je ? j'écris ceci sans savoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions, sans me trouver toute troublée et comme hors de moi-même. J'aurais néanmoins raison de parler de la sorte, puisque j'aurais, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentiments venaient de moi ; au lieu que, ne pouvant avoir seulement une bonne pensée, si vous ne me la donnez, je ne puis rien m'en attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, et je suis le coupable.

Une fois, lorsque j'allais communier, je vis des yeux de l'âme plus clairement que je ne l'aurais pu voir des jeux du corps, deux démons d'une figure horrible, qui enfermaient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis en même temps dans ses mains Jésus-Christ tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé ; ce qui me fit connaître que ce misérable était en péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur ! de voir votre souveraine bonté au milieu de ces épouvantables figures, et votre divine présence remplir ces démons d'un tel effroi, qu'ils ne cherchaient qu'à s'enfuir si vous le leur eussiez permis. Je demeurai si troublée, que je ne sais comment j'eus la force de communier, parce qu'il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que j'eusse connu le péché de ce prêtre.

Mais Notre-Seigneur me dit de prier pour lui, et qu'il avait permis que je l'aie vu pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consécration qui le rendent présent dans ce grand sacrement, quelque méchant que soit le prêtre qui les profère, et nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorés de ce sacré caractère ; quel horrible péché c'est de recevoir indignement cet adorable sacrement ; que les démons règnent dans les âmes qui sont en péché mortel, et elle augmenta encore en moi la connaissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais !

Il m'arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange sorte. Il mourut sans confession, au lieu où j'étais, une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui, ayant depuis deux ans toujours été malade, était changée en quelque sorte ; et ainsi je ne croyais pas qu'elle dût être damnée. Mais lorsqu'on l'ensevelissait, je vis une grande multitude de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouaient, et qui le tiraient deçà et delà avec de grands crocs. Lorsqu'on le portait en terre avec les cérémonies accoutumées, je considérais en moi-même quelle est la bonté de Dieu de n'avoir pas voulu déshonorer devant le monde cette personne, quoiqu'elle fût son ennemie ; et ce que j'avais vu me rendit tout interdite. Je ne vis aucun démon durant l'office ; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en aperçus une grande multitude qui y étaient pour le recevoir, et la frayeur que j'en eus fut telle, que je ne pus la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je considérais en moi-même de quelle manière ces malheureux esprits traiteraient l'âme dont ils traitaient ainsi le corps. Plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir, comme je l'ai vu, une chose si épouvantable, puisqu'elle pourrait, à mon avis, servir à les convertir !

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avais si justement méritées. Ma

frayeur continua jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon confesseur. Je songeais en moi-même si ce n'était point une illusion du diable pour déshonorer cette personne, quoiqu'elle ne passât pas pour être trop bonne, et quand ce n'aurait pas été une illusion, je ne saurais m'en souvenir sans en être encore épouvantée.

Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques âmes ; mais j'en dirai peu, tant pour abrégér, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourrait être fort utile.

Ayant appris la mort d'un père provincial, qui l'avait été de cette province, et l'était alors d'une autre, à qui j'avais de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux, j'appréhendais pour son salut, à cause qu'il avait, durant vingt ans, exercé cette charge, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des âmes. Je courus à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avais en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de tirer son âme du purgatoire.

Lorsque je demandais cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyais à mon côté droit sortir cette âme du fond de la terre et monter au ciel avec une grande joie ; et quoique ce père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vite ; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvais douter de la vérité de ce que j'avais vu, que je n'ai jamais su depuis être affligée de sa mort, comme l'étaient plusieurs autres personnes dont il était beaucoup aimé. Il n'y avait pas alors quinze jours qu'il était mort, et je ne laissais pas de demander des prières pour lui, et d'en offrir aussi à Dieu ; mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avais vu, parce que, lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connaître de semblables choses, il me paraît que de prier pour les âmes qui sont dans la gloire, c'est

comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici ; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes, d'une si profonde humilité, et d'une telle connaissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte, il n'y avait pas encore deux jours, et l'une de nos sœurs à qui j'aidais à dire pour elle l'office des morts dans le chœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'âme de cette bonne religieuse sortir, comme celle dont je viens de parler, du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente, mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont également assurées.

Une autre religieuse de cette même maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui était continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passerait point par le purgatoire. Mais quatre heures après sa mort, assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son âme, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Étant dans un collège de la compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit, comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvais réduite à ne pouvoir, ce me semblait, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un frère de cette maison mourut la même nuit, et je priais pour lui comme je pouvais ; mais lorsque j'entendais une messe que l'on disait aussi pour le repos de son âme, je me trouvais dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux religieux de notre ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie durant la messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire ; et j'ai appris depuis qu'il était mort à la même heure que j'avais eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire,

il me fut dit que c'était parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avait joui de la grâce accordée à l'ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connaître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit pas de porter l'habit de religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrais rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a favorisée ; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces âmes avoir été exempte de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux religieux dont je viens de parler, et du saint père Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces âmes possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.

CHAPITRE XXXIX.

La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grâce que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

Une personne à qui j'avais beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, et j'appréhendais extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors Notre-Seigneur m'apparut, comme il l'avait fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche et en tira, avec sa main droite, un clou dont elle était percée, et la chair qui y tenait. Il est facile de juger combien grande était cette douleur, et de quelle sorte j'en étais touchée. Il me dit *que puisqu'il avait bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devais point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demanderais, étant assuré que je ne lui demanderais rien qui ne fût pour sa gloire, et qu'ayant plus fait pour moi que je n'avais désiré de lui, dans les*

temps même que je ne le servais pas encore, je pouvais m'assurer qu'il n'y aurait rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savait que je l'aimais. À peine huit jours étaient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, et mon confesseur eut connaissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée ; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'était une grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connaissais rien, et qui lui causa, durant deux mois, des douleurs si insupportables, qu'elle se déchirait elle-même ; le père recteur dont j'ai parlé, et qui me confessait alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda d'aller la voir, et je le pouvais à cause qu'elle m'était parente. J'y allai donc, et je demeurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai instamment à Dieu de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avais reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui aurait été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée, que je n'y voyais point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, avec grande instance, d'y en vouloir apporter, et je me retirai dans un hermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avait une image de Jésus-Christ attachée à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'était pas distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, et je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvais assez admirer qu'une voix, que j'étais assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par là que ma prière était exaucée, et ainsi je fus délivrée de la peine que me donnait cette affaire. Elle fut

rompue sur le point qu'elle passait pour faite, et j'en rendis compte à mes confesseurs ; car alors j'en avais deux, tous deux fort savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue à servir Dieu fidèlement et qui, durant quelque temps qu'elle s'était appliquée à l'oraison, avait reçu de grandes grâces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travaillait point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimais beaucoup et je lui avais des obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette âme dans le chemin où je l'avais vue ; et étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchirait avec grand dépit des papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu m'avait accordé ma demande, et j'en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompais pas ; car j'appris ensuite que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'était converti véritablement à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Les grâces que Dieu m'a faites de délivrer, à ma prière, des âmes des péchés où elles étaient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurais jamais fait, et ennuierais ceux qui liront ceci, si je les rapportais toutes. Elles ont été encore plus grandes à l'égard du salut des âmes que dans la guérison des corps, et c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivait jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en était la principale cause, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il accordait ces faveurs à mes prières. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de peine ; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine majesté me rend de plus en plus redevable envers elle, je la loue ; mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais ce qui m'étonne le plus,

c'est que lorsque je veux demander à Dieu des choses qui ne me seraient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de prier que très-faiblement et très-lâchement, et qu'au contraire celles qui lui sont agréables et que je puis lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, quand je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui ayant la langue liée ne peut parler, encore qu'elle le désire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas ; au lieu que dans les autres on parle si nettement, que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, et l'autre, à cette contemplation si élevée, dans laquelle Dieu fait connaître qu'il nous entend, et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui qui me donne tant, et à qui je donne si peu. « Car, que vous donne, Seigneur, une personne qui ne renonce pas à tout pour l'amour de vous ? et ne suis-je pas infiniment éloignée de l'avoir fait ? Quand je n'aurais point d'autre raison de haïr la vie, celle-là seule suffirait, puisque je m'acquiesce si mal de ce que je vous dois. Je ne vois en moi qu'imperfection ; je n'y vois que lâcheté pour votre service ; et je voudrais quelquefois avoir perdu le sentiment, afin de ne point connaître jusqu'à quel excès va ma misère. Vous êtes capable, Seigneur, d'y apporter le remède. et je vous conjure de ne pas me refuser cette grâce. »

Lorsque j'étais chez cette dame dont j'ai parlé, j'avais besoin de me tenir continuellement sur mes gardes, pour remarquer la vanité qui se rencontre dans toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignait avoir pour moi, et les louanges que l'on me donnait, m'étaient de grands sujets de complaisance, si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérais celui dont la vue,

qui ne peut-être trompée, pénètre la vérité de toutes choses, et je le priaï de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connaître la vérité souffrent à traiter des choses d'ici-bas, dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit, ainsi que la plupart de ce que j'écris et que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que toutes les fois que je dis : J'entendis cela, ou, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais, lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien ; quoique dans la vérité il n'y a rien de bon que je doive appeler mien, puisque j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu, sans l'avoir pu mériter : j'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été révélé.

ÊCIUTE r-AR ELLE-MÊME. 37 i

Hélas ! il n'arrive que trop souvent, dans les choses spirituelles, aussi bien que dans les temporelles, que nous en jugeons selon notre peu de lumière, et tout au contraire de la vérité, et qu'ainsi nous mesurons notre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir et la libéralité de celui qui peut répandre ses faveurs en la manière qu'il lui plaît ; et faire faire en six mois à une âme plus de progrès dans la vertu qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une humilité véritable n'ont pas de peine à le connaître, parce qu'ils jugent de cet avancement des âmes par leur résolution de servir Dieu et par leur amour pour lui, qui peuvent, comme je l'ai dit, leur faire faire plus de chemin en six mois qu'à d'autres en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté et des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi je vois venir dans ce monastère des jeunes filles de qualité qui, étant appelées de Dieu, n'ont pas plus tôt été éclairées de sa lumière et touchées de son amour, que, sans différer davantage, elles ont tout

abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu, que l'on peut considérer comme une étroite prison ; qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet époux éternel, dont elles savent qu'elles sont aimées ; qu'elles ont renoncé à leur propre volonté, et qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, et quelqu'une même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoique, encore que vous les ayez si libéralement récompensées de leur fidélité pour vous, vous m'avez fait plus de grâces qu'à elles ? Et comment pourraient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir et à vous plaire ?

Je désirerais que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de notre profession, et le temps qu'il y a que quelques-unes de nous s'exercent à l'oraison ; non pour inquiéter celles qui y ont fait en peu. de temps un grand progrès, en les obligeant de retourner en arrière, pour ne pas avancer plus que nous, ni prétendre que ces âmes que les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vile qu'un petit oiseau. qui aurait les pieds liés, mais je voudrais qu'en adorant avec humilité la manière dont Dieu les conduit, nous les vissions aller à tire d'aile où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de grâces les laisse tomber dans le précipice. La confiance que leur donnent les vérités que la foi leur fait connaître les soutient, et comment n'ayant pas cette même confiance, prétendrions-nous pouvoir les suivre et comparer notre faiblesse à leur force ?

On ne peut, sans se tromper, se flatter de cette pensée. Il faudrait, pour juger d'un état si élevé que celui où il a plu à Dieu de les mettre, avoir un aussi grand zèle pour son service et un aussi grand amour que celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier au lieu de les condamner, et considérer que, tant s'en faut que leur avantage nous porte du préjudice, c'est au contraire une

occasion que Dieu nous présente pour reconnaître nos défauts, en considérant combien des âmes à qui il fait tant de grâces sont plus que nous attachées à lui et plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entièrement à son service, et que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en préférerais une de cette sorte, quoiqu'elle durât fort peu à celles de plusieurs années, qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considérables, que, quand même elles seraient en grand nombre, on ne pourrait les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, et que l'on doit aussi avoir honte de considérer et de leur donner, comme font quelques-uns, le nom de mortifications. Hélas ! je suis de ce nombre, puisque j'oublie à tout moment les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sais néanmoins que sa bonté est si grande qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grâce me fait faire ; mais je voudrais que la connaissance de mon néant m'empêchât d'en porter un semblable jugement, et me fit même ignorer que j'y aie part. « Pardonnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, et n'imputez pas à péché que je me console un peu par là de la douleur de ne pas vous servir en des occasions importantes, dans lesquelles il ne faut point de meilleure preuve de mon incapacité que de voir que de si petites tiennent lieu de quelque chose dans mon esprit. Que les personnes qui vous rendent des services considérables sont heureuses ! Si pour leur ressembler, il suffisait de le désirer avec ardeur et de leur porter envie, je marcherais sur leurs pas ; mais je suis inutile à tout. Ayez compassion de moi, mon Sauveur ; et puisque vous m'aimez tant rendez-moi propre à des actions qui puissent vous être agréables. »

En ce même temps le bref de Rome pour établir notre monastère sans revenu étant arrivé, on l'acheva ; et lorsque, dans la joie que j'en eus, je pensais aux travaux que j'ai soufferts pour ce sujet, et remerciais Dieu de la grâce qu'il m'avait faite de daigner en cela se servir de moi, je me remis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire, et trouvai que ce que je paraissais y avoir fait

de bien était mêlé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage et mon peu de foi ; car jusqu'à cette heure que je la vois entièrement terminée quoique Notre-Seigneur m'eût dit que cela serait, et qu'ainsi je n'en pusse douter, je ne l'avais jamais cru avec une certitude pleine et entière, et je ne sais comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible, et de s'assurer en même temps qu'elle réussira. Mais considérant que tout ce qu'il y avait eu en cela de bon venait de Dieu, et que tout ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je n'y pensais pas davantage et je serai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises ne soient pas comme autant de pierres d'achoppement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Béni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disais qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce que, encore que l'on soit humble, il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se flatte de la créance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en soit bien récompensé ; mais quelque spirituel qu'il soit, quiconque s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les péchés qu'il commettait avant qu'il se fût appliqué à faire oraison, sans vouloir, comme je l'ai dit, lui faire un procès pour le payer de ce qu'il prétend lui être dû ? Il peut se faire que cela ne soit pas incompatible avec une grande humilité ; mais j'avoue ne le pas comprendre, et ne pouvoir au contraire le considérer que comme une grande hardiesse ; parce qu'encore que j'aie peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là ; mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service, et que si je lui en avais rendu, j'aurais cru possible plus que nul autre, en devoir être payée.

Je ne dis pas aussi qu'une âme ne s'avance, et que Dieu ne lui accorde des faveurs si son oraison a été humble ; je dis seulement

qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puisque tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime, en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, et que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer en compte avec lui, puisque sa libéralité est si grande, que pour une obole que nous lui donnons il nous paie mille ducats ? Laissons-là, je vous prie, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire ; les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas, et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge ? Ne l'a-t-il pas assez fait connaître par cette parabole de l'Evangile qui nous apprend qu'il traite de la même sorte ceux qui sont venus à la dernière heure et ceux qui ont travaillé dès le matin et porté le poids de la plus grande chaleur du jour ?

J'ai écrit ces trois feuillets en tant de jours différents et de diverses reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'ai perdu la suite de ce que j'avais commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne je me trouvai environnée d'une grande multitude de gens armés de lances, d'épées et de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparaient à me donner, ni espérer aucun secours ; qu'alors ne sachant que devenir, je levai les yeux vers le ciel et vis Jésus-Christ élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendait la main et me rassurait de telle sorte que je ne pouvais plus rien appréhender. Encore que cette vision paraisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connaître ce qui me devait arriver. Car m'étant ensuite presque vue en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre mon âme, puisque, sans parler de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs et autres choses semblables, qui sont comme autant de pièges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de craindre du côté de nos parents et de nos amis, et ce qui est encore plus étrange, des

personnes même de piété, comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en tel état, quoiqu'ils ne crussent pas mal faire, que je ne savais comment m'en défendre, ni que devenir.

Que si je rapportais en particulier tout ce que j'endurais, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devrait-il point donner du monde, puisque tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts n'étaient point comparables à cette dernière persécution ? Elle me réduisit en tel état que je n'y trouvais point d'autre remède que d'appeler Dieu à mon secours en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avait fait connaître que, devant me défier de tout ce qui est dans le monde, je ne pouvais espérer que de lui qui est le seul immuable et toujours le même. Il me fit bien voir que j'avais raison, car il suscitait de temps en temps quelqu'un qui, en la manière qu'il me l'avait montré dans cette vision, venait comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir et me fortifier dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et de ne penser qu'à employer pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit béni éternellement.

Étant un jour si troublée et dans une telle inquiétude qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvais me recueillir, il me vint durant ce combat qui se passait en moi-même mille pensées extravagantes ; et, dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendais que les faveurs que j'avais reçues de Dieu ne fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi, et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel*. Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font mériter de si grandes récompenses, que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de périls où nous nous trouvons exposés durant cette vie, et qu'il ne manque jamais de m'assister, mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bouté, tant de douceur et tant de tendresse que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *Vous êtes à moi, et je suis à vous ; et* je lui dis presque toujours avec vérité ce me semble : « C'est de vous seul, mon Dieu, et non pas de moi que je me soucie. » Mais lorsque je me représente quel est mon néant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion que, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon confesseur, il me paraît que l'on a besoin en les recevant de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors ; il ne se présente à moi que le souvenir de mes péchés ; mon esprit n'agit plus, et il me semble seulement que tout ce qui se passe en cela est surnaturel.

Il me prenait quelquefois un si violent désir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvais tellement hors de moi-même, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plus tôt dans l'église, que j'entrai dans un grand ravissement. Il sembla que je vis les cieux ouverts, non seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à votre révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre où par une connaissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu y était, quoique je ne le visse point.

Ce trône était soutenu par des animaux, et je m'imaginai que c'étaient les évangélistes ; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui était assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel ; et je crus que c'étaient des chérubins et des séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celles des autres, et qu'ils paraissent tout enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire qu'on

ne saurait ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée, et je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on saurait souhaiter se rencontrait là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me serait impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé était moins que rien ; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion que l'on soit capable de s'arrêter et encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'entendis la messe, je communiai, et je ne saurais dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna qu'il avait duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer que me trouvant si proche de ce feu qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelques efforts que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grâce ; et ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'âme change de désirs et acquiert une telle force que, ne paraissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine majesté que cela se trouve véritable en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre : ne l'oubliez jamais, et efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.*

Étant une fois dans le même doute dont j'ai parlé, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ?* il ajouta *que, si après m'être bien examinée, je trouvais que je m'étais entièrement donnée à lui, je ne devais point appréhender qu'il m'abandonnât.*

Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté *de ne point m'affliger, qu'il savait qu'il n'y avait rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il m'accorderait tout*

ce que je lui demanderais ; que je n'avais qu'à considérer que mon amour pour lui augmentait toujours, pour reconnaître que cela ne pouvait venir du démon ; que je ne devais pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit était éclairé, et la tranquillité dont je jouissais ; mais que tant de personnes considérables m'ayant assuré que ces faveurs venaient de Dieu, j'étais obligée de les croire.

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles ; et lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Dieu me fit la faveur dans un ravissement de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y tient ; mais de pouvoir exprimer cela en particulier, c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui opéra de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette reine des anges, que l'on ne peut trop révéler.

Étant dans l'église d'un collège de la compagnie de Jésus, je vis deux fois un fort riche daïs paraître sur la tête des religieux lorsqu'ils communiaient, et je ne le voyais point sur celle des autres.

CHAPITRE XL.

Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte, et sentiments qu'elle avait dans ces occasions.

Un jour faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnaissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avait fait voir autrefois, que j'avais mérité, par mes péchés d'avoir l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, et j'entrai ensuite dans un plus grand ravissement, que je ne le saurais exprimer. Il me sembla que j'étais comme abîmée dans cette suprême majesté que j'avais vue autrefois, et qu'elle me fit connaître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurais dire comment cela se fit ; car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parlait et que c'était la vérité même qui me disait : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît que confusément les vérités de l'Écriture, qui, jusqu'au moindre iota, ne manqueront pas de s'accomplir.* Et, sur ce qu'il me sembla que j'avais toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidèle sans le croire, il me fut encore dit : *Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et s'ils m'aimaient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets. Mais savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement ? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connaîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles, et je ne saurais trop en rendre grâce à Dieu ; car depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service me paraît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, et que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris ; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurais dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, et je ne sais non plus comment cela se passa, car je ne vis rien ; mais elle me fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon âme et me donna tant de

force, que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux, moindres choses de ce que l'Écriture nous ordonne ; et il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connaissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon âme, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa majesté et de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demeurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au dessus de ce qui se passe dans le monde pour des vérités ; je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse heureuse de goûter avec humilité et un sentiment plein de tendresse, la douceur des faveurs que Dieu me faisait ; et quelque extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvais être touchée de la moindre crainte qu'il y entrât de l'illusion. Je ne vis rien ; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, et de ce que c'est que de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connaître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'aie distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable, qui, sans que l'on me parlât, me faisait comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix ; et j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités touchant cette vérité, que je n'aurais pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auraient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connaître si évidemment qu'elle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même ; qu'elle est sans commencement et sans fin ; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe.

Sur quoi tout ce que j'en dis ici n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et de la lumière avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême majesté, qui opère de si grands effets dans les âmes, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses grâces.

« O grandeur infinie, ô suprême majesté, o Dieu tout-puissant, à quoi pensez-vous ? à quoi pensez-vous, mon Sauveur, lorsque vous me comblez de tant de faveurs ? Avez-vous oublié que j'ai été un déluge de vanité et un abîme de mensonge, et cela purement par ma faute, puisque vous m'aviez donné par mon naturel tant d'aversion pour le mensonge ? Comment donc, Seigneur, avez-vous pu accorder tant de grâces à une personne qui s'en était rendue si indigne ? »

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres religieuses, je me trouvais dans un grand recueillement, et il me sembla que mon âme était tout entière comme un clair miroir, et que Jésus-Christ Notre-Seigneur n'était pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre, tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties et que toutes ces mêmes parties étaient aussi imprimées en lui par une communication pleine d'amour et de tendresse que je ne saurais exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur, quoiqu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être ; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela elle rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont ils ont obscurci mon âme.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la

plus intérieure de notre âme, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu que, cherchant Dieu, il ne pouvait si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin ; c'est qu'il arrive dans les grands ravissements qu'en suite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires ; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie ; ce qui arrive principalement dans les commencements. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la faiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerais à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser, durant quelque temps, de faire oraison avec dessein de la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourrait en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'expérience et de conduite, à cause que lorsqu'on est arrivé en cet état, il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un directeur ; que si, après en avoir cherché un bon avec grand soin, on n'en trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque quelque imparfaite que je sois, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de directeurs qui connaissent par leur propre expérience des choses si élevées, et qui n'inquiètent et n'affligent plutôt les âmes que de leur

donner des remèdes pour les soulager ; mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur, à mon avis, est de les leur communiquer. Quoique je pense l'avoir dit ailleurs, je n'ai point craint à tout hasard de le répéter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes dont le nombre est plus grand que des hommes, à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sais par expérience, et le saint père Pierre d'Alcantara m'a confirmé par des raisons très-fortes qu'il serait inutile de rapporter, qu'elles avancement plus qu'eux dans ce chemin.

Étant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurais bien exprimer cela, mais il est demeuré gravé dans mon âme, et c'est l'une des plus grandes grâces qu'il m'ait faites et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plus tôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, et je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en ai dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une manière si subtile, que l'entendement ne peut le comprendre, ou bien c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grâce à l'âme de les connaître.

Je dis donc que la divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'âme me paraissait dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, et que toutes mes actions se voient clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur, comme e l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui

saurait être caché.

Je ne pus, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimaient dans une glace si pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état que je ne savais que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvais supporter. O combien je souhaiterais de pouvoir faire connaître cela à ceux qui commettent des péchés infâmes sans craindre de manquer de respect à cette éternelle majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisqu'étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent.

Je connus dans cette vision que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérite l'enfer ; et que rien ne fait paraître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui ? Hélas ! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement ? et faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci ? votre révérence, mon père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si longtemps soit béni dans tous les siècles.

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étais environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Église, et il me fut dit qu'un certain ordre lui rendrait dans les derniers temps de grands services, et défendrait la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière proche du très-saint sacrement,

un saint dont l'ordre s'était un peu relâché m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots : Cet ordre fleurira un jour et aura beaucoup de martyrs.

Une autre fois étant au chœur à matines, six ou sept religieux, qui me parurent être du même ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main ; ce qui signifiait à mon avis, qu'ils défendraient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla, dans un grand ravissement, que j'étais dans une campagne où se donnait un sanglant combat, et que ceux de cet ordre, avec un visage éclatant et qui paraissait tout en feu, combattaient si vaillamment, qu'ils portaient plusieurs des ennemis par terre, en tuaient un grand nombre, et que ces ennemis étaient des hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisais pour son ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connaître s'il veut qu'on le sache ; mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de religieux de chaque ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grâce de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Église ; et bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Une personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il lui serait agréable qu'elle acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit au sortir de la communion *que lorsque cet ecclésiastique connaîtrait très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourrait en ce cas l'accepter* ; me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Église, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paraît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de

mon âme !

Une fois, pour me consoler, il me dit avec de grands témoignages d'affection : *Que je ne m'affligeasse point ; que nous ne pouvons dans cette vie être toujours en même état ; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner devoir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devais espérer en lui, et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avait point de l'attache dans le plaisir et la consolation que je recevais de communiquer avec les personnes à qui je rendais compte de ce qui se passait en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyais servir Dieu fidèlement, Notre-Seigneur me dit *que si un malade, en péril de mort, connaissait qu'un médecin pût lui rendre la santé, ce ne serait pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnaissance ; que je considérasse ce que j'aurais fait, si je n'avais été assistée par de semblables personnes : que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvait que me profiter ; et qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux ; mais je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner me consola beaucoup, parce que l'appréhension d'une attache qui aurait pu lui être désagréable me causait quelquefois tant de peine que j'aurais voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en toutes rencontres, et jusqu'à me dire de quelle sorte je devais me conduire envers les faibles et quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi, mais il y a des temps où je ne puis, sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrais de ce misérable corps.

Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchait. Me voyant dans une telle

faiblesse de corps, et mon esprit d'un autre côté voulant s'occuper de Dieu, je sentis dans ce combat une telle affliction que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois et me donne tant de tourments qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paraisse ; quand cela est passé, que je ne me hais pas trop ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire ; et Dieu veuille même que je n'aille pas au-delà de mes besoins. Étant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola beaucoup en me disant : *Que je souffrisse, pour l'amour de lui, ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie était encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me fus ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines, car encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui, ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et je n'entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens ni envie de mourir, ni désir de vivre, mais je me trouve dans une certaine tiédeur et un obscurcissement si général à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que Notre-Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent connues de tout le monde, comme il m'avait dit, il y a quelques années, qu'elles le seraient. Et votre révérence sait combien je l'appréhendais, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute ; car je n'en ai parlé qu'à mes confesseurs, ou à ceux à qui eux-mêmes l'avaient dit ; et l'on ne peut être plus retenue que je l'ai été en cela, non pas tant par humilité que par la répugnance que

j'y avais, et qui était telle que j'avais peine à me résoudre d'en parler, même à mes confesseurs. Maintenant, grâces à Dieu, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres appréhendent de me parler, d'autres de me confesser, et que d'autres disent mille choses de moi, néanmoins voyant très-clairement que Notre-Seigneur veut se servir de ce moyen pour l'avantage de plusieurs âmes, et me représentant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Lorsqu'il lui plut de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit et si resserré, j'avais cru qu'y étant comme morte, on ne se souviendrait plus de moi ; mais j'ai été contrainte, contre mon désir, de parler à quelques personnes. Toutefois comme elles ne me voient point, et que j'y suis si retirée, avec une si petite et si sainte compagnie, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce d'y trouver un port assuré, et que considérant, ainsi que d'un lieu élevé, ce qui se passe dans le monde, je ne serai point touchée de l'opinion qu'on aura de moi, mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant ; tout ce que je vois, ne me paraissant qu'un songe et ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres, cela passe si promptement que j'en suis tout étonnée ; et il ne m'en reste d'autre impression que comme d'une chose que j'aurais seulement songée ; ce qui est si vrai, que si je voulais après me réjouir du plaisir que j'aurais eu, ou m'attrister de la peine que j'aurais ressentie, il ne serait pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pourrait se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle aurait eu, parce qu'il a plu à Dieu de réveiller mon âme de ce songe qu'elle n'avait fait qu'à cause qu'elle n'était pas morte à toutes les choses d'ici-bas, et je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement. Voilà, mon père, l'état où je suis, et je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou qu'il me fasse la grâce de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile à

quelque chose : je ne l'ai pas fait sans peine, à cause de mon peu de loisir ; mais j'estimerai cette peine heureuse, et je me tiendrai bien récompensée, si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jetteriez cet écrit dans le feu aussitôt après l'avoir lu. Je serais néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous savez, parce qu'étant ou ayant été mes confesseurs, s'ils n'en sont pas satisfaits, il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi ; et que, s'ils en sont contents, ils sont trop éclairés pour ne pas connaître que tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, et trop charitables pour ne pas lui rendre grâces de ce qu'il lui a plu de se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine majesté de vous conduire toujours par la main, et de vous rendre un si grand saint, que vous puissiez soutenir par votre vertu, et éclairer par votre lumière cette misérable créature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup de choses, au moins n'ai-je eu d'autre dessein que de dire la vérité, d'obéir à ce qui m'a été commandé, et de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grâce depuis plusieurs années ; et comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter, le mieux que j'ai pu, les particularités d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps et d'application qu'il en a fallu pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu, qui peut faire tout ce qui lui plaît, veuille me donner par son assistance, une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toute choses qu'après avoir, par tant d'effets de son amour et en tant de diverses manières, retiré mon âme du péril d'être précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

LE SAINT-ESPRIT SOIT TOUJOURS AVEC NOUS, AMEN !

Je crois, mon Père, ne devoir point faire difficulté de témoigner à votre révérence la peine que j'ai eue à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection, quand vous saurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux, toutes mes misères, quoique je puisse dire avec

vérité que j'ai été plus touchée du souvenir des faveurs que j'ai reçues de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obéi à ce que vous m'avez commandé en m'étendant assez sur divers sujets que j'ai traités ; et vous me tiendrez, s'il vous plaît, la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avais pas achevé de relire cette relation lorsque votre Révérence l'a envoyée chercher ; ainsi il pourra se faire qu'il y aura des choses mal expliquées, et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu de temps à employer à ce travail, que je n'avais pas le loisir de revoir ce que j'écrivais. Je vous supplie de le corriger et de le faire transcrire, si vous voulez l'envoyer au père maître Avila, à cause qu'il pourrait reconnaître mon écriture. Comme lorsque j'ai commencé cette relation, dans laquelle je me suis acquittée, de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me sera une grande consolation s'il en est content. Vous en userez néanmoins, mon Père, comme il vous plaira, et j'espère que vous me saurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans réserve les plus intimes sentiments de mon âme. Je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur durant tout le reste de ma vie ; et je désire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, et vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier, comme vous avez commencé de faire, à ce divin Rédempteur qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde, mon Père, que nous nous trouverons ensemble dans cette heureuse éternité où, toutes les ombres étant dissipées, et tous les voiles levés, nous connaissons clairement combien grandes sont les grâces qu'il nous a faites, et ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de juin 1562, sans distinction de chapitres ; mais, l'ayant ensuite transcrit, elle le divisa par chapitres, et y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastère de Saint-Joseph.

M'étant tombés entre les mains, avec l'original de ce livre, quelques mémoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir, ou pour en rendre compte à ses confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, et des faveurs qu'il lui a faites, dont elle n'avait point parlé dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification, que j'ai cru les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot :

Notre-Seigneur me dit un jour : *Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs ? Nullement ; mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel ? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans les souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Thabor ? et ne considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma mère a eue de me tenir entre ses bras ? Siméon ne les lui eut pas plus tôt prédits, que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'avais à endurer ; et ces grands saints qui, étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long temps sans recevoir aucune consolation spirituelle ? Croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus, sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même ? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité ; et lorsque vous l'aurez connu, vous m'aiderez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées, que de suivre une voie toute contraire.*

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avais un si furieux mal de tête, qu'il me paraissait presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *Vous connaîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir, puisqu'en l'état où vous êtes, ne pouvant rien me dire, je veux bien, pour vous consoler, vous faire la faveur de vous parler.* Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie, et ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction ; mais, sans savoir où j'étais, je me trouvais dans un contentement indicible ; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles, qu'il avait dites à ses apôtres : *Qu'il n'était pas juste que les serviteurs fassent mieux traités que les maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux, après avoir communié, je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvais avaler la sainte hostie ; et lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avais la bouche toute pleine de sang ; que ce sang coulait sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devait avoir quand Notre-Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, et que dans la joie que je ressentais, il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde, vous manque. J'ai souffert en le répandant d'extrêmes douleurs ; vous en recevez avec joie maintenant le fruit, et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisait parler de la sorte était qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le loger dans mon âme après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvais souffrir que les Juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirais de l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je connais maintenant être si indigne de lui. Telles étaient ces grossières considérations qui me venaient dans l'esprit ; et il me parut néanmoins que Notre-Seigneur les eut pour agréables, puisque cette

vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeait à n'en avoir que de papier, cela m'avait confirmé dans cette opinion, et j'en voulais ôter une qui était dans ma cellule ; mais Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensais point à cela : *Que cette mortification n'était pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devais point me priver, ni mes religieuses, de ce qui pouvait nous y exciter ; que ce livre que j'avais lu n'entendait parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornements dont on enrichit les images, et non pas des images ; que ç'avait été un artifice du démon d'inspirer aux luthériens, pour leur perte, de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété. Ma fille, ajouta-t-il, ceux qui me sont demeurés fidèles doivent maintenant plus que jamais s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Considérant la différence que j'éprouve entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée, l'un conservant mon âme beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite de vous détacher de tout et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvait venir que je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus nécessaire ; la bonne opinion que je voulais que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir égard à la faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étais en grâce, Notre-Seigneur me dit *Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres ; je suis fidèle en mes promesses, et*

personne ne se perd sans le connaître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles : la véritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grâce. Ainsi le meilleur moyen de demeurer dans la lumière est de connaître que l'on n'y saurait rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et qu'encore que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres, ce qui montre que la véritable humilité d'une âme consiste à connaître qu'elle ne peut rien, et que je puis tout. Ecrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ce que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.

En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque, la veille de Saint-Sébastien, on commençait à chanter le *Salve, Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'anges, descendre et se mettre sur le siège destiné pour la prieure, au-dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée, et cela se passa si promptement, que je n'en saurais parler avec certitude, parce que j'entrai aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyais plus haut et sur les bras du siège plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon image, je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.*

Mon confesseur s'étant un soir retiré fort promptement, à cause que des occupations plus pressées l'appelaient ailleurs, cela m'attrista un peu ; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur, répondant à ma pensée, me dit : *Que je ne devais pas m'étonner si, de même*

*que des hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'âme désire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentements et ses peines, et s'attriste de n'en point trouver. Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avais dit à mon confesseur que ces visions passaient bien vite ; et alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avait de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, et qu'il n'y a point de règle certaine dans ses faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.**

Un jour, après avoir communiqué, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit, entr'autres choses, avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-même.* Qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta : *Considérez mes plaies : cette vie passe, mais je ne vous abandonnerai point.*⁵ Je compris par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre, pour se communiquer aux hommes, que dans le Très-Saint-Sacrement. Il me dit : *Qu'après être ressuscité il s'était montré à sa sainte Mère, et avait demeuré assez longtemps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle était, sa douleur étant si grande, qu'elle avait eu besoin de temps pour reprendre ses esprits, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin, étant en oraison, j'eus un grand ravissement, et il me sembla que Notre-Seigneur, m'élevant en esprit, m'approcha de son Père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends ;* et je vis qu'il me reçut. Ce ne fut point une imagination, mais une chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit

⁵La Sainte ne dit pas ici, comme quelques-uns l'ont mal entendu, que l'humanité de Jésus-Christ soit alors descendue du ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avait point fait depuis l'Ascension. Mais, comme elle venait de communier, Jésus-Christ, qui était présent dans les espèces sacramentelles, lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que Jésus-Christ n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le ciel, n'empêche pas qu'il ne se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, et qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs âmes à lui pour le voir et pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à saint Etienne et à saint Paul.

certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étaient d'affection et de tendresse, et que Dieu me mit durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de carême, après avoir communiqué dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit ; et en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une resplendissante, et qui brillait d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines dont cette autre couronne était formée lui avaient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consola beaucoup. Mais, me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avaient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *Que ce n'était pas ces blessures qui me devaient affliger, mais celles qu'on lui faisait présentement.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *Qu'il n'était pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères ; qu'il se plaisait avec ces âmes qui lui étaient consacrées ; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenterait ; qu'il y en avait plusieurs qui ne manquaient à le servir qu'à cause qu'ils n'étaient pas en lieu propre pour cela ; que ceux que j'établirais dans de petites villes devaient être semblables à celui où j'étais alors, et que l'on y pouvait autant mériter que dans les grands, pourvu que l'on y portât le même zèle ; que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même supérieur ; que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des âmes ; qu'il nous assisterait, afin que le nécessaire ne pût nous manquer ; que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible ressemble aux amis de Job, qui le mettaient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu ; et que j'écrivisse de quelle sorte se seraient passées les fondations de ces monastères.* Sur quoi, pensant en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de

Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : *Ce que j'y désirais davantage que de savoir qu'elle avait été miraculeuse*, et qu'il était vrai que lui seul l'avait fait réussir, contre toute sorte d'apparences. Ainsi je me résolus à écrire ces fondations.

Le mardi d'après l'Ascension, étant en oraison après avoir communiqué, je me trouvai si distraite, que mon esprit passait continuellement d'une chose à une autre, sans pouvoir s'arrêter à aucune ; et, dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature ; mais je sentis alors mon esprit s'échauffer ; il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité était présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connaître, par une manière de représentation, qui était comme une figure de la vérité, qu'elle n'aurait pas été capable de voir à découvert et sans cette espèce de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentaient distinctement à moi dans le fond de mon âme ; qu'elles me parlaient, et qu'elles me dirent : *Qu'à commencer dès ce jour, chacune d'elles me ferait une faveur particulière ; que ma charité s'augmenterait ; que je m'en sentirais tout embrasée ; et que je souffrirais avec plaisir*. Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'âme qui est en grâce. En le remerciant d'une si grande faveur, et dont j'étais si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment comment il se pouvait faire que dans le même temps qu'il m'accordait des grâces particulières, il semblait m'abandonner en permettant que je fusse si mauvaise ; je lui parlais ainsi, parce que le jour précédent, m'étant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avais été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avais à Dieu d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulions nous convertir à lui, et comme, par diverses raisons, il n'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines personnes, que je compris n'être qu'un seul Dieu, demeurèrent si imprimées dans mon

âme, que si cela continuait, il me serait impossible de n'être pas toujours recueillie.

Étant, un peu auparavant, dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte hostie qui était dans le ciboire, une colombe qui battait des ailes avec bruit, et j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte hostie.

En l'année 1571, j'entendis dans ce monastère une voix qui me dit : *Un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'Église sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'était avec raison que quelques-uns me blâmaient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disaient que je ferais mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas, en cette vie, à jouir du bonheur de ma présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avait rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, et que l'on m'avait répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu voulait que je le pratiquasse, il me dit : *Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Ecriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui était dans un ermitage du mont Carmel, je lui dis : « Seigneur, pourquoi permettez-vous que mon frère soit en un lieu où il court fortune de se perdre ? Il me semble que si un de vos frères se trouvait dans un semblable péril, il n'y aurait rien que je ne fisse pour tâcher de l'en tirer ; » et alors lui dit : *Ma fille, ma fille, ce sont les religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous ? Prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté : cela n'est pas si difficile qu'il vous semble ; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte*

des autres maisons tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une religieuse, et que j'aurais pu en faire davantage que je n'en faisais, si j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnait quelquefois, sans m'arrêter à ce que mes confesseurs m'ordonnaient, je pensai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux peut-être ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *Non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Étant un jour en oraison, Dieu me fit voir, par une vision intellectuelle, que l'âme qui est en grâce se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre ; et l'on me fit comprendre ces paroles du cantique : *Dilectus meus descendit in hortum suum*. Je vis aussi qu'au contraire, l'âme engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve environnée de ténèbres et dans une grande obscurité ; ce qui me donna une telle compassion des âmes qui sont en cet état, que je souffrirais toutes choses avec joie pour en délivrer une seule. Je ne saurais bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il serait impossible à ceux qui la verraient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, le père Jean de la Croix me communiant un jour de l'octave de Saint-Martin, il partagea la sainte hostie pour en donner une moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'était pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisait pour me mortifier, à cause que je lui avais dit que j'étais bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre particule ; et alors Notre-Seigneur, pour me faire

connaître qu'en effet cela n'importe, me dit : *Ne craignez pas, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avait fait autrefois, par une vision représentative, mais très-intérieure, et me dit, en me montrant sa main droite : *La marque du clou qui perça cette main vous en sera une qu'à commencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse : vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur ; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre créateur, votre roi et votre Dieu ; vous me considérerez aussi comme votre véritable époux. Mon honneur sera-le vôtre et le vôtre sera le mien.*

Ces paroles firent une telle impression dans mon âme, qu'elle était hors d'elle-même et comme tout égarée ; et dans ce transport, je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la nature et l'éminence d'une telle grâce, je ne pouvais la supporter s'il ne m'en donnait la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur de voir que je travaille si peu pour les mériter.

Lorsque j'étais dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité, et alors Notre-Seigneur me dit : *Ce serait bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?*

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *Vous désirez les travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre âme le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la faiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous de vous rendre digne de mon*

assistance, qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.

Lorsqu'en l'année 1579, j'étais dans le monastère de saint Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues ; et dans ce grand recueillement, Notre-Seigneur me dit : *De commander de sa part aux pères Carmes déchaussés d'observer quatre choses d'où dépendent l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La première, que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentiments. La seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux en chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième, d'enseigner plus par actions que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

PREMIÈRE RELATION.

Voici quelle est ma manière d'oraison, dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude ou le ravissement, et qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entends seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent que, quoique je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, et qu'il me semble que, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrais faire oraison, tant je suis dans une grande sécheresse, et travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement et une telle élévation d'esprit, que je suis comme hors de moi-même, et j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu néanmoins aucune vision, ni

rien entendu, et sans savoir où je suis. Il me paraît seulement que mon âme est comme perdue et qu'elle profite plus en ce moment qu'elle ne pourrait, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport et un si grand désir de mourir pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que je vais rendre l'esprit ; je jette des cris, j'ai recours à Dieu, et je le prie, avec grande ardeur, de ne pas m'abandonner. En d'autres temps, je ne puis demeurer assise, tant mes inquiétudes sont grandes ; et cette peine que je sens, sans y rien contribuer, est d'une telle nature, que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle procède du dégoût de la vie que me cause le désir de voir Dieu, et de ce que mon mal est sans remède, parce, qu'il n'y en aurait point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il me paraît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux, il n'y a que les miens qui durent toujours, et la douleur que j'en souffre est si grande, qu'il me serait impossible de la supporter, si Notre-Seigneur ne la soulageait de temps en temps par ces ravissements, qui font cesser mes inquiétudes, rendent le calme à mon âme, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire, et en d'autres temps, celle de connaître des vérités merveilleuses, qui lui paraissent incompréhensibles.

Je me sens d'autres fois pressée par de si violents et de si ardents désirs de servir Dieu, et dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il me paraît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martyre que je n'embrasse avec joie ; ce qui m'arrive en un moment, quoique je n'y pense point, et avec une telle impétuosité, qu'il me renverse l'esprit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrais jeter des cris pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne pas se contenter de recevoir de petites grâces, et quelles sont celles que nous pouvons espérer de la bonté de Dieu, si nous nous y disposons. Ces désirs si violents, et cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrais, m'agitent d'une manière incroyable. Il me semble que, si j'étais libre, je ferais des choses extraordinaires pour le service de

Dieu, et je me trouve comme liée d'une telle sorte, que je lui suis entièrement inutile. Ainsi ma peine est si grande, qu'elle ne peut s'exprimer ; mais enfin, Dieu l'a fait cesser, et le recueillement, la consolation et la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois, dans ces mêmes désirs si ardents de servir Dieu, de vouloir faire des pénitences qui m'auraient sans doute, beaucoup soulagée, et donné une grande joie ; mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles ; et je crois que, si on me les eût permises, elles auraient pu, quoique médiocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un, qu'elle me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule ; et lors même que je ne prie ni ne lis point, je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parents m'est particulièrement ennuyeux, et je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison et d'autres discours de piété ; car je suis bien aise de les voir, mais non pas toujours, y ayant des temps où leur compagnie me serait à charge, parce que je voudrais être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience ; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger et de dormir, et d'y être encore plus obligée que les autres, à cause de mes infirmités ; mais le faisant dans la vue de Dieu, et à dessein de le servir, je lui offre cette peine.

Comme je ne me lasserais jamais d'être seule, le temps me paraît passer trop vite, et je n'en ai pas assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture, que je suis dans un continuel désir de m'y occuper. Je lis peu néanmoins, parce que je n'ai pas plus tôt pris un livre que je me trouve recueillie, et qu'ainsi ma lecture se change en oraison. Cela dure trop peu, à mon gré, à cause de mes grandes occupations, qui, encore qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais dans la lecture et dans l'oraison.

Ainsi je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir, que c'est en vain que je désire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces désirs, et plus de vertus que je n'en avais, depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quiétude, et de ces ravissements dont j'ai parlé, et je me trouve si changée en mieux, que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étais auparavant.

Ces ravissements et ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai ; et je me contente maintenant de dire que, si j'ai quelque chose de bon, ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même véniellement, que j'aimerais mieux mourir mille fois que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle, que pour faire une chose que je croirais agréable à Dieu et tourner à sa gloire, et que mon directeur approuverait, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étais dans ce sentiment, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite, et de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obéissance que je rends, quoique imparfaitement, à mon confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, et je me croirais en mauvais état si j'étais dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoique non pas tant que je devrais ; et il me semble que, quand je serais très-riche, je ne désirerais de me conserver aucun revenu, ni garder de l'argent pour mon usage particulier ; mais je me contenterais du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serais point fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi ; et je me

remets à mes confesseurs à en juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique, et tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agréables, me paraissent l'être si peu, en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi ils me touchent si peu, que je ne les ai pas plus tôt aperçus, qu'ils s'effacent de mon imagination, tant ils me paraissent méprisables.

Lorsque je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoique ce ne soit que des choses de piété et d'oraison, si cela dure longtemps, sans nécessité, j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations et ces entretiens des choses du siècle, qui m'étaient autrefois si agréables, me donnent maintenant tant de dégoût, que je ne saurais les souffrir.

Ces désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme autrefois, dans les temps que je croyais être si dévote, de méditation et de quantité de larmes, mais de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si violents, que, s'il ne les tempérait par ces ravissements qui mettent mon âme dans la tranquillité et dans le calme, je crois qu'elle cesserait bientôt d'animer mon corps.

Je ne saurais voir des personnes marcher à grands pas dans la piété, détachées de tout, et qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désirasse de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis, sans quelque douleur, en voir d'autres qui sont timides, et qui ne vont que comme à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours et celui de ces grands saints dont

les admirables actions donnent de l'étonnement, non que je me croie capable de faire rien de bon, mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, et ne les abandonne jamais lorsqu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, et de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture et du vêtement.

Les paroles suivantes étaient ajoutées de la main de la Sainte :

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par là pouvoir me dispenser de me les procurer ; mais il signifie seulement que ce doit, être sans inquiétude ; et je me trouve si bien de n'en point avoir, que je tâche, autant que puis, de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grâce d'être très-persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connais clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir, au contraire, que ma misère est si grande, que ce que je pourrais penser en toute ma vie ne serait pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes vérités dont il m'instruit en un moment.

Il me semblait autrefois que je devais avoir honte de parler ainsi des choses qui me regardent ; mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de grâces, et au contraire, encore pire, puisque je n'en profite pas. Je trouve encore que, quoique je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi, et s'avancent davantage dans son service ; ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les grâces qu'il m'a faites à diverses fois, et je crains que, me voyant si faible et si mauvaise, il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me récompense.

Lorsqu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrais, quoiqu'il me vînt dans la pensée, demander à notre Seigneur de me donner du repos, et désirer qu'il m'accordât cette prière, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu quand il était sur la terre : mais qu'il a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi je le prie de ne point me les épargner, et de me faire la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature et qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, et font impression sur mon esprit. Je ne saurais, sans étonnement, voir de si grandes vérités, et elles me paraissent si claires, que tout ce qui est dans le monde, leur étant comparé, n'est que folie. Ainsi j'aurais besoin de me contraindre pour y penser comme je faisais autrefois, tant il me semble que c'est une rêverie de compter pour quelque chose les maux et les travaux de cette vie, et de ne pas même modérer, par cette considération, la douleur de la mort de nos plus proches parents, de nos plus chers amis, et des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que, considérant ce que j'étais, et quels étaient alors mes sentiments, je dois veiller avec soin sur ma conduite ?

Quoique je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacune désire, comme moi, de le servir. Il m'a fait cette grâce, dont je ne saurais trop le remercier, de ne jamais m'arrêter à penser aux défauts d'autrui ; et quand ils se présentent à ma mémoire, au lieu de m'y arrêter, je considère ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi, rien ne me fait de la peine que les péchés publics et les hérésies ; mais j'en suis souvent fort affligée, et il me semble, presque toutes les fois que j'y pense, que cette peine est la seule que l'on doit sentir. Néanmoins, c'en est une pour moi de voir des personnes d'oraison retourner en arrière, mais non pas si grande, parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que j'étais, quoique je ne sois pas toujours en cela entièrement mortifiée, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est, pour l'ordinaire, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon âme. Ainsi, quand je m'occupe d'autre chose, je me sens comme réveiller, sans savoir par qui, pour reprendre cette attention ; mais non pas toujours, et seulement assez souvent lorsque ce dont il s'agit est très-important.

Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours, non-seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire que, quand je le voudrais, je ne pourrais me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paraît un songe ; mes maux corporels m'accablent ; mon entendement se trouble, je n'ai nulle pensée de Dieu, et je ne sais du tout où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis ; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparaît de telle sorte, qu'il me semble que je serais incapable de résister à la moindre tentation ; que je ne me trouve propre à rien ; que je ne pourrais voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrais alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vît, et ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui voudraient me contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grâce que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête de souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y soumets de tout mon cœur ; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point, et je considère comme une très-grande grâce de ne pas être toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne saurais voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que notre Seigneur a accoutumé de me

faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rendent une entière tranquillité à mon âme et à mon corps, et éclairent de telle sorte mon entendement, qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, et toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissements. Je me suis vue quelquefois durant plus de trois heures, et d'autres fois durant tout le jour, dans un tel amendement que cela n'est pas croyable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi, lorsque je suis dans ce grand recueillement, je n'appréhende rien pour ma santé, et je ne remarquais point cet amendement extraordinaire dans la manière d'oraison que je faisais auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions et ces révélations, procèdent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me trouve aujourd'hui, et donné des vertus qui m'étonnent, ne sachant comment je les ai acquises. Je ne me connais plus moi-même, et je sais que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je le tiens d'ailleurs. En quoi je suis très-assurée que je ne me trompe point, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à lui, mais pour me tirer de l'enfer ; et ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelques particularités de ce qui me regarde, je voudrais pouvoir leur raconter toute ma vie. parce que la seule chose que je désire est que l'on donne à Dieu les louanges qui lui sont dues. Comme il connaît le fond de mon cœur, il sait que je parle sincèrement, et que, sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes désirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages, pour m'attirer à lui et me

perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moyens si contraires à son dessein ; et je ne saurais non plus me persuader que, encore que mes péchés méritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejeté les instantes prières qu'on lui a faites durant deux ans, pour lui demander de me faire connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que, si je m'égarais, il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que, si ce qui se passait en moi ne venait point de lui, il eût permis que mon égarement augmentât toujours ? Ces raisons et l'exemple de tant de saints m'encouragent, lorsque ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison et dans le temps où mon âme se trouve tranquille, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde emploieraient tous leurs efforts pour me faire croire que le démon y avait part, il serait hors de leur pouvoir de me le persuader, quelque déférence que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé ; car, quoi que l'on ait put me dire, et que mon estime de la vertu et de la sincérité de ceux qui me parlaient, jointe à la connaissance que j'avais de ma misère, me fissent entrer dans la créance qu'il se pouvait bien faire que je fusse trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçaient de mon esprit tout ce qu'ils m'avaient dit, et je me trouvais plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venait de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mêler quelque chose du démon, comme je l'ai vu arriver ; mais ces illusions produisent des effets si différents de ceux qui procèdent des grâces que l'on reçoit de Dieu, que je ne saurais m'imaginer qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y tromper.

Lors-même que je serais certaine que ces choses viennent de Dieu, je ne voudrais pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon directeur n'approuvât et ne jugeât pas être de son service, et j'y ai toujours été confirmée par ces visions qui m'ont recommandé l'obéissance que je dois à ceux qui prennent soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si sévèrement reprise de mes fautes, que j'en suis pénétrée jusque dans le cœur ; et d'autres fois j'y reçois des avis

importants et très-utiles touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet ; mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison, il me semble que je n'en dis pas assez ; et cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite et fort mauvaise. Peut-être que je me trompe, faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence si visible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir, dans ce que je viens de rapporter, mes véritables sentiments et les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner, quoique si imparfaite et si méchante. Je soumets le tout, mon Père, à votre jugement ; vous connaissez tous les plis et replis de mon âme.

Cette relation n'est pas écrite de la main de la Sainte ; mais elle dit, comme on le verra ensuite, qu'elle est telle qu'elle l'a écrite, et la relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus, et depuis ce temps, Dieu m'a fait la grâce d'avancer, au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loué à jamais ! Non-seulement il n'a point discontinué à me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées. Il m'a enseigné une manière d'oraison qui m'est encore plus utile, qui me met dans un plus grand détachement de toutes les choses de la terre, et qui me donne plus de courage et plus de liberté d'esprit. Mes ravissements augmentent et sont quelquefois si extraordinaires, qu'il m'est impossible de les cacher ; tout ce que je puis est de tâcher à faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en faiblesse, et je m'efforce avec grand soin d'y résister lorsqu'ils me prennent, mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paraît que Dieu me fait en cela beaucoup de grâces, parce que, non-seulement je ne voudrais pas avoir le nécessaire s'il ne venait d'aumônes, mais je désirerais de tout

mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charités.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avais, et j'ai un si grand désir de les assister que, si je suivais mon inclination, je me dépouillerais pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche : en quoi je vois que Dieu me fait une grâce particulière, parce qu'encore qu'auparavant je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avais pas, par mon naturel, cette grande compassion d'eux, et qu'ainsi je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élèvent contre moi ; car, bien qu'ils soient en grand nombre, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étais insensible. Il me paraît presque toujours que l'on a raison de me blâmer, et je crois n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connais par expérience que j'en profite. Ainsi, depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison, je ne veux point de mal à personne : je sens seulement d'abord que leur injustice me choque un peu, mais sans me donner ni altération ni inquiétude ; et quand je vois que l'on me plaint, je ne saurais m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paraissent si méprisables, qu'elles ne méritent pas que l'on y pense ; je les considère comme un songe qui s'évanouit aussitôt que l'on s'éveille.

Je me sens, par la miséricorde de Dieu, dans un plus ardent désir de le servir, dans le plus grand amour de la solitude et dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé m'ont fait connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, je compte pour peu de me séparer de mes proches et de mes amis, afin de me rendre plus agréable à Dieu lorsque son service m'y oblige, parce que, m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois, je les quitte avec plaisir, et je trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison que l'expérience m'a fait voir être très-utiles, et j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu.

Mais j'ai commis en cela même de grandes fautes, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevais, quoique souvent le peu de pénitence que je fais et l'honneur que l'on me rend, me donnent beaucoup de peine.

Il y avait en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici :

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, et depuis ce temps, Dieu m'ayant fait la grâce de ne point tourner la tête en arrière, en suite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve dans une liberté d'esprit encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin de l'assistance des créatures, et m'y confiais ; mais je vois bien maintenant qu'on ne les doit considérer que comme des petits scions de romarin sec, qui, lorsqu'on veut s'y appuyer, plient et se rompent sous le poids du moindre murmure et de la moindre contradiction. Ainsi je connais par expérience que le seul moyen de ne point tomber est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de se confier en celui qui a bien voulu pour notre salut y être attaché. C'est en elle que je trouve une amie très-véritable, et c'est par lui que je me vois élevée à un tel pouvoir et un tel empire, que, pourvu qu'il ne m'abandonne point, je me crois capable de résister à toutes les puissances de la terre.

Quoique, avant de connaître clairement cette vérité, je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi, non-seulement je ne m'en soucie plus, mais il me semble que j'en souffre quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je crois pouvoir me servir. Car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persécutions et les travaux que j'ai eu à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étaient grands, plus mon courage s'augmentait,

sans que je me sois lassée de souffrir. Non-seulement je n'ai point haï les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais plus qu'auparavant, sans que je sache de quelle sorte Notre-Seigneur me faisait cette grâce.

Étant de mon naturel très-violente dans mes désirs, ils sont maintenant si modérés, et je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lorsqu'ils ne s'accomplissent pas ; et excepté en ce qui regarde l'oraison, je suis si peu sensible à l'ennui et à la joie, que je parais toute stupide, et demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violents désirs de faire pénitence, que, lorsque j'en fais quelqueune, j'y trouve presque toujours du plaisir et des délices, mais mes grandes infirmités corporelles sont cause que je n'en fais guère.

La nécessité de manger me donne souvent une très-grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison ; car alors elle est telle, qu'elle me fait répandre quantité de larmes et témoigner ma douleur par mes plaintes, sans savoir presque ce que je dis ; et je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts, pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme, et non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas, qui ne sont que vanité, et que ces personnes soient savantes, parce que je vois l'extrême besoin qu'en a l'Église, et j'en suis si vivement pénétrée, qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement cette affaire à Dieu, dans la créance que j'ai qu'un de ces hommes parfaits, et véritablement touchés de son amour, fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiraient que faiblement et avec tiédeur

Il me paraît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi, et il me semble que je ne craindrais point de disputer contre

tous les luthériens, pour leur faire connaître leur erreur. Je ne saurais, sans en être extrêmement affligée, penser à la perte de tant d'âmes.

Dieu me fait connaître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi pour l'avancement de plusieurs âmes, et qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que, quand je voudrais m'efforcer d'avoir de la vanité, je ne le pourrais, et je ne vois pas comment je pourrais non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vue durant tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant maintenant que recevoir des faveurs de Dieu, sans que je lui rende aucun service, au lieu que je vois toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincère que j'en fais ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité, qui me fait trembler quelquefois par l'appréhension d'être trompée. Ce qui me rassure est l'avantage que je tire des révélations et de ses ravissements, dans lesquels je suis assurée que je ne contribue en rien, et que je n'y ai pas plus de part que si je n'étais qu'une souche. Cela me met l'esprit en repos : je me jette entre les bras de Dieu, et me confie en la certitude que j'ai que je ne désire rien tant que de mourir pour lui, et qu'il n'y a point de contentement et de repos, que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours où ce que dit saint Paul me vient souvent dans l'esprit, quoique je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est, ce me semble, que je ne vis point, que je ne parle point, et que je n'ai point de volonté ; mais qu'il y a au dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit et me fortifie. Ainsi me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Dans un état si pénible, le plus grand service que je puisse faire à Dieu est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui ; mais je souhaiterais que ce fût avec de grands travaux ; et de grandes persécutions, puisque étant inutile à tout, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour mériter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connais des grandeurs de Dieu et de son adorable conduite, éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, et me trouver dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser, sans que j'y contribue presque en rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de péchés, et un abîme de misères. Je voudrais que tout le monde le sût, afin que l'on connût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué et glorifié à jamais ! Ainsi soit-il.

La Sainte écrivit au bas de cette relation ce qui s'ensuit, après avoir mis en tête le nom de Jésus, comme elle faisait toujours :

†
IHS

La relation ci-dessus, qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur, qui l'a transcrite sans y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel et grand théologien. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en moi. Il le communiquait à d'autres personnes fort savantes, et particulièrement au père Mancio. Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Écriture sainte, et cela m'a mis l'esprit en grand repos ; quoique je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujours, et je vous prie, mon père, de vous souvenir que tout ce que je vous ait dit a été sous le secret de la confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette relation étant encore dans le monastère de l'Incarnation, et avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle réforme. Mais quant à la première relation, elle l'avait faite dès le temps qu'elle avait commencé de se donner entièrement à Dieu, et qu'il la favorisait de

tant de grâces surnaturelles.

Elle n'écrivit la seconde relation qu'un an après la première, ainsi qu'elle le dit en commençant ; et l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une manière si admirable qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites, jusqu'à quel point de perfection doit-on croire qu'elle est arrivée, augmentant de jour en jour en vertu, durant 22 ou 23 ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles grâces de Dieu, faisant tant de pénitences, supportant tant de travaux, fondant tant de monastères, gagnant tant d'âmes à Dieu, passant une partie des jours et des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, et amassant ainsi un trésor incomparable de bonnes œuvres.